

J'AI
LU

GILBERT CESBRON

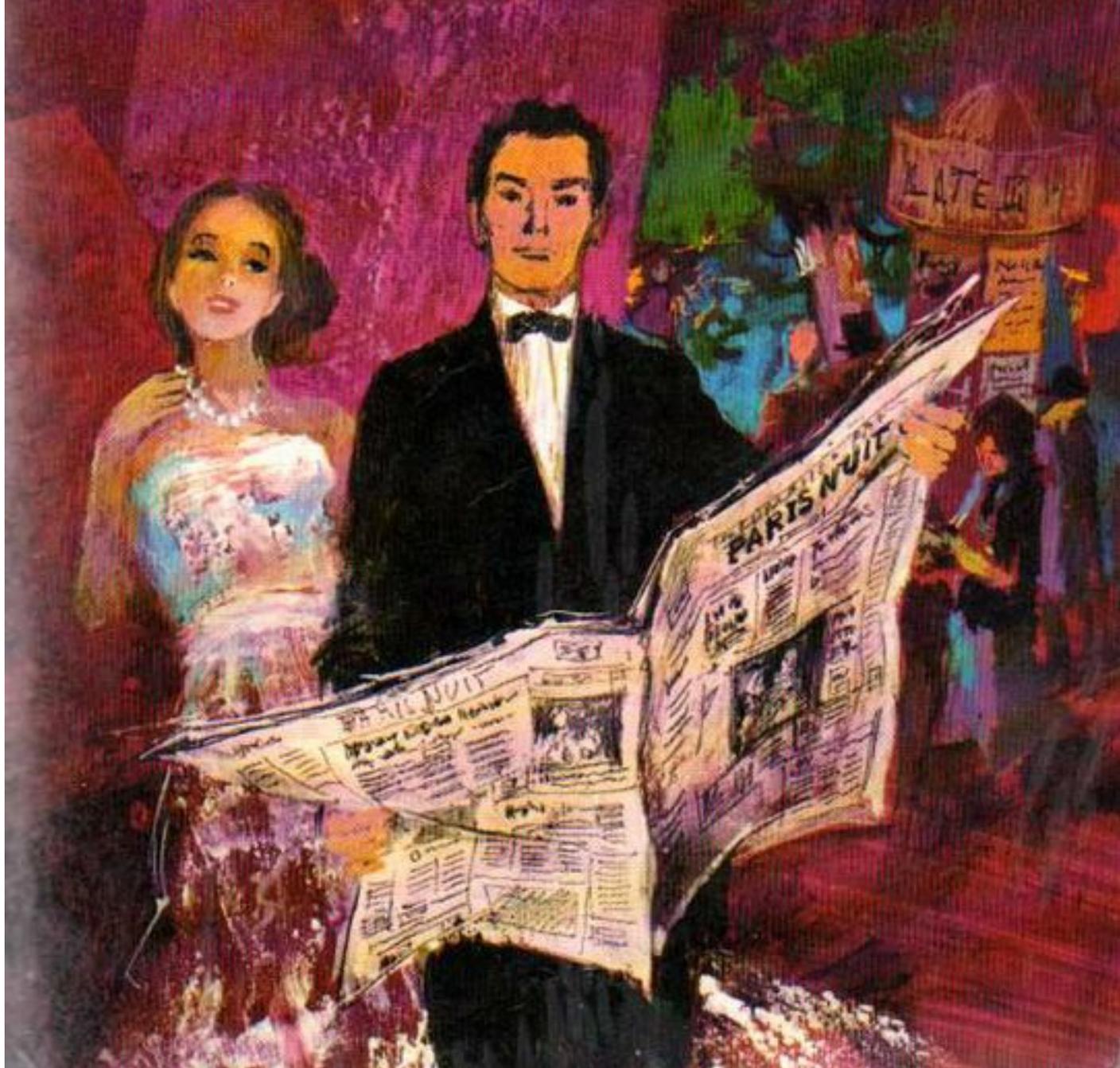
on croit rêver





GILBERT CESBRON

on croit rêver



Né le 13 janvier 1913, il est l'un des écrivains les plus présents socialement et les plus généreux. Les lecteurs de « J'ai Lu » le connaissent bien : ils ont déjà fait un accueil enthousiaste à sept de ses ouvrages : La tradition Fontquernie, Chiens perdus sans collier, Vous verrez le ciel ouvert, Il est plus tard que tu ne penses, Ce siècle appelle au secours, C'est Mozart qu'on assassine, L'Homme seul.

La Seconde Guerre mondiale éclaire d'un jour impitoyable le désordre et l'insouciance dorée des années 35. Pourtant, vue sous un angle « stendhalien », quelle époque ! C'est une fresque de ces temps heureux et désinvoltes que brosse ce roman allègre, où le vrai se marie au vraisemblable comme le lierre à l'arbre : qui soutient l'autre ? Nouveau Rastignac, nouveau Bonaparte, dont le Waterloo s'appelle Dunkerque (juin 1940), vous aimerez Bixio, l'enfant du siècle...

Dans cette œuvre de jeunesse, à la fois roman d'amour et roman picaresque, Gilbert Cesbron brosse à traits colorés un tableau inoubliable d'une France frivole, saisie par le vertige de la nouveauté et de la publicité, qui s'achemine gaiement vers le désastre de 1940 en fredonnant les airs de Tino Rossi et de Charles Trenet.

GILBERT CESBRON

On croit rêver

AVANT-PROPOS

Je suis parti pour la guerre avec quatre livres dans ma cantine : les Essais de Montaigne, le Théâtre de Racine, l'Anthologie de la Poésie française de Thierry Maulnier et Lucien Leuwen, dont Valéry dit que, tout inachevé qu'il soit, c'est le chef-d'œuvre de Stendhal. J'étais proprement fou de Stendhal ; comme, d'ailleurs, de Valéry. Ils sont, depuis ma seizième année, mes demi-dieux.

On pensera, à juste titre, que ma passion pour Stendhal ne se découvre, dans cet ouvrage-ci, que par le pastiche, l'imitation des manies, voire des tics (par exemple, cet « etc. » dont abusait Stendhal, et Valéry à son exemple). Ce serait une critique assez méritée ; pas tout à fait équitable cependant car, dans la mesure où certains passages et quelques dialogues ne manquent pas de souffle, c'est à l'allégresse stendhalienne qu'ils le doivent. J'y ajouterais une once de Voltaire : il m'a appris l'impertinence que je tiens, dans certains cas, pour une vertu.

Voilà, dira-t-on, de bien grands noms à l'appui d'un bien petit livre. C'est vrai. Mais sans doute avais-je (à « me débarrasser » de mes admirations, et je l'ai fait par le moyen assez ingrat (dans les deux sens du terme) du pastiche. Cela est courant chez les jeunes écrivains, et je n'avais pas trente ans quand j'ai composé ce roman.

Il me fallait aussi purger un certain mauvais goût pour le roman policier. Je ne m'explique pas autrement, aujourd'hui, le chapitre V que je ne conseille pas au lecteur de préférer.

De toute manière, j'avais trop à raconter. Une époque sombrait ; j'en avais vécu assez intensément certains aspects frivoles : presse, publicité, radio. Je pensais qu'après un tel naufrage et une survie si chèrement payée, notre pays ne retomberait plus dans cette facilité ; et qu'il n'était pas sans intérêt ni sans attraits de peindre, à grande brosse et tout petits pinceaux, une société futile mais révolue.

Je me trompais. Ces ridicules, ces abus, ces frivolités ont reparu et prolifèrent. Il y avait un second On croit rêver à écrire, et je l'ai fait : c'est Voici le temps des imposteurs. Il est moins comique et plus amer ; j'y ai mis plus de cœur et moins de cœur-joie car, comme dit l'Évangile, « auparavant ils étaient sans péché, à présent ils sont sans excuse... ». Mais revenons à ce livre-ci. J'ai donc entassé pêle-mêle, dans une couverture aux couleurs assez riantes, ce que j'avais vu, deviné, inventé, sans qu'on puisse distinguer très clairement la frontière entre le vrai et le vraisemblable. Mêler le réel et le plausible est un jeu qui m'amuse encore et me paraît ouvert au romancier. « On croit rêver, on vivait seulement... »

Ce mélange de mémoire et d'imagination, l'une émerillonnant l'autre, reste la marque de ce romancier parmi tous les miens ; et l'avertissement qui figure en tête l'avoue bonnement. Je me demande encore comment les notables de l'époque, qui s'y trouvent moqués, ne m'en ont pas gardé rancune. La réponse est sans doute qu'ils n'ont jamais lu cet ouvrage.

Comme dans Les Innocents de Paris (et, plus tard, Notre Prison est un Royaume et La Souveraine), les épisodes se succèdent ici un peu à la manière des tableaux dans les anciennes pièces du Châtelet. Le fil rouge qui les assemble parcourt des méandres qui requièrent du lecteur une complicité dont je voudrais par avance le remercier...

En 1929, le collier de perles de ma mère fut volé, un soir, tandis qu'elle assistait à une représentation théâtrale. Avec bon sens et générosité, elle décida que les indemnités allouées par la compagnie d'assurances seraient employées, non pas à reconstituer le collier, mais à en commander une imitation. Le solde ferait les frais du voyage dont mon père et ma mère, d'une part, mon frère et moi, de l'autre, rêvions. Mes parents entreprirent donc une longue croisière dans les pays nordiques ; mon frère et moi allâmes passer plusieurs mois aux États-Unis.

À l'époque (1930), on ne s'y rendait qu'en paquebot et la traversée sur le S. S. de Grasse durait dix jours. Tout était à cette échelle. La France ignorait pratiquement les films parlants, les negro spirituals, les Uniprix. L'Amérique était une autre planète que nous découvrons avec transport, dans une atmosphère que la première traversée aérienne est-ouest de l'Atlantique (par Coste et Bell ont e) acheva de rendre enivrante.

Ce sont tes souvenirs de ce séjour qui ont formé les chapitres VIII et IX de ce livre. Ils peuvent sembler démodés aujourd'hui ; ils ne l'étaient guère quand l'ouvrage parut (1946), et cela donne une mesure assez exacte de « l'accélération » qui, ces vingt dernières années, a démystifié notre monde et enchanté les têtes vides.

Ainsi, ce roman offre-t-il à ses lecteurs bien des occasions de s'irriter et quelques-unes de s'attendrir. À son auteur aussi. L'une de ces dernières est que, pour la première fois, j'y abordais une intrigue et des dialogues amoureux. On pardonnera la gaucherie ou la désinvolture de Martine et de Bixio : je faisais là mes premières armes. La Tradition Fontquernie ne fut écrite que trois ans plus tard.

Mais une autre raison que j'ai de ne pas renier cet écrit de jeunesse, est qu'il s'achève aussi gravement qu'il s'était, jusque-là, déroulé légèrement. Dans le dernier chapitre (qui, comme les dix autres, porte, par jeu, un titre napoléonien), je me suis, d'un coup d'épaule, déchargé de tout ce que la campagne de 39-40 m'avait apporté de surprise, de recul et d'humiliation.

« Recul » est un mot bizarre, mais c'est le mieux approprié. Jusqu'en septembre 39, je prenais les hommes et leurs entreprises au sérieux. Mon château de cartes s'est effondré. Les rois, les valets, les as (lisez : les chefs, les grands commis, et même les héros) m'apparurent alors comme les plates figures d'un jeu aux règles stupides et compliquées, auquel tout le monde triche. Les puissants, les importants, les imposteurs nous utilisent, non comme partenaires ou comme enjeu, mais comme pions. Je le compris dans les années quarante, et, quant à moi, le refusai. Depuis, je prends au tragique (car leurs conséquences le deviennent) les enfantillages des hommes, mais plus jamais au sérieux. J'ai changé de héros et de définitions pour ce qui est de la grandeur, du courage, de l'honneur, de la fidélité, etc. Cette brève, déchirante et dérisoire aventure de 39-40 me rejeta vers l'Évangile. Comment ne pas se tourner vers ce « monde à l'envers » que définissent les Béatitudes quand s'écroule aussi misérablement le monde que les hommes avaient cru édifier à l'endroit ?

La victoire de 45 ne pouvait rien changer à cela ; mes yeux s'étaient ouverts. Il ne s'agissait pas de ricaner de tout, mais de s'attacher désormais aux êtres sans défense, de rechercher passionnément l'intérêt des « gens sans intérêt », et, dans la mesure où l'on est le maître de choisir, de préférer le cœur à l'esprit.

G. C.

AVERTISSEMENT

On me conseille d'écrire, en tête de ce roman, que l'intrigue et les personnages en sont purement imaginaires, et que toute ressemblance qu'on y pourrait distinguer avec des faits réels et des personnes privées, serait entièrement fortuite et indépendante de la volonté de l'auteur. C'est là, disent les uns, une clause de style, et les autres : une prime d'assurance.

S'il est vrai qu'une seule phrase puisse désarmer tout un volume comme un simple cran de sûreté rend un pistolet inoffensif, j'y consens ; mais le lecteur y souscrira-t-il ?

À l'usage de ceux qui penseraient, au contraire, que l'auteur est bien pauvre d'imagination et que son livre n'est que le reflet d'événements et de caractères dont ils furent les témoins, je veux redire, après Stendhal, qu'un roman est un miroir que l'auteur promène le long d'une grand'route. Est-ce sa faute si des gens laids ont passé devant ce miroir ?

De quel parti est un miroir ?

G. C. (1946)

POUR JEROME *qui ne manque pas de mémoire.*

LES PREMIERES ARMES

Tout au bas de l'avenue du Bois, à Paris, s'élève un vaste hôtel qui, tournant le dos au reste de la ville, présente sa façade au soleil couchant. Là demeure Jean Despaty, propriétaire du *Grand Journal* que son père Albert Despaty fonda en 1877, l'année même où il engendrait son fils. La création du journal avait pris le meilleur de son génie ; et son fils Jean vit grandir démesurément à ses côtés ce jumeau que le ciel avait mieux doué que lui. Tout l'esprit d'Albert (*le fondateur*) étant passé dans la gazette et dans ses autres enfants, Jean Despaty dut se contenter de l'immense fortune et du droit, qu'il tenait de l'aïnesse, de la compromettre à chacune de ses décisions.

L'hôtel du Bois abritait, au moment où s'ouvre ce récit ⁽¹⁾, un jeune homme corse du nom de Bixio qui était le valet de chambre de Monsieur Jean. Onzième domestique, son rôle consistait à faire le travail qui restait, après que les dix autres avaient accompli le leur. Chacun d'eux avait été engagé dans les mêmes conditions ; mais la chance voulut que dix domestiques fussent précisément au service de l'hôtel Despaty, et Bixio se trouva être l'un de ces valets de film, élégants, quelque peu hautains, attentifs aux futilités si essentielles à la vie des Riches.

Le matin, avant de descendre prendre son vain service, Bixio, dans sa chambre, prêtait le serment corse devant l'Autel de la Patrie. C'était, sur la cheminée, entre deux bougeoirs fort laids, une effigie de marbre blanc représentant deux mains unies ; sur la tranche rugueuse, ces mots : *Sempre a Corsica*. Tout autour, Bixio avait dressé les photos de sa mère, de ses sœurs, de ses frères. Il étendait la main et, souvent moins attentif à ses paroles qu'à vérifier le brillant de ses ongles, « *Sempre a Corsica* », murmurait-il. Cérémonie sommaire ; après quoi, il quittait cette chambre fade que *Madame Jean* avait entièrement ornée de cadeaux de mariage indésirables. Car elle détestait le « genre domestique » : les photos piquées au mur, la pendulette bruyante, le vieux magazine illustré, et préférait créer elle-même un décor non moins désolant : statuettes, aquarelles de glaïeuls, photos de communiant inconnus, collection des *Annales* de 1907. « On dirait qu'on couche chez un mort », disait le chauffeur Adrien.

Bixio descendait l'escalier intérieur, puis, par une porte aussi basse que celles qui conduisent aux coulisses d'un théâtre, il débouchait sur un palier de l'escalier d'honneur avec le sentiment d'entrer en scène. Tant de marbre, soudain, tant de glaces, tant d'espace le saisissaient toujours un peu. Il s'y sentait, non pas petit, mais pauvre. Un autre eût alors refait le serment corse en se jurant de *réussir*, lui aussi. Pas Bixio : il en était si sûr ! « Moins de glaces, pensait-il parfois, il y aura moins de glaces dans mon escalier, mais davantage de tapisseries... » Ou encore, il jouait à descendre les marches comme un maître de maison se portant à la rencontre de ses invités avec, aux lèvres, ce sourire satisfait des autres et de soi : « Bonsoir, mon Général... Mon cher Président, permettez-moi de vous présenter notre Bâtonnier... »

On pardonnera peut-être à notre héros ces enfantillages : il avait vingt-deux ans ; et comment sa fierté ne se fût-elle pas payée de fausse monnaie, dans une maison où tout n'était que vanité ?

À cette heure, l'hôtel du Bois somnolait encore. Quelques-uns parmi les dix autres domestiques s'occupaient sans hâte du ménage. Ils aimaient assez Bixio, surpris de voir qu'il ne profitait jamais de sa position (le seul qu'aimât Monsieur Jean) pour leur « *faire avoir des histoires* ».

– Bonjour, Arthur... Vous allez mieux, Marie ?... Bonjour, mademoiselle Claire...

Bixio saluait gracieusement les autres domestiques, sans rien dans le ton ni l'attitude qui leur

signifiât : « Balayez, frottez, essuyez ! Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » À quoi bon ? Cette distinction lui semblait si évidente qu'il aurait pu déjeuner et dîner à l'office dix ans de suite sans que sa conviction s'en trouvât ébranlée. Ce séjour parmi les domestiques d'un directeur de journal était une plaisante méprise, une mystification, qui se prolongeait un peu trop mais s'éclairerait bien un jour, et dont il eût été impoli de s'étonner. D'ailleurs, sa fugue d'Ajaccio, son engagement dans la marine, le tour du monde à bord de la *Jeanne d'Arc*, le retour à Paris, les jours sans repas, le triporteur et les tournées de camelot – Dieu ! Bixio n'y pensait jamais... Encore plus loin derrière, c'étaient sa mère, ses frères et ses sœurs, son enfance : soleil, guenilles et liberté...

Depuis, sa vie n'avait été hasardeuse qu'en apparence. En fait, avec l'obstination effrayante des aveugles, il avait suivi un chemin secret mais sûr ; et c'est le Ciel, Bixio l'aurait juré, qui l'avait mené à vol d'oiseau devant cette porte bleue où nous le voyons présentement s'arrêter, hésiter, tendre la main peut-être, achever le geste en caresse. L'appartement de *Mademoiselle*, de Martine Despaty. Oui, le Destin l'y avait conduit en ligne droite : les raccourcis ne sont-ils pas déconcertants parfois ? Toujours plus pittoresques ? Non, vraiment, il n'y avait pas de quoi s'étonner.

La demie de huit heures sonnait. Bixio se hâta ; il pensait que l'exactitude était plus que de la politesse : de l'habileté, et c'était l'heure du *Mendiant*. Il traversa le jardin de l'hôtel. Trois peupliers frileux frémissaient au vent tout jeune qui écrêtait le jet d'eau, ridait le bassin, portait un oiseau ivre. Bixio leva la tête, vit le ciel neuf et dit : « Merci ! » C'était sa prière du matin.

À gauche, le garage ouvert montrait la voiture de Monsieur et celle de Madame, dos à dos. Bixio s'en voulut de penser qu'en ce moment même, sur leur lit, les maîtres dormaient dans la même position. Il s'attendrit sur la voiture de Mademoiselle. Adrien, le premier chauffeur, manches retroussées, la lavait à grande eau avec des gestes de cocher pansant sa bête. Une haute grille noire séparait le jardin de l'avenue, gardait les distances entre Madame Jean et ce peuple du dimanche, poli mais curieux. Ce jour-là, le métro mettait au monde, juste devant l'hôtel, une foule incessante, habillée de neuf, à la fois morose et ravie, muette, flâneuse, et qui s'y engouffrait en retour à partir de cinq heures, nerveuse et lasse, grise de poussière. Cette marée hebdomadaire terrifiait Madame Jean : pour elle, c'était 89 ; et elle n'eût pas été étonnée de voir, fichée sur l'une des piques de la grille, la tête de sa meilleure amie, M^{me} Weil-Caron ou la baronne Puech. « Toutes ces *vociférations* ! » disait-elle ; et pourtant, à tendre l'oreille, elle n'eût distingué que des phrases innocentes : « Il fait plus lourd qu'hier », ou « Allons, Dédé, cours devant, ne reste pas dans nos jambes ! »

Madame Jean demeurait chez elle le dimanche, par devoir, pour garder l'hôtel : « On ne sait jamais... » Les domestiques étaient là au grand complet. Elle leur donnait un autre jour dans la semaine, deux s'ils insistaient – mais, pour l'amour de Dieu, pas le dimanche ! Ils restaient sur le qui-vive, en gants blancs, pour servir cette grande réception de fantômes. Ils formaient la Garde suisse de Madame Jean : « On leur passerait plutôt sur le corps ! » croyait-elle. Ils avaient toute sa confiance, sauf Bixio.

Elle le suivait des yeux, en ce moment, écartant le rideau de la fenêtre d'un doigt déjà couvert de bagues malgré l'heure matinale. Elle vit le jeune homme ouvrir la porte sur l'avenue du Bois et serrer la main d'un mendiant unijambiste.

– Cette histoire de mendiant est ridicule, dit-elle en se tournant vers son mari. (Elle prononçait : ri-di-cule.)

– Je tâte le pouls de l'Opinion publique, répondit Monsieur Jean sentencieusement.

Avec ses dents jaunes et ses cheveux hirsutes, il avait l'air d'un cheval que la tempête vient de réveiller. Madame Jean haussa les épaules. Elle les haussait si fort et si longtemps que c'en devenait un mouvement de gymnastique – le seul qu'elle fît jamais, d'ailleurs.

« Mon mari est complètement fou ! » pensa-t-elle. Tout Paris le « avait ; elle seule n’y croyait pas, et pourtant elle seule osait le dire.

Elle se retourna vers la fenêtre pour suivre la scène de Bixio et du mendiant. Vue d’en bas, dans sa robe de chambre verte, avec ses grosses joues couperosées, elle devait ressembler à un hortensia rose dans une devanture.

– Bonjour, dit Bixio au mendiant.

– Bonjour, monsieur, répondit l’autre.

Malgré son excessive politesse, Bixio ne disait pas : « Bonjour, monsieur. » Le mot *Monsieur*, il n’en usait qu’envers son maître et, à force de le répéter, il l’avait épuisé. Pour lui, *Monsieur* ce n’était plus qu’un homme maigre, un peu chauve, aux moustaches indécises, aux dents jaunes, et qui possédait « le plus gros tirage de toute la presse européenne » (formule qu’avait adoptée le *Grand Journal* à partir du jour où le fait était devenu inexact). *Monsieur*, c’était un petit milliardaire de cinquante-sept ans, sans défense, entouré de courtisans qui le persuadaient qu’il était le prodige de ce temps – et qui, en fait, était un peu fou. Bixio l’aimait bien : de cette sollicitude bourrue que les infirmières témoignent envers leurs malades les plus débiles. Par ailleurs, la ville, le monde regorgeaient d’hommes raisonnables, sensibles, ambitieux, méchants, habiles, etc., mais qui n’avaient rien de commun, aux yeux de Bixio, avec cet enfant à tête de vieillard, ce dieu-lézard, cet automate respecté : Monsieur Jean – *Monsieur*...

Le mendiant présentait un aspect repoussant mais pittoresque. Il était vêtu à la manière des excentriques du music-hall, car ces messieurs de l’avenue du Bois (« mes clients ») ne lui donnaient guère que leurs costumes de sport et leurs pardessus de voyage, lesquels se démodent rapidement. Ils lui remettaient aussi les paires de chaussures qui ne trouvaient plus place dans leurs armoires et, comme le vieil homme était unijambiste, il possédait chez lui la plus belle collection de chaussures gauches de Paris. À l’aube, il descendait en béquillant des sommets de Montmartre jusqu’à l’avenue du Bois, en deux heures de temps, puis il allait se poster tour à tour devant l’hôtel Lebaudy, la légation du Pérou, le palais Castellane, etc. Devant tout ce que l’avenue comptait de résidences célèbres, on le voyait, sentinelle lamentable, demeurer jusqu’à ce qu’un valet de pied lui vînt remettre dix francs « pour aller un peu plus loin ». Il s’éloignait bien volontiers en promettant « à demain ! », croisait, entre deux factions, des passants qui constituaient sa clientèle volante, apostrophait un faux aveugle et une vieille à moustaches avec deux chiens plaintifs qui lui disputaient son monopole de mendicité, et, finalement, échouait à huit heures et demie devant l’hôtel Despaty. Bientôt la grille s’entrouvrait : c’était Bixio.

– Bonjour, monsieur.

– Bonjour. (Il lui remettait quinze francs.) Beau soleil ! Comment va votre jambe ?

– Laquelle ? demandait l’unijambiste avec un bon rire qui lui tordait la gueule.

Bixio parlait le moins possible : il savait que le mendiant n’attendait qu’un mot imprudent pour enchaîner « ça me rappelle » et lui raconter sa vie. Une fois déjà, le vieux lui avait détaillé ses études à la Faculté de Montpellier. Il citait des vers d’Horace, tandis que d’énormes poux remontaient tranquillement de son pantalon entrouvert à son gilet sans boutons ; c’était déplaisant. Pourtant, il fallait bien lui poser *la question du jour* car Monsieur Jean voulait savoir l’opinion du mendiant sur toutes choses : « C’est l’homme de la rue par excellence, le mendiant ! Sans parti pris, sans intérêts, sans calcul... C’est l’Opinion publique à l’état brut : j’en ai besoin. » Et, chaque matin, Bixio se chargeait de sonder l’Opinion publique unijambiste.

– Le Vatican, qu’est-ce que vous pensez du Vatican ?

Le mendiant s'étouffa de colère ; l'indignation lui fit cracher son mégot à plusieurs pas.

– Une sacrée bande de culs-bénits !

– Vraiment ?

– Ah non, hein ? Pas de ça ! Pas de bon sang de bois de cardinaux dans le *Grand Journal* ! Ça ferait du vilain ! Écoutez bien ce que je vous dis : ça ferait du vilain !

Et il s'éloigna en gesticulant malgré ses béquilles.

Bixio prêta quelques instants l'oreille à ses fureurs, puis rentra dans le jardin après avoir fermé la grille derrière lui.

– Votre *homme de la rue* n'a pas l'air d'accord, fit Madame Jean en quittant son poste d'observation.

Un chat miaula au loin. Monsieur Jean plissa douloureusement son front immense : les chats et les microbes étaient ses deux terreurs. Et le mendiant qui n'était pas d'accord... Ah ! la journée commençait mal.

– Bixio, Bixio ! (Il appelait par la fenêtre de sa salle de bains.) Bixio, vite !

– J'arrive, Monsieur ! (Le premier *Monsieur* de la journée, et voici qu'il en avait déjà assez...)

Il cueillit une fleur rouge pour la boutonnière de Monsieur et monta jusqu'à la salle de bains. Le petit homme trempait dans sa baignoire fumante et paraissait s'y ratatiner d'instant en instant, comme un cornichon.

– Alors ?

– Alors *il* estime que le *Grand Journal* ne doit surtout pas prendre parti pour le Vatican.

– C'était aussi mon avis.

Il y eut un silence. Dans la pièce voisine, Madame Jean avait commencé ses conversations téléphoniques : « Et alors, ma chérie, quoi de neuf ? » – puis des « Non ?... Oh !... Et qu'est-ce qu'il a répondu ? » Ponctuant un silence que la chérie, à l'autre bout du fil, bourrait comme une valise.

– Monsieur ne devrait pas uriner dans son bain, fit remarquer Bixio respectueusement.

Monsieur expliqua sans embarras que l'eau, la chaleur... – que c'était plus fort que lui et qu'il l'avait toujours fait. Bixio maintint son point de vue. Aucune résolution ne fut prise.

Dans la chambre, une troisième « chérie » nourrissait de vent Madame Jean qui s'écria soudain :

– Martine ? Avec Jimmy Plotin ? Tu crois ? Eh ! Mais, après tout...

Elle eut un petit rire que Bixio détesta. Son cœur battait ; il en oubliait de frotter le dos de Monsieur, qui réclama. Alors il l'étrilla avec fureur, ce petit squelette, cette maigre statue d'or à la tête creuse ! Et il pensait : « Jimmy Plotin ? Le fils du baron Plotin qui contrôle l'électricité de toute la France ? Ce snob à Bugatti qui n'a jamais pu passer son bachot, qui possède trois bateaux, trois maîtresses, mais pas trois idées en tête ? Jimmy Plotin pour Martine ? Jamais, jamais, ja-mais ! Je le jure. »

– Bixio, vous... me... faites... mal, haleta Monsieur Jean. Frottez moins fort !

– C'était pour enlever les microbes, Monsieur, dit Bixio, très calme. L'eau en est remplie, c'est connu.

Mais soudain il s'arrêta : il venait d'avoir *l'idée*. Elle le terrassait toujours de la sorte : au cours d'une occupation dérisoire, au moment même où l'esprit paraissait le plus asservi par le corps. Alors *l'idée* l'illuminait et c'était le dégel : tout devenait évident.

– J’avais oublié, Monsieur : le Mendiant a dit aussi qu’au lieu de perdre son temps à écrire pour ou contre le Vatican, Monsieur ferait mieux d’attaquer les Trusts.

– Les Trusts ?

– Les Trusts, oui. Il estime que c’est un scandale insupportable. Je ne sais pas qui lui a raconté, par exemple, qu’un seul homme contrôlait l’électricité de la France entière...

– Le baron Plotin, c’est vrai. Mais qu’est-ce que ça peut bien lui faire ?

– Il ne se sent plus libre, il se trouve opprimé.

– Il exagère !

– « À quoi ça sert, alors, d’avoir pris la Bastille ? » m’a-t-il dit hier, car il m’en parle déjà depuis plusieurs jours. Et, ce matin, il a menacé d’aller « porter l’affaire » à *Paris-Journal* si Monsieur n’entamait pas cette campagne. Nous nous sommes même disputés...

– Bixio, vous avez eu tort.

– Tort, Monsieur ? Mais il affirmait que si Monsieur n’attaquait pas les Trusts, c’est... – Monsieur m’excusera ! – qu’il était acheté par eux.

– Bixio, vous avez eu raison. Mais le Mendiant n’a pas tort !

– Pourtant, Monsieur...

– Non, Bixio, non ! Vous auriez dû m’en parler tout de suite. Ah ! c’est fâcheux, extrêmement fâcheux.

Bixio baissa la tête, mais c’était pour dissimuler sa joie. M. Despaty s’habilla en hâte, chaussa ses pantoufles anti microbes « *Securitas* » et monta dans sa voiture. Il y trouva une autre paire de chaussons spéciaux et les journaux de la veille. Il lisait la presse avec un jour de retard pour s’atténuer les chocs : « Je suis trop sensible pour les événements », disait-il.

Arrivé devant le Journal, il enfilait ses chaussures de travail et, après que le chauffeur s’était assuré qu’il n’y avait aucun chat en vue, descendait de voiture, traversait le grand hall, un mouchoir sur le nez (à cause des microbes) et, de porte ouverte en porte ouverte, après une haie de garçons auxquels le moindre éternuement (« Dieu vous maudisse ! ») eût coûté leur renvoi sur l’heure, Monsieur Jean atteignait son bureau et respirait enfin.

Sa secrétaire, M^{me} Malpertuis, était lesbienne. Il l’avait ainsi voulu dans la crainte d’une de ces traditionnelles tentatives de séduction des secrétaires envers les grands patrons, aventure qui eût compliqué sa vie du point de vue microbien. M^{me} Malpertuis avait été mariée une demi-nuit. M. Malpertuis avait passé le reste de cette nuit barricadé dans la cuisine, et le reste de son congé de mariage à courir les avocats spécialistes du divorce. Cela ne présente, d’ailleurs, aucun intérêt pour le présent récit.

M^{me} Malpertuis entre saluer M. Despaty, puis retourne à ses cigarettes et à ses intrigues. Elle régente la maison tout entière et fait trembler chacun en confiant à un autre – qui jure de ne pas le lui répéter – ce que M. Despaty aurait murmuré, sous-entendu ou mimé devant elle à son sujet. Elle rend ainsi, à son patron qu’elle méprise, le plus grand des services en lui prêtant une vie, des calculs et de l’autorité. « *Le Grand Journal*, c’est moi », pense-t-elle.

M. Despaty s’installe devant son bureau sur lequel, jour et nuit, brûle une lampe antimicrobes. Au-dessus de sa tête, le portrait de son père ; en face, un panneau vide où l’on suspendra son portrait, plus tard. La pièce est gigantesque, tristement Louis XV : un Versailles anglais. M. Despaty se promène de long en large sur le tapis, en prenant garde de ne pas marcher sur les dragons rouges qui s’y trouvent tissés. Cela requiert toute son attention ; il ne peut pas arriver à penser. Et soudain : « Mais si, les

Trusts ! C'est ça ! » Il sonne le garçon, qui n'entrera qu'après avoir éteint sa cigarette, rectifié sa cravate et mis en valeur les rubans de ses décorations.

– Monsieur Valentin, tout de suite !

– Bien, monsieur Jean.

Peu après, mais tout de même un peu après (« Eh quoi, je ne suis pas à sa botte ! »), Monsieur Valentin, le Rédacteur en chef, frappe et entre.

La situation de Monsieur Valentin est délicate, comme celle de tout homme respectable et malhonnête. Il reçoit de l'argent pour aiguiller dans tel ou tel sens la politique du *Grand Journal* ; le Japon, le Comité des Forges, le Parti radical, le Gaz de Paris, le Grand Rabbin lui versent de grosses sommes pour qu'on parle ou non d'eux dans le journal. Monsieur Valentin est un homme méthodique : il s'est réservé la sixième colonne de la page une et le bas de la page deux pour ses opérations personnelles. C'est une convention, un protocole que toute la rédaction connaît et qui permet de travailler avec ordre. Mais il y a le Patron ! il y a ses idées saugrenues, son entêtement, ses lubies... Et souvent Monsieur Valentin ne peut pas *faire honneur* à ses engagements : la mort dans l'âme, il commande une enquête sur le scandale des Pompes Funèbres le lendemain de son entrevue avec Borniol, ou accuse l'impérialisme britannique avant même d'avoir pu toucher le chèque de Lord Littlebit, ambassadeur de Sa Gracieuse Majesté. C'est pourquoi, chaque fois que le Patron l'appelle, le cœur (il s'agit d'une image !), le cœur de Monsieur Valentin se serre. « Je le convainurai, cette fois », pense-t-il, mais lui-même n'en croit rien.

– Bonjour, monsieur Jean.

Derrière sa porte, M^{me} Malpertuis tend si fort l'oreille qu'elle en ouvre la bouche.

– Bonjour, Valentin. Ce soir, titre contre le Vatican : trois colonnes à la une !

– Contre le Vatican ? (Monsieur Valentin respire : le Saint-Siège ne paye pas...) Entendu, monsieur Jean : ce soir, à la une, entendu !

Le Rédacteur en chef se dirige vers la porte : « Plus de peur que de mal ! »

M^{me} Malpertuis réfléchit si fort que c'en devient douloureux : « Contre le Vatican... Pourquoi ? M^{me} Despaty ? Une histoire de confesseur ? Ou Martine qui veut entrer en religion ? »

Mais la voix de Monsieur Jean, à nouveau :

– Ça n'est pas tout, Valentin. Qu'est-ce que vous pensez des Trusts ?

« Nom de Dieu ! » pense le gros homme dont les joues se mettent à trembler. Il bégaye :

– Les Trusts... Les Trusts... Vous voulez dire : les industries clefs ? Les plus belles affaires du Pays ? Les...

– Non, coupe Monsieur Jean, lucide, les Trusts. Par exemple, le fait qu'un seul homme contrôle l'électricité de toute la France, ça vous est égal, à vous ? Vous vous sentez libre ? Vous ne vous sentez pas opprimé ?

– Mon Dieu... commence le Rédacteur en chef.

– À quoi ça sert, alors, d'avoir pris la Bastille ? Explode Monsieur Jean.

– Je ne vois pas le rapport !

– Comment ?

Monsieur Valentin est atterré : le soir même, il doit dîner avec le baron Plotin qui désire lui expliquer combien paraît justifié, dans l'intérêt bien compris du Public, le relèvement, ou plutôt le *rajustement* des tarifs d'électricité...

Il plaide, il use de l'ironie, de la bonhomie, de la main sur le cœur. « Si l'on n'a plus confiance en lui, qu'on le dise ! » Il rappelle les services qu'il a rendus au *Grand Journal* ; il doute que, dans ces conditions, il puisse désormais continuer... – Mais, à ces mots, Monsieur Jean lui a jeté un regard plus vif qu'une souris. « Aurait-il un remplaçant tout prêt ? N'est-ce là qu'une épreuve ? » Monsieur Valentin se reprend, cède du terrain, essaye bien encore de sauver, par lambeaux, le chèque Plotin, puis capitule.

– Je donne jusqu'à demain soir, tranche Monsieur Jean. Quatre colonnes...

– Quatre...

– À la une...

– À la...

– Et pendant dix jours.

– Mais c'est le suicide du journal !

– Vous préférez peut-être que je commande un numéro spécial ? Menace le Patron en montrant ses dents jaunes.

« Je le déteste ! Oh, je le déteste ! pense Monsieur Valentin. Un jour je lui dirai merde ! » Il bat en retraite vers la porte dorée. Un numéro spécial ! Il transpire encore au souvenir du jour où, parce qu'il lui avait tenu tête, Monsieur Jean avait exigé un numéro hors série, illustré en deux couleurs, du *Grand Journal* et de chacun des hebdomadaires du Groupe, entièrement consacrés au problème du pétrole... Il préfère fuir ce bureau, tandis que le petit homme le poursuit, ses lunettes à la main :

– Valentin, Valentin, vous ne sentez pas l'Homme de la Rue ! C'est-cela qui vous manque : vous ne sentez pas l'Homme de la Rue...

La porte se referme et Monsieur Jean se calme. Il passe un mouchoir imbibé d'anti microbes sur son front énorme et ouvre la fenêtre, pour changer l'air où Monsieur Valentin vient de vociférer.

Invisible, M^{me} Malpertuis se relève, effarée par le spectacle en forme de trou de serrure auquel elle vient d'assister. Elle cherche ce qu'elle pourrait en tirer, et qui terrorisera dans la maison, et ne trouve rien. C'est qu'elle n'est capable que d'inventer : hors de son domaine de fausses rumeurs et de chuchotements, elle ne sait plus respirer ; la vérité la prend au dépourvu.

Mais la porte s'ouvre, la découvrant comme une bête débusquée. C'est Monsieur Jean, le chapeau sur la tête.

– Rien de spécial, madame Malpertuis ? Je rentre.

Et, sans attendre la réponse, il sort. La secrétaire est si éberluée qu'elle oublie d'alerter les garçons et, pour la première fois depuis vingt ans, le Patron rencontre, sur son chemin, un huissier qui lit un journal de gauche, un autre en manches de chemise et qui fume sa pipe, un troisième qui lutine une dactylo. L'ascenseur n'est pas à l'étage, le concierge rit aux éclats, le chauffeur est au bistrot.

« C'est la Révolution ! » pense Monsieur Jean qui songe à rentrer à pied, mais y renonce à la vue de ces passants couverts de microbes. Il se retire dans sa voiture comme sous une tente, et chausse ses pantoufles antiseptiques, tout seul. « Quelle époque ! »

Le chauffeur rejoint, la casquette basse. (« Mince, il à déjà mis ses *spéciales* ! »)

– Que Monsieur m'excuse : j'avais pensé...

– C'est bien, Adrien, c'est bien. À la maison !

La journée de travail de Monsieur Jean a duré dix-sept minutes exactement. Cela suffit pour que les deux millions de lecteurs du *Grand Journal* soient persuadés, le lendemain, de la duplicité du Vatican,

le surlendemain de l'infamie des Trusts. Les lettres d'encouragement affluent. Les autres journaux, furieux de s'être laissé *griller* un sujet aussi populaire, ouvrent enfin les enquêtes « pour lesquelles ils amassaient des documents depuis plusieurs mois ». Chacun surenchérit. On dénonce les Puissants de ce monde : leur humble origine (parce qu'ils ont trahi le peuple dont ils sortaient), ou leur riche naissance (parce qu'ils se sont contentés d'hériter leur pouvoir) ; leur insupportable orgueil, ou leur simplicité qui est un défi ; les œuvres sociales qu'ils n'ont pas créées, ou celles qu'ils ont précisément créées dans un odieux esprit *paternaliste*. Quinze messieurs, de cinquante à quatre-vingts ans, et qui représentent les rails, le charbon, les assurances, les canons, etc., frémissent, ne sortent plus que le melon bas sur les yeux, discutent à mi-voix autour d'un tapis vert, enfin signent des chèques, des chèques...

Aussitôt, les campagnes tournent court ; l'abondance des matières oblige à reporter la suite des enquêtes ; on publie même quelques errata, on reconnaît que sa bonne foi a été surprise et on prend acte bien volontiers. Seul, le *Grand Journal* continue implacablement à dénoncer les Trusts, malgré les visites d'hommes chauves à gants noirs, porteurs de grosses serviettes, et que Monsieur Valentin, navré, reconduit cérémonieusement.

« Valentin a dû trop leur demander, cette fois-ci, pensent les confrères. Il a de l'estomac, mais à force de tirer sur la ficelle... »

En fait, Valentin s'arrache les cheveux et tente, chaque jour, d'amadouer Monsieur Jean avec un cadavre dans une malle, une fillette-martyre, ou quelque beau crime *exclusif* :

– C'est infiniment plus *public*, monsieur Jean, croyez-moi !

Il ment : le tirage est monté de trois cent mille depuis l'attaque contre les Trusts. D'ailleurs, le petit homme s'obstine :

– Taisez-vous donc, Valentin ! Le public, je le connais mieux que vous.

Le public, c'est seulement l'unijambiste mendiant qui, chaque matin, exulte et réclame des têtes – du moins, à ce que prétend Bixio. Mais Bixio joue avec le feu : il vient de découvrir l'Opinion publique, et des plans grandioses s'échafaudent dans son esprit. « Il suffit donc d'un journal... » Pense-t-il, et il demeure longtemps perdu dans ses réflexions.

Mais voici un triomphe qui le touche davantage : à quelques jours de là, Martine et Jimmy Plotin se rencontrent dans une soirée. Jimmy s'est montré irrésistible : par exemple, il a organisé un concours « à qui mangerait le plus de cornichons » et il l'a gagné. Vers une heure après minuit, il va, comme d'habitude, vomir au lavabo et revient plus en forme que jamais. Mais Martine lui reproche de sentir mauvais de la bouche ; le garçon, vexé, à bout d'arguments, en vient à lui parler sans tact de la campagne que mène le *Grand Journal* contre les Trusts.

– C'est moi-même qui l'ai conseillé, crie Martine exaspérée.

– Vous auriez mieux fait de choisir un autre journal que celui des concierges ! hurle Jimmy Plotin qui part, furieux, en oubliant son vestiaire.

Bixio apprend tous ces détails par les confidences téléphoniques de Madame Jean, qui s'en montre toute dépitée : « Cette petite Martine, tout de même... »

« Cette petite Martine, tout de même... » Pense Bixio attendri, et son cœur bat.

II LA GUERRE DE L'INDEPENDANCE

Bixio devenait pensif. À la bibliothèque de son maître il emprunta un livre de souvenirs sur Monsieur Albert (le fondateur). Il y apprit que le grand homme n'était d'abord qu'un petit commis d'épicier sans fortune, et cette aventure l'exalta autant que *Robinson* dix ans plus tôt. « Je suis seul et pauvre : il l'était aussi », se répétait-il.

Déjà s'annonçait le printemps à qui sait, à la fois, se souvenir et s'étonner. Bixio laissait la fenêtre de sa chambre ouverte à cette nuit où des oiseaux précoces s'essayaient à chanter. « Voici la fin de l'hiver, pensait le jeune homme, la fin des bals ; je ne verrai plus, presque chaque soir, Martine silencieuse et parée courir vers des jeunes gens en habit auxquels une suite de hasards : leur naissance, leur fortune, donnent le droit de la serrer dans leurs bras... À cette heure-ci, Martine se dévêt, Martine se couche. Non ! Martine respire sa jacinthe blanche. À cette heure-ci... »

Comme il rêvait de la sorte, il entend un sifflement familier. Il se penche vers la nuit lunaire, distingue deux silhouettes le long de la grille.

– Qui est là ?

De l'avenue monte un murmure :

– Sempre a Corsica !

Bixio revêt sa robe de chambre et, plus léger qu'un danseur, qu'un voleur, il descend l'escalier de marbre, traverse les salons déserts. Le voici dans la nuit vivante, dans le jardin pâle ; le voici qui ouvre la grille.

– Bixio !

– Monsieur Pierre !

C'est le fils Despaty, le frère de Martine. Ils se serrent la main à la corse ; l'année dernière, ils se sont prêté le serment d'amitié : « Sempre a Corsica » et la croix de sang ; ils se tutoient quand ils sont seuls. Bixio aime cet enfant gâté, peu intelligent mais fraternel ; ses parents l'ont placé interne dans un collège mixte en Suisse.

– Qu'est-ce que tu fais ici, mon vieux ? Et le collègue ?

– Écoute, Bixio, on s'est sauvé... Je l'aime...

Il attire par la main, dans la piste lumineuse du réverbère, une jeune fille blonde dont Bixio ne voit guère que la lèvre boudeuse, les cheveux de noyée. Le voyage a fripé leurs vêtements, leurs souliers sont gris de poussière et leur nez luisant ; ils sont pitoyables.

– Enfin ! Entrez toujours et montez chez moi. On verra bien...

– Chéri, est-ce que c'est lui *le* Bixio ? demande la jeune fille avec un accent de comédie.

– Oui, répond le Bixio en souriant.

Mais elle le regarde avec tant d'effronterie naïve, qu'il cesse de rire et pense déjà : « Pauvre Pierre ! »

Les deux montent l'escalier : à chaque marche plus lentement, plus fourbus, les épaules plus basses. Pierre s'effondre enfin dans la bergère 1900 que sa mère a exilée dans la chambre de Bixio. La jeune Américaine s'assied sur le lit et, de ses longs doigts, lentement, relève ses cheveux. Elle incline sa tête

comme un petit chien qui écoute son maître. « C'est-cela qui lui plaît », songe Bixio en regardant Pierre.

– *Peter, honey*, est-ce que je peux *laver* ?

– Mais oui ! Bixio, Virginia peut aller dans ton cabinet de toilette ?

Bixio, sans répondre, sort des serviettes propres ; Virginia ne proteste pas. « Elle est mal élevée, mais simple », se dit-il ; puis, revenant vers Pierre, à voix basse :

– Pourquoi diable l'as-tu ramenée ?

– Virginia ? Mais pour l'épouser ! Répond l'autre un peu agressif.

– Vous avez... Tu es obligé de l'épouser ?

– Oui... Non... Enfin... (Puis, avec un grand geste :) Mon vieux, le collègue Bel-Air, c'est un drôle de bazar, tu sais ! Les filles... Les garçons de tous les pays... Tout ça mélangé... Tu te rends compte ? La nuit, on allait en bande rejoindre les filles dans les dortoirs.

– Oh !

– Pas toujours pour... Non, on buvait, on jouait aux cartes, on...

– Mais le Directeur doit tout de même...

– Le Directeur compte sur la neige pour faire sa police : la neige de la cour qu'il faut traverser. Mais Adrien Van je ne sais plus quoi, un Hollandais, s'est fait passer pour somnambule, tu comprends ?

– Pas du tout.

– Mais si ! La nuit, il se balade dans la cour un peu partout, sous les fenêtres des filles notamment. Le Directeur trouve ça tout naturel ; et nous n'avons plus qu'à marcher dans ses traces, tu comprends ?

– Très bien, cette fois.

– Ce qu'on s'est marré, ajoute Pierre rêveur.

– Mais pourquoi n'avez-vous pas continué tranquillement à vous *marrer* ?

– On s'est fait prendre, hier soir, à cause du rire de Virginia. Si tu connaissais le rire de Virginia... Il a tiré la surveillante de son sommeil. On l'a vue arriver dans un rayon de lune, comme un spectre. Les autres gars avaient filé ; je restais seul ; les filles faisaient semblant de ronfler.

« Monsieur Despaty, Miss Grayson, demain matin chez le Directeur ! »

– Qu'est-ce qu'il a dû vous passer ! fit Bixio compatissant.

– On ne l'a pas attendu, tu penses ! On est parti, le soir même, tous les deux. J'avais de quoi payer les billets, mais pas le taxi pour venir de la gare...

– Bixio, dit Virginia qui rentrait, qu'est-ce que vous faire pour nous ?

De sa main blanche, elle repoussa ses cheveux derrière ses oreilles, puis elle fit un sourire pour Bixio tout seul, qui pensa de nouveau : « Pauvre Pierre ! »

– Il faudrait d'abord appeler ta sœur et tenir conseil.

Martine... Bien sûr, Martine ! Elle comprendra, elle.

– Je vais la chercher, dit Bixio.

Quelques instants plus tard, il frappait à la porte bleue :

– Mademoiselle... Mademoiselle...

– Qui est-ce ?

– Moi, Bixio. Le frère de Mademoiselle est rentré.

– Pierre, ici ? Il ne lui est rien arrivé ?

– Non, non. C’est-à-dire, il n’est pas seul...

– Oh, Bixio !

La porte s’ouvrit : Martine dans sa longue robe de chambre blanche, son regard inquiet, déjà hostile... Et, cette fois, Bixio pensa : « Pauvre Virginia ! »

Ils traversèrent l’hôtel en silence. La porte à peine ouverte, les deux jeunes filles se toisèrent du regard : « Elle est belle ! Non, elle est jolie », pensa Martine ; et Virginia : « Elle ne m’aimera jamais ! » Pierre, pataud, couvrait sa sœur de baisers, pas trop tendres pourtant, à cause de l’autre.

– Martine, je te présente Virginia. C’est un chic type : tu l’aimeras bien, tu verras !

– Mais j’en suis sûre, fit Martine d’une voix tiède.

Pierre raconta une version poétique du collège Bel-Air. Il souffrait un peu du regard de Bixio qu’il sentait se poser sur lui.

– Je me charge de maman, conclut-il. Mais papa... ?

Virginia montrait l’air indifférent mais gêné de l’étranger qui se trouve pris dans une discussion de famille. Elle regardait sa montre, bâillait sans retenue.

– Peut-être il serait meilleur d’abord de nous dormir, proposa-t-elle enfin.

Pierre approuva :

– La nuit porte conseil...

–... à ceux qui ne dorment pas ! ajouta Bixio soucieux.

Il était partagé entre Pierre et Martine qu’il aimait tous les deux ; or, il savait bien maintenant que lui seul pourrait influencer Monsieur Jean. Il fallait pourtant en sortir !

– Je me charge de ton... de votre père, dit-il au jeune homme. Allons dormir !

Sur la pointe des pieds, on ouvrit une chambre d’amis ; on sortit d’une armoire, avec mille *chut*, des draps tout raides. Martine prêta une robe de nuit, la plus excentrique qu’elle possédât : elle ne tenait pas à l’estime de Virginia, mais ne voulait pas non plus se voir jugée de goût trop rassis. Elle jouait sur les deux tableaux, comme chacun.

L’hôtel fut longtemps hanté par ces jeunes ombres silencieuses, puis tout rentra dans l’ordre nocturne. Bixio raccompagna Martine jusqu’au seuil de sa chambre.

– *Cela* ne doit pas se faire, n’est-ce pas, Mademoiselle ? demanda-t-il au moment où la porte se refermait.

– Mon Dieu, Bixio, qu’y pouvons-nous ? répondit Martine avec un regard qui signifiait : Faites *tout* pour l’empêcher !

– Bien sûr... Bonne nuit, Mademoiselle.

Bixio aimait Pierre ; mais, puisque Martine avait jugé... Le serment d’amitié corse le gênait bien un peu ; néanmoins il était assez ingénieux pour se prouver qu’il n’avait en vue que le bien de Pierre, et assez dupe de soi pour le croire presque. Il évita pourtant de passer devant la chambre de son conjuré en se rendant vers l’appartement de Monsieur Jean. Tant mieux ! Il l’eût rencontré, rejoignant à pas de loup la chambre de Virginia et, comme aucun lavabo ne se trouvait sur le chemin, Pierre fût demeuré sans prétexte, et tous deux fort gênés.

Monsieur Jean était fier de posséder le sommeil le plus léger de Paris. Bixio préféra donc

s'annoncer dès le couloir.

– Entrez !

M^{me} Despaty dormait, à ses côtés, comme un cercueil de plomb. Coup d'œil sourcilleux à sa montre :

– Que se passe-t-il donc, Bixio ?

Le jeune homme referma calmement la porte, approcha une chaise, s'assit. Il agissait avec une sûreté de chirurgien, avec la lenteur de l'homme dont la décision est prise et le plan établi. Ce plan, il l'exposa à Monsieur Jean après l'avoir mis au fait de l'escapade. L'autre écoutait avec des **Ah !** Et des **Oh !** Et en grattant son front démesuré. Trop maigre dans sa chemise trop grande, il ressemblait à l'un des Bourgeois de Calais. Bixio le prit à témoin, l'exalta, l'humilia ; lui représenta sa faiblesse, sa puissance ; le montra à lui-même désarmé mais duplice, retors mais triomphant – le convainquit enfin.

– Vous devez avoir raison, Bixio. Je vais réfléchir.

– Monsieur verra que *sa* solution est la bonne, dit Bixio en rangeant la chaise. Mais attention ! Accueillez la jeune fille à bras ouverts, déchirez le télégramme du collègue que vous recevrez demain, soyez gai à table !

– Mais elle ? fit Monsieur Jean, en montrant du doigt la masse qui ronflait doucement près de lui.

– Rassurez-la sans rien lui expliquer ! fit vivement Bixio, atterré à la pensée qu'en la révélant on pourrait ruiner son influence.

– Je vais réfléchir... Je vais réfléchir... dit Monsieur Jean en éteignant.

Bixio sortit à tâtons de la pièce :

– Tu vas surtout dormir, mon vieux ! murmura-t-il à mi-voix.

– Hein ?

– Bonsoir, Monsieur.

En regagnant sa chambre, il n'était pas très satisfait de lui : « Je deviens un *malin*, pensait-il, et j'y prends plaisir. Je tombe déjà dans le piège... » Il tentait cette fois, de se persuader qu'il n'avait machiné tout cela que pour Martine – mais comment le croire ?

À six heures, la sonnerie du téléphone éveilla tout l'hôtel ; on appelait de Suisse. Le Directeur de Bel-Air transpirait à l'autre bout du fil, cela s'entendait. Très détaché, Monsieur Jean :

– Je ne vous fais pas mon compliment !

– C'est de leur âge !

– J'ai peine à le croire !

– Ils doivent être ici ! Où voulez-vous qu'ils soient ?

– Je vous ferai tenir au courant. Bonjour, monsieur.

La présentation ne manqua pas de noblesse. Le couple, précédé de Martine en suppliante, fut accueilli avec bonté mais réserve. M^{me} Despaty embrassa son fils comme s'il revenait de garder les pourceaux, et dit seulement : Bonjour, mademoiselle !

« Elle a un genre im-pos-sible ! » pensait-elle ; et elle était torturée à l'idée que cette nouvelle sensation-nelle, pour une fois elle ne pourrait pas la téléphoner à la comtesse de Clermont-Pipefleisher. Quant à Virginia, toutes ces chères vieilles choses françaises lui semblaient pittoresques, mais elle

trouvait Pierre beaucoup plus amusant loin d'elles.

Il fut décidé, touchant Pierre, que le Collège était en vacances en l'honneur du cinquième centenaire de Guillaume Tell et, pour Virginia, que Martine recevait chez ses parents une amie américaine rencontrée au cours d'une croisière. Les repas furent animés de cette jovialité dont témoigne l'entourage d'un moribond qui désire lui cacher son état ; seul.

Pierre l'éléphant se trouvait parfaitement heureux. Virginia s'ennuyait : Pierre, loin des sports, lui semblait assez terne, et elle faisait du charme auprès de Bixio qui, non sans ironie, l'appelait « Mademoiselle Virginie ». Le mystère accablait Martine et sa mère : comment sortirait-on de cette histoire ? Et pourquoi M. Despaty paraissait-il si tranquille ?

Au matin du troisième jour, Bixio, rencontrant Martine au jardin, lui présenta un exemplaire du *Grand Journal*.

– Mademoiselle a-t-elle lu le numéro de ce matin ?

Un titre gras s'y étalait sur quatre colonnes :

QUE PENSER DE L'AMITIE FRANCO-AMERICAINE ?

Martine comprit aussitôt.

– Oh, Bixio ! dit-elle seulement ; mais pour ces deux mots, il l'aurait embrassée.

M^{me} Despaty ne lisait que *Le Figaro* et seulement sa page *Le Monde et la Ville*. Martine préféra la laisser dans l'ignorance : elle craignait ses clins d'œil, ses sourires entendus. Mais elle se mit à lire avidement le *Grand Journal* et, pour la première fois, elle vit naître et se développer ce monstre d'interprétation, de perfidie et de duplicité : une campagne de presse.

Celle-ci avait été « commandée » par Monsieur Jean, le lendemain même de la fugue de Pierre, au cours d'une scène dont M^{me} Malpertuis avait été tellement saisie qu'elle en était restée cassée en deux, l'œil à la serrure, incapable de se relever. Monsieur Valentin, le rédacteur en chef, était sorti du cabinet du directeur en titubant comme un homme ivre. Il avait transmis les ordres aux rédacteurs atterrés puis, claquant des dents et moite de la nuque aux mollets, il était rentré chez lui. Le médecin, appelé sur l'heure, diagnostiqua une jaunisse.

La campagne s'ouvrit, virulente dès ses débuts : « Que penser de l'amitié franco-américaine ? » On rappelait la question des dettes, l'attitude équivoque des États-Unis au moment du traité de paix, l'invasion du marché européen. « Ne verrons-nous que des films yankees, ne roulerons-nous qu'en voiture américaine, nous qui avons inventé l'automobile et le cinéma ? » Et tous ces touristes qui faisaient monter les prix, qui corrompaient l'honnête commerçant français ! Comment, d'ailleurs, en serait-il autrement ? N'arrivaient-ils pas d'un pays où tout était vénal et corrompu, Politique, Justice et Police ? Où les lois étaient bafouées ? Où l'or régnait en maître ? Où la pire licence des mœurs s'alliait à la tartuferie la plus basse ?

Si encore il n'y avait que cela ! Mais était-on bien assuré de l'esprit pacifique des États-Unis ? Sans vouloir insister sur la façon dont ils nous avaient volé Panama, croyait-on que les Antilles, Terre-Neuve, la Guyane même étaient en sécurité ? Le sénateur Martinson n'avait-il pas déclaré en plein Congrès... Et le Président Crubbs ne disait-il pas récemment devant des familiers... Qu'on se rappelle la campagne du *Daily Exchange* de Boston, le mois dernier, et l'on commencera peut-être à entrevoir le double jeu de nos anciens alliés yankees, lesquels, sous le couvert d'une prétendue amitié séculaire... etc.

Le quart de la première page était, chaque jour, rempli de ces imprécations signées ***, masque derrière lequel Paris, dès le début, crut distinguer vingt signataires différents. On chuchotait le nom du Cardinal Archevêque de Rouen et celui de l'Ambassadeur de Russie ; on parlait à *l'Intelligence Service*. En trois jours l'Opinion publique avait pris feu : « C'est pourtant vrai, tout ce qu'ils racontent ! » opinait l'homme de la rue à Paris, à Angers, à Casablanca ; et le paysan de Vendée, le pêcheur d'Océan, le vigneron du Midi grognaient : « Ah, ces cochons d'Américains !... »

Des touristes yankees furent bousculés dans le métro. La police voulut intervenir ; la foule prit le parti des insulteurs. Pour la première fois depuis 1912, on siffla des films de cow-boys. Les vitres du Comité France-Amérique volèrent en éclats. On inscrivit « Voleurs ! » sur la devanture des Stocks américains. Douglas Fairbanks ajourna son voyage annuel en Europe, et Georges Carpentier refusa un match à New York. Il y avait cinq jours que Monsieur Valentin avait la jaunisse.

Le premier Attaché de l'Ambassade américaine vint lui rendre visite. L'autre le reçut au lit, pleurant presque :

– Je n'y puis rien, dites-le bien à ces messieurs ! Vous savez bien que si j'y pouvais quelque chose...

Ses yeux jaunes prenaient le ciel de lit à témoin.

– Nous avons cependant toujours été *corrects* avec vous, Monsieur Valentin, dit l'homme aux lunettes d'or.

– Hélas ! Hélas ! (Il revoyait tout ce personnel de la *Chase Bank*, si poli, si discret ; « Mister Valentin, you know ! » chuchotait-on sur son passage quand il venait toucher son chèque.) Hélas !

Il conseilla une requête directe à M. Despaty, une démarche au Quai d'Orsay, une adresse au Président de la République, je ne sais pas, moi !

Derrière ses lunettes d'or, l'autre le regardait s'agiter parmi ses draps : un citron dans la neige.

– Ce que je peux vous promettre, bégaya enfin Monsieur Valentin, c'est que Despaty s'éloignera du journal pendant quelque temps, voulez-vous ?

– Nous considérerons cette proposition, dit l'Attaché assez sèchement.

On en était au sixième jour de l'enquête. Monsieur Jean fit répondre au Chef de Cabinet du Ministre des Affaires étrangères et à l'Ambassadeur lui-même qu'il n'y était pas. Pour retourner l'opinion, *l'American Légion* fit une parade avenue du Bois. Sur le conseil de Bixio, Madame Jean fit fermer tous les volets de l'hôtel ; ce fut très remarqué.

Les autres journaux bénirent le Ciel de leur avoir donné un tel confrère, et chacun dépêcha à l'Ambassade américaine cet homme au front plus fuyant que le regard, au dos rond, aux pieds plats, qu'un journal garde toujours parmi son personnel en vue de pareilles démarches. Ils firent valoir que, loin d'approuver l'attitude du *Grand Journal*, ils adoptaient, ils étaient sur le point d'adopter, enfin ils adopteraient bien volontiers une ligne de conduite tout opposée et s'abstiendraient (éventuellement) de publier une seule ligne contre les États-Unis alors que précisément ils détenaient des *dossiers*, des documents dont la seule révélation... Ils reçurent des chèques de toutes les couleurs pour les œuvres sociales du journal. On fit alors pression sur eux pour qu'ils entament des campagnes en faveur de l'amitié franco-américaine. Mais, là, ils refusèrent avec dignité : « Le public pourrait penser qu'on a acheté notre bienveillance », disaient-ils. On ne venait d'acheter que leur silence.

Cependant l'amitié franco-américaine se portait de pire en pire. Certains boutiquiers affichaient : « Ici on ne parle pas anglais ! » Une nuit, des exaltés barbouillèrent les statues de Franklin et de Washington. Des centaines de jeunes gens s'installaient, à midi juste, en face de l'Ambassade,

déployaient le *Grand Journal*, lisant et commentant à haute voix ; l'Ambassadeur sortait par la porte de service. Exaspéré, le journal américain de Paris répondit en attaquant la vie privée de Victor Hugo, le ventre de Joffre, 1789 et les Frères Lumière. Ce fut un beau scandale ! La campagne du *Grand Journal*, vieille de douze jours, commençait à faiblir ; elle retrouva son ardeur. La réplique, le commentaire, le point par point, voilà le paradis des journalistes. « Connaître son métier », c'est savoir retourner contre son auteur le démenti le plus justifié, la mise au point indiscutable. Avoir raison n'est rien, il s'agit seulement d'avoir le dernier mot. Les rédacteurs du *Grand Journal* « connaissaient leur métier » mieux que ceux du *Paris Chronicle*, et ce fut une belle bataille de titres. M. Despaty fit donner ses réserves ; toutes ses publications passèrent à l'attaque : *Sports pour tous* discrédita les champions d'Amérique, *Auto-Revue* boycotta ses voitures, *La Vie aux champs* flétrit ses méthodes de culture, et *Ciné-Vedettes* ses artistes. Le *Journal des Petits* lui-même dénonça à ses jeunes lecteurs le massacre des tribus Peaux-Rouges. L'amitié franco-américaine se mourait. On sifflait sous les fenêtres du Carlton, Mistinguett créa « Paname n'est pas New York ! » et l'on s'écrasait au promenoir.

À leur tour, les journaux d'Amérique traînèrent la France dans la boue. Les transatlantiques, qui s'en revenaient déserts des États-Unis, partaient bourrés de touristes tremblants, abrégeant leur séjour en Europe, n'osant plus, de crainte d'être reconnus, s'exprimer en public autrement que par signes ni porter des costumes à carreaux. Les Chancelleries échangèrent des notes aigres-douces. L'Angleterre cherchait déjà comment tirer parti de la situation.

Le Président du Conseil invita Monsieur Jean à dîner. – « Monsieur regrettait : Monsieur partait pour la campagne le jour même... Non, Monsieur ne savait pas encore quand Monsieur rentrerait... » Sous les rois, il eût été embastillé ; le Président de la République lui fit des avances, l'invita à chasser à Rambouillet. Monsieur Jean n'était qu'officier de la Légion d'Honneur : accepterait-il la cravate ? La médaille d'or de je ne sais quoi ? Le titre de Conseiller du Commerce extérieur ? Le Conseil municipal proposa d'appeler rue Albert Despaty l'ancienne impasse des Petits-Pères. Monsieur Jean demeura intraitable.

Chaque matin, Bixio lui rapportait l'approbation enthousiaste du mendiant : pas de doute, cette campagne était un succès populaire !

– C'est la *Guerre de l'indépendance*, répétait Monsieur Jean ravi de cette trouvaille, et il ajoutait : Avouez, Bixio, que j'ai eu là une fameuse idée !

On en était au quatorzième jour. La nuit suivante, on renversa un des aigles qui ornent l'entrée de l'Ambassade des États-Unis. C'en était trop ! Le lendemain même, l'Ambassadeur s'embarquait pour New York afin de « prendre les ordres de son Gouvernement ». *Est-ce la rupture ?* Imprima le *Grand Journal* ; en tout cas, ce fut la panique. Les Américains de Paris s'envolèrent en groupes, comme des voiliers sauvages. Le collègue Bel-Air téléphona avenue du Bois : les parents de Virginia (qu'on n'avait pas osé prévenir de sa fugue) lui câblaient de s'embarquer au Havre par le premier paquebot, et surtout sans s'attarder à Paris. La tempête soufflait : Pierre et Virginia, feuille au vent, se séparèrent en pleurant. Ils avaient passé ces quinze jours sur les pelouses du Racing-Club, ne comprenant rien aux événements. Plus respectueux que jamais, Bixio fit porter les bagages, retenir la place et la cabine.

– Oh, Bixio, tout ça est triste tellement... Permettez que je vous embrasse, dit la jeune fille en larmes.

« Cette fois, c'est Judas qui tend la joue ! » pensa Bixio, qui prêta la sienne à cette Ophélie en surveillant, d'un œil, que Martine ne le voyait pas. Il aurait d'ailleurs assez aimé être vu d'elle...

Cette frêle jeune fille aux talons trop hauts, la foule de la gare Saint-Lazare ne se doutait pas qu'elle emportait, dans ses bagages blonds, « le malaise de l'opinion publique ». La sirène du *Lafayette*,

quittant le Havre le lendemain, fut le clairon qui sonna l'armistice. Ce même jour, les lecteurs du *Grand Journal*, qui attendaient la rupture des relations diplomatiques, ne lurent, cette fois sous la signature de Jean Despaty, qu'un article : « *Et pourtant...* » Bixio l'avait soufflé ; on y disait à peu près : « Oui, tout cela est vrai. Oui, l'amitié franco-américaine est en danger, mais il faut la sauver. Nous tendons la main, les premiers, et nous disons : « Souvenez-vous de Lafayette ! Souvenez-vous de Pershing ! » Nous avons poussé le cri d'alarme parce que notre cœur débordait d'angoisse... Comme un malade qui ne veut pas se soigner, il faut l'effrayer et lui faire violence ; ainsi avons-nous agi, la mort dans l'âme, et dans un seul dessein : servir. Oui, au milieu des intrigues et des périls, servir à tout prix la cause sacrée de l'amitié franco-américaine... »

Le lecteur moyen eut vaguement l'impression d'être blousé, et il en garda rancune au Gouvernement. Mais il se sentit soulagé, et c'est au *Grand Journal* qu'il en fut reconnaissant. Les manifestants changèrent d'avis, tout en demeurant aussi agressifs. Dans les discussions de famille, on renversa la vapeur, mais elle resta brûlante. On portait des fleurs au pied des statues de Lafayette et de Washington. Le Petit Palais annonçait une exposition d'art américain. Le même jour, dix-sept écrivains déposèrent à la Société des Gens de Lettres le titre : « Histoire de l'amitié franco-américaine ». Quatorze collaborateurs du *Grand Journal* se présentèrent à l'Ambassade, laissant entendre que, ce revirement subit, ils l'avaient inspiré, que personnellement ils n'avaient pas cessé un instant de... et qu'à dire... – Les quatre premiers reçurent un petit chèque, les trois suivants un diplôme autographe, deux autres une photo du Président, trois furent éconduits poliment, et les deux derniers jetés dehors. Monsieur Valentin les avait tous précédés : miraculeusement guéri, il n'avait fait qu'un saut, de son lit au cabinet de l'Ambassadeur :

– Voyez-vous ! s'était-il écrié triomphant puis avec une feinte modestie : Quand on sait manœuvrer...

L'Ambassadeur rendit visite à Monsieur Jean et l'embrassa devant les photographes. C'était la brebis égarée, l'enfant prodigue. On le nomma président du Comité France-Amérique et brigadier d'honneur de l'*American Légion* dont la fanfare offrit un concert, sous ses fenêtres, le dimanche suivant. Ce fut du délire : il dut paraître au balcon, la foule se découvrit, les Américains sifflèrent d'enthousiasme et Madame Jean, ignorant ces mœurs, en fut très humiliée. Les journaux de New York publièrent des numéros spéciaux sur la famille Despaty.

On y lisait en manchettes :

« J'AIME L'AMERIQUE, DECLARE DESPATY, AGE 57, IMPORTANTE PERSONNALITE FRANÇAISE. »

« DESPATY, DIRECTEUR FRANÇAIS DE JOURNAL, COMPARE OFFICIELLEMENT AMERIQUE ET FRANCE AUX DEUX DOIGTS DE LA MAIN. »

Une agence proposa d'organiser une *tournée Despaty* aux États-Unis ; d'ailleurs, la Maison-Blanche les invitait de façon pressante. Monsieur Jean, dont le foie ne supportait pas les longues traversées, refusa net. Madame Jean soupira : cette subite célébrité la touchait, quoiqu'elle y flairât un mystère. Elle eût aimé d'en profiter jusqu'au bout, ne fût-ce qu'aux regards de la duchesse de Pierrefendre ou de M^{me} Krach-Weiller. Pour la consoler, Monsieur Jean, sur le conseil de Bixio, la fit décorer de *l'Aigle américain*. Elle en suffoqua de joie et, deux jours durant, redevint amoureuse de son mari ; il en était excédé.

Cependant, Martine considérait Bixio d'un étrange regard, et lui-même, quand il faisait le serment corse, se dévisageait dans la glace comme un inconnu.

Seul, le pauvre Pierre restait effondré, indifférent. Bixio le plaignait et le méprisait un peu parce qu'il n'avait rien deviné et se contentait de coller, sur les murs de sa chambre, d'immenses portraits de Virginia. Il suggéra à Monsieur Jean de lui acheter un bateau à voiles et de le nommer directeur-adjoint des *Sports pour tous*. Pierre baptisa son yacht « Virginia » et, grâce au « Virginia », commença d'oublier la vraie. Quelques mois plus tard, il s'affichait avec une Suédoise, blonde comme le miel de tilleul et gagnait des régates. Il débaptisa son bateau pour l'appeler « Pierre » : il était sauvé.

Cependant, Monsieur Valentin avait, le lendemain même de sa guérison, réuni les principaux rédacteurs.

– Le Patron, commença-t-il, est complètement piqué. Cela ne peut pas durer : il faut l'éloigner.

– Proposons-lui un reportage en Afrique, hasarda le chef des informations.

– Mais non, mais non : il s'agit de l'éloigner *définitivement* !

– Oh ! Valentin, vous y pensez vraiment ? dit le secrétaire général à voix basse.

– Quoi ? Qu'est-ce que... Mais vous êtes fou ! reprit Monsieur Valentin qui, cette fois, y songea un instant. Je veux dire : il faut lui trouver quelque chose qui l'occupe tout à fait !

Il y eut un silence.

– On pourrait le faire nommer sénateur de Madagascar, proposa le chef de la politique étrangère. C'est loin...

Monsieur Valentin haussa les épaules :

– Voyons, il ne supporte pas les grandes traversées !

– Oh ! Pas besoin d'aller là-bas pour être élu, vous le savez comme moi.

– D'accord. Mais ce serait effrayant : il confond sûrement Madagascar et Ceylan. Ça finirait par se savoir et ça retomberait sur le journal...

C'est alors que la porte s'ouvrit :

– Excusez-moi, monsieur Valentin. Havas communique : Carbonaro est mort subitement cette nuit. J'ai pensé que...

Monsieur Valentin se redressa :

– Le député de la Corse ? Mes enfants, nous sommes sauvés ! Mademoiselle, donnez-moi M. Despaty, chez lui, urgent. Allô ?... Allô, allô ?... Bonjour, monsieur !... Valentin... Excusez-moi de vous... Oui, un peu mieux, merci... Excusez-moi de vous déranger : est-ce que je pourrais vous voir dans la journée ? Oui, c'est pour une affaire assez... Bon, eh bien, j'arrive, monsieur, j'arrive !

Il raccrocha ; il regarda ces six sourires ignobles devant lui. Il se sentait puissant.

III

LA CAMPAGNE DE CORSE

Depuis l'histoire des Trusts et du Mendiant, Bixio croyait en son instinct. Or, quand il aperçut Monsieur Valentin qui attendait dans l'antichambre, son instinct le lui fit aussitôt détester. Depuis sa jaunisse, le rédacteur en chef avait maigri ; la peau du visage pendait, le binocle tanguait sur un nez qui paraissait s'être allongé du double : l'ensemble ressemblait à un ballon d'enfant, naufragé dans un arbre des Tuileries depuis le printemps dernier. Monsieur Valentin, se croyant seul, comptait ses arguments sur les doigts ; Bixio le trouva redoutable. Son instinct lui commanda donc, lorsque le visiteur eut été introduit dans le bureau de Monsieur Jean, d'aller arranger un vase de fleurs dans le salon voisin.

Au début, il n'entendit que des lambeaux de la conversation :

–... nombreux coups de téléphone... plusieurs présidents... On insistait beaucoup pour que Monsieur Jean y consentît... Une pétition circulait, en ce moment, dans le pays pour l'y inviter... Lui-même,

Valentin, précédait de peu une délégation d'habitants... À son avis, il serait difficile à Monsieur Jean de s'y soustraire... Excellente opération pour le Journal, d'ailleurs ! Moyen d'information de premier ordre... Moyen d'action... Consultation de l'opinion publique... etc.

Bixio devina qu'à cet instant le visiteur comptait de nouveau sur ses doigts.

« Mais où veut-il donc en venir ? » se demandait-il. Monsieur Jean allait le renseigner :

– Vous voulez que je me porte à la députation, bon. Encore faudrait-il qu'il y eût un siège vacant !

Bixio réprima un rire fou : le petit homme au grand front, « se portant » à la députation vers un « siège » trop grand pour lui, il voyait cela sous forme de dessin animé ! Mais son rire s'arrêta net, et le vase lui échappa presque des mains car Valentin venait de répondre :

– Mais en Corse, monsieur Jean ! Depuis ce matin même, et c'est pourquoi je suis venu...

Bixio leva les yeux : il se vit dans un miroir, tout pâle, avec le regard fixe. Quittant la pièce, il monta d'une traite à sa chambre, l'esprit vide, les dents serrées ; et là, sans réfléchir, il étendit le bras sur les deux mains de marbre (« Sempre a Corsica ») :

– Cela ne se fera pas ! jura-t-il d'une voix rauque qui l'étonna.

Cette fois, sa glace le reflétait assez rouge, le front moite – un peu ridicule. Il s'essuya le visage de son mouchoir et, comme pour s'exercer, sourit à son reflet d'un air gêné.

Son esprit, tigre en cage, commençait à tourner en rond ; il se mit à déambuler lui-même dans la chambre. Au bout de quelques minutes, il se surprit comptant sur ses doigts, comme Monsieur Valentin, et son teint était redevenu normal. Un domestique vint le prévenir que Monsieur le réclamait. Il descendit, très calme, mesurant chaque geste, comme un candidat qui se rend à l'examen, un chrétien au martyre.

Monsieur Jean l'attendait, calé dans son fauteuil :

– Bixio, on me demande de me porter à la députation. J'en ai parlé à Madame. Elle pense, elle aussi, que mon devoir est d'accepter.

– Mais certainement, Monsieur, certainement.

– Oui. Et figurez-vous qu’il y a un siège vacant en Corse.

– Tiens ! (Bixio songea avec terreur quelle eût été sa réaction s’il n’avait pas été prévenu.)

– Vous êtes bien originaire de...

– De la Corse, oui, Monsieur.

– Bixio, vous m’accompagnez. Nous partons là-bas dans cinq jours.

– C’est entendu, Monsieur.

Le petit homme se leva, s’approcha de Bixio et, d’une voix moins assurée :

– Vous qui connaissez le pays, les mœurs, vous pensez que je peux... que je peux m’y faire *la place que je mérite* ?

– Exactement, Monsieur, dit Bixio avec une sincérité impénétrable.

– Oui, oui, bien sûr, répéta Monsieur Jean soucieux. Puis, après un silence : Je pense que nous resterons quinze jours, Bixio. Vous ferez mes bagages.

Dans la soirée, le jeune homme sortit pour acheter une carte de Corse. Puis il fit dire à l’office qu’il ne dînerait pas et monta dans sa chambre. Sa fenêtre allumée fit longtemps une tache nue dans la nuit claire. Il écrivait à chacun de ses frères. Quand il eut terminé, il se leva, ouvrit sa croisée toute grande et respira longtemps. La lune éclairait froidement la nuit vaste. Le vent, par instants, s’élevait comme le souffle d’un homme endormi et qui suffoque en rêvant. Bixio sentait cette nuit décisive ; il se voyait, seul éveillé dans l’avenue déserte, parmi les façades éteintes – seul éveillé avec cette étoile qui brillait au ciel, un peu tremblante comme lui-même. Il regarda son étoile. La clarté nocturne changea soudain : un nuage passait devant la lune, dérivait en silence. Bixio, qui le suivait des yeux, sursauta : il avait la forme de la Corse.

Monsieur Jean voulait à toute force emmener le Mendiant.

– C’est mon bon sens, disait-il, mon opinion publique...

Bixio usa sans succès de toutes sortes d’arguments. À la fin, il révéla à Monsieur Jean que le vieil homme était couvert de vermine. On renonça au Mendiant, ce fut une grosse déception.

Madame Jean avait fait retenir les places par son neveu (le crétin), « chef de cabinet » du directeur du P. L. M. : un lit-salon pour M. Despaty, une place de 3^e pour Bixio. Le matin du départ, Bixio, vêtu d’un costume gris fort simple, était charmant à voir. « Lui seul a de la race », pensa Martine. Monsieur Jean, dans son complet à carreaux, avait l’air d’un vieux clown. Madame Jean prodiguait des conseils dérisoires ; son mari tâtait ses poches sans arrêt ; Pierre, les veines du front toutes gonflées, cherchait des combinaisons pour mieux caser les bagages dans l’automobile. L’ensemble était assez ridicule, mais Martine et Bixio seuls en furent gênés. « Il n’y a pas de gens riches pour leurs valets de chambre », pensa le jeune homme. Enfin, l’on partit.

L’État-major du *Grand Journal* attendait à la gare, se moquant du Patron, se refileant les uns aux autres des fausses nouvelles. Un photographe les avertit :

– Le voici ! Eh, le voici !

Tous se découvrirent, comme à l’annonce d’un mort. Bixio admira cette collection de plats visages et de sourires faux, l’une des plus complètes de Paris. Monsieur Jean ne pensait qu’à s’installer pour chausser une paire d’*antimicrobes* spécialement conçue pour les voyages. Il parut enfin apercevoir Valentin.

– Alors, demanda-t-il, tout est prêt ?

– Tout est prêt, monsieur Jean. Tout le monde est sur le pont ! (Comme ceux qui n’ont jamais fait la guerre il aimait les expressions héroïques : colmater une brèche, attendre l’heure H, etc.) Les affiches doivent être posées aujourd’hui, les calicots demain. Les permanences sont déjà ouvertes et les principaux cafés approvisionnés. Pécule et Rabourdin ont tout réglé d’avance, comme vous le verrez dans mon rapport que voici. Douze réunions sur itinéraire préparé, dix-sept vins d’honneur, deux inaugurations et quatre banquets. Les journaux locaux ont leur plein d’articles jusqu’aux élections. Les asiles, les couvents, les hospices sont en main... (Puis, à voix basse :) Même les morts voteront pour vous.

Il mit un doigt sur ses lèvres et rit doucement (deux dents gâtées sur le devant).

– Et au point de vue... financier ? demanda Monsieur Jean en fronçant le sourcil.

– Nous restons dans les limites du budget. Ah ! les gendarmes, pourtant, se sont montrés un peu plus exigeants.

– Et les bandits ?

– De premier ordre ! Ils sont tout de suite tombés d’accord avec Pécule et Rabourdin. Ils sont avec nous 300 % ! Paoli lui-même apparaîtra, le fusil sur l’épaule, au cours de votre réunion du 12. Très bon effet symbolique.

– Bon. Eh bien, Valentin, je ne vois rien de... Enfin vous pensez que...

– Les yeux fermés, monsieur Jean. Et tenez ! (Il brandissait une liasse de papiers :) Les articles sont écrits d’avance pour le *Grand Journal*. Nous n’attendrons même pas d’avoir de vos nouvelles : nous raconterons la campagne, au jour le jour, en même temps... non ! Avant qu’elle se déroule !

– J’aurais autant aimé... commença le petit homme, mais le sifflet aigu de la locomotive emporta ses paroles.

Le train s’ébranlait. Déjà, le voyageur traditionnel, qui n’attend que cela, s’était engouffré aux cabinets.

Les huit plats visages s’estompaient ; un à un, les sourires se relâchèrent, les chapeaux couvrirent les têtes. Monsieur Jean vit encore les lèvres remuer – mais comment aurait-il deviné ce dialogue :

– Dites donc, Valentin, vous croyez qu’il *passera* ?

– Ce serait malheureux, mon vieux ! Ça lui coûte trois cents billets !

– En tout cas, il va bien nous foutre la paix désormais.

Monsieur Jean avait acheté un livre : *La Corse, son histoire, ses habitants, ses mœurs*. Il coupa et lut la préface et les sept dernières pages qui l’ennuyèrent. Puis il parcourut les journaux pris à la gare : c’étaient ceux de la veille et il fut profondément choqué. Tant de questions posées ! D’événements imminents ! de réponses attendues le jour même ! Que d’angoisses...

Monsieur Jean s’ennuya. Il essaya toutes les combinaisons : chaud – *ouvert*, froid – *fermé*. Il apprit à dire en anglais, en allemand, en italien qu’« il était dangereux de se pencher au-dehors », puis il s’ennuya. Il inspecta les étiquettes colorées de ses bagages et tenta de se rappeler ainsi toutes ses escales ; il n’y parvint pas et s’ennuya. Il lut le rapport Valentin ; mais il était trop habitué à s’entendre exposer les problèmes : leur lecture ne lui disait plus rien. Il s’ennuya. Alors il découvrit le paysage ; mais vraiment, en dehors des arbres, des maisons et des champs, il n’y avait pas grand-chose à voir en France. Les cultivateurs faisaient bonjour de la main. Il les envia, puis les plaignit. Il sortit dans le couloir pour engager la conversation, mais ne trouva là qu’un Anglais et un aveugle dont il ne pensa pas un instant qu’il pouvait parler... Il s’ennuya.

Il en était réduit à compter les poteaux télégraphiques, lorsque Bixio arriva. Il venait voir si Monsieur avait bien tout ce qu'il lui fallait. Hélas oui, Monsieur avait bien tout ce qu'il lui fallait, mais il s'ennuyait.

Le compartiment de Bixio, comme tous ceux de 3^e classe, comptait un curé, une paysanne en coiffe, un gros homme qui se curait les dents avec une allumette, une vieille qui dormait la bouche ouverte, une jeune fille pâle qui allait au lavabo toutes les vingt minutes, un « Dédé » qui avait déjà reçu trois fessées entre Paris et La Roche. « Cela fera dix-huit avant Marseille », calcula Bixio.

Au wagon-restaurant, Monsieur Jean se fit mal voir ; il ne suivait aucune des traditions : essuyer son couvert de toutes ses forces, présenter le menu à son voisin, remarquer tout haut qu'il y a toujours de la bombe glacée, passer le sel « après vous, je vous en prie », puis le poivre, puis la moutarde suivant un rite liturgique. N'ayant plus faim au milieu du repas, il réclama sa note et quitta le wagon non sans déranger dix personnes. On fit des remarques sur sa muflerie ; mais le maître d'hôtel, avisé par Bixio, révéla qu'il s'agissait de Jean Despaty, oui Despaty, le *Grand Journal*, vous savez ? – et l'on s'accorda à lui trouver une grosse personnalité.

À chaque halte, le correspondant local du journal se trouvait là pour saluer M. Despaty. Ils étaient aussi gênés l'un que l'autre ;

– Je me suis permis de vous apporter quelques douceurs pour le voyage...

Cette phrase, de Paris à Marseille, Monsieur Jean l'entendit prononcer avec tous les accents de France. Il reçut ainsi une collection complète de cigarettes de luxe et des bonbons les plus coûteux. Comme il n'aimait que le tabac gris et la réglisse, c'est Bixio qui hérita des « douceurs ». Il les distribua dans son compartiment, non sans fumer et manger lui-même jusqu'à la nausée, car il était gourmand comme une vieille⁽²⁾.

À Marseille, il se passa une scène assez étrange que M. Despaty, plus entouré par les porteurs qu'un colonel en fin de manœuvres, ne vit point. Un jeune homme s'approcha de Bixio et, lui serrant longuement la main :

– Je suis un ami d'Antonio, lui dit-il. *Tout est prêt.*

N'étaient-ce pas là les paroles mêmes de Monsieur Valentin ?

Dès que le paquebot se fut éloigné du môle, Monsieur Jean fut saisi du mal de cœur tant redouté. Il pria le capitaine de descendre jusqu'à sa cabine. L'officier fit répondre que le pilote se trouvait encore à bord : si le passager avait quelque chose d'important à lui dire, que ne montait-il à la passerelle ? Monsieur Jean en eût été bien incapable ! Le navire continua donc sa route, tranquille comme un aveugle qui vient, sans le savoir, de côtoyer un précipice : en fait, le petit homme voulait prier le capitaine de retourner au port...

Il passa la traversée entière, étendu sur sa couchette, écoeuré par l'odeur de bois verni, de goudron, de soleil salé, par le bruit de l'eau contre les flancs du bateau, par ce hublot qui grinçait, par cette porte d'armoire qui ne grinçait pas et qu'il n'avait pas le courage d'aller fermer, écoeuré par le cri des mouettes convoyeuses.

Il tirait des plans pour installer en Corse le *Grand Journal*, ses machines, ses messageries, car jamais il n'aurait le courage de traverser la mer à nouveau, jamais ! Plutôt... – Oh, Bix... Vite ! Il n'avait que le temps d'atteindre une cuvette.

Bixio, les cheveux au vent, romantique, enivré, se penchait sur le gouffre de l'avant. Des dauphins croisaient sagement devant le navire. L'arête robuste de la proue plongeait lentement, plus lentement encore émergeait de l'écume, comme suffoquant. Bixio se prenait pour Chateaubriand, regrettait de n'avoir point de cape, chantait à tue-tête dans le vent où l'on ne s'entend plus. Monsieur râlait dans sa

cabine moite. Vers cinq heures, on aperçut les côtes de la Corse. Bixio, qui réinventait le Mal du Siècle, découvrit aussi le mal du pays. Des larmes lui venaient aux yeux – n’était-ce que le vent ?

Pécule et Rabourdin avaient préparé au Patron un débarquement solennel. Le maire d’Ajaccio, les représentants des Corporations, des membres du Barreau et du Corps enseignant, ainsi que plusieurs Chefs d’escadron attendaient sur le quai, écrasés de soleil, parmi les rumeurs, le cliquetis des chaînes d’ancre, les plaintes des filins tendus. Ils gardaient un silence studieux où chacun répétait son discours.

On vit alors descendre du navire, précédé d’une caravane de porteurs, un petit homme au teint terreux, aux yeux jaunes, au front énorme couvert de sueur, et que soutenaient deux marins attentifs.

– Messieurs, commença Pécule à pleine voix, je vous présente...

– Bonjour, bonjour, gémit M. Despaty. Un fiacre ! Vite ! À l’hôtel... – On l’emporta.

Il ne put trouver le sommeil : son lit tanguait et roulait. Bixio le veilla, sept heures durant, avec une fidélité de mameluk. Enfin, Monsieur Jean parut retrouver ses esprits, et sa première pensée fut pour les Corses :

– Ne craignez-vous pas, Bixio, demanda-t-il, que tous ces braves gens aient été froissés ?

– Oh ! Monsieur, ils auront compris...

Monsieur Jean se sentit rassuré, bien à tort. Il s’alimenta légèrement.

Quelques instants plus tard, un bourdonnement mélodieux s’élevait de la rue.

– On chante sous mes fenêtres, Bixio ! Qu’est-ce que c’est ? Une aubade ?

– Non, Monsieur, répondit Bixio doctoral, une sérénade.

– Mais on dirait que l’on chante à bouche fermée... Est-ce une coutume du pays ?

– Sans doute, Monsieur, sans doute, murmura l’autre, navré de ce qui allait suivre.

– Je crois qu’il faut que j’apparaisse, fit Monsieur Jean, royal.

Il ouvrit la croisée. Une grêle de papier mâché s’abattit sur sa figure et sur les vitres, tandis qu’une galopade mêlée de rires emplissait les ténèbres.

– Je comprends maintenant pourquoi ils chantaient à bouche fermée, remarqua Monsieur Jean avec simplicité. Drôle de pays !

Et il se recoucha après s’être nettoyé.

Pécule et Rabourdin avaient bien fait les choses : le lendemain matin, sous leur conduite, un groupe de notabilités qu’accompagnaient, suivant l’usage, des musiciens et des chanteurs se porta sous les fenêtres de M. Despaty. Il faisait beau. On cria trois fois : « Vive le Président ! » (à tout hasard) puis : « Vive le candidat ! » et « Vive Despaty ! » On joua des instruments, on chanta ; Pécule et Rabourdin échangeaient des regards ravis. Il y eut un bruit de fenêtre qu’on ouvre. – « Il va app... » Ils n’eurent pas le temps d’achever leur pensée que, déjà, le groupe recevait une trombe d’eau accompagnée d’injures effroyables. Les notables s’enfuirent en pestant. Les musiciens égouttaient leurs violons et parlaient de dommages-intérêts.

– C’est un malentendu, gémit Pécule.

– Un simple malentendu, dit aussi Rabourdin.

Quoi qu’il en fût, on décida de renoncer pour l’instant à Ajaccio : Monsieur Jean y entrerait en triomphateur pour la fin de sa tournée. Mais il quitta la ville sur-le-champ, laissant pourrir chez un fleuriste la gerbe de deux mille francs qu’il devait déposer au pied de la statue de l’Empereur.

Ici commence le calvaire de Monsieur Jean.

Pécule et Rabourdin avaient préparé un tour de Corse en douze étapes ; à chacune d'elles, réunion à la salle des fêtes précédée ou suivie d'un banquet, hommage des édiles, compliments et poèmes par les enfants des écoles, vin d'honneur, retraite aux flambeaux. On partit d'Ajaccio vers midi pour gagner, sous un ciel torride, Civita-Quieta. Monsieur Jean répétait son texte en s'épongeant le front. Il était contrarié à l'idée d'avoir à serrer tant de mains assurément couvertes de microbes. Assis près du chauffeur, Bixio entendait pour la septième fois : « Citoyens, si je me présente aujourd'hui à vos suffrages, ne croyez pas qu'une vaine ambition... » Le texte prenait fin sur « Vive la Corse ! Vive la République ! » Monsieur Jean essaya d'intervertir : « Vive la République ! Vive la Corse ! Qu'est-ce que vous en pensez, Bixio ? » Puis revint à sa première formule ; tenta la seconde de nouveau – « Hé hé ! » – opta pour l'autre, parut se raviser...

– Vive la paix ! grogna le chauffeur entre ses dents.

Tout Civita-Quieta attendait l'étranger avec curiosité. Debout dans la voiture, Monsieur Jean salua la foule qui ne répondit pas ; il y eut un instant de gêne.

Dix minutes plus tard, devant un auditoire impassible et mal rasé, M. Despaty commençait :

– Citoyens, si je me présente aujourd'hui à vos suffrages...

Après « Vive la Corse ! Vive la République ! » il se fit un silence angoissant, pareil à celui qui succède à l'orgue dans une cathédrale. Pécule et Rabourdin commencèrent d'applaudir mais ils s'arrêtèrent, gênés de n'être pas suivis. Étonnés, ils cherchèrent des yeux les seize *meneurs* qui, de ville en ville, devaient accompagner l'orateur et manifester un enthousiasme contagieux : personne. En revanche, un petit homme sec venait de se lever dans les tout derniers rangs ; il parla dans une langue bizarre et sur le ton interrogatif.

– Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Monsieur Jean amusé.

– Il parle en corse, répondit le maire affolé. Il dit que...

Mais, comme l'autre parlait toujours, le maire perdait pied, ne sachant s'il devait suivre ses paroles ou traduire les précédentes.

– Mais que dit-il donc ? S'impacienta Monsieur Jean.

– Que vous... que les Corses... qu'autrefois... que personne... qu'en tous les cas...

Un immense éclat de rire couvrit ses essais de traduction. Les paysans se tapaient sur les cuisses et se raclaient la gorge. Un géant roux, enjambant des rangs entiers, alla embrasser le petit orateur. Puis un jeune homme se leva et, toujours dans le même langage, posa plusieurs questions à Monsieur Jean qui fit signe : « comprends pas ! »

– Mais parlez donc français, nom de Dieu ! cria Rabourdin qui transpirait.

Un hurlement réprobateur mêlé de sifflements lui répondit. Trois ou quatre malins, puis une femme borgne interpellèrent à leur tour le candidat, qui écoutait d'un air distrait, en hochant la tête, comme s'il se fût agi d'un autre. Le maire essayait d'imposer le silence, mais lui aussi se mit à parler corse, prenant à témoin Monsieur Jean. Le candidat, complètement noyé, n'avait plus de recours qu'en Pécule et Rabourdin qui fuyaient son regard.

C'est alors qu'apparut le vieillard Pietra-Santa.

La porte du fond s'était ouverte et, dans le silence soudain revenu, s'avancait à peu près le *Moïse* de Michel-Ange. Il monta posément sur l'estrade, écarta d'un geste royal les papiers de Monsieur Jean, et parla. Il avait posé la main droite sur son cœur et tenait la gauche levée avec deux doigts joints,

comme pour bénir ou pour jurer. Il parlait d'une voix sourde qui, peu à peu, se fit ardente et vibrante. Les hommes se levaient pour mieux l'entendre. Monsieur Jean, très gêné, sentait la longue barbe blanche lui chatouiller le crâne. Le maire, à ses côtés, écoutait, bouche ouverte. Et soudain, le poing du vieil homme s'abattit sur la table, faisant sursauter les trois Parisiens :

– *Sempre a Corsica !*

Les assistants reprirent en hurlant : « *Sempre a Corsica !* » Plusieurs étaient montés sur leur chaise ; d'autres jetaient leur chapeau en l'air ; des femmes coururent baiser les mains et la barbe du vieillard Pietra-Santa qui, sans accorder un seul regard à Monsieur Jean, descendit les degrés et se dirigea vers la porte aussi lentement qu'il était venu. Le public le suivit en criant, non sans se retourner vers le *bureau* pour proférer quelques quolibets ou rire à pleines dents. À la fin, le maire lui-même, n'y tenant plus, emboîta le pas au cri de « *Viva Pietra-Santa !* »

– Mais qui est-ce donc, ce monsieur ? demanda Jean Despaty avec une grande simplicité.

– Un paysan, monsieur. Un homme des montagnes qui a décidé, il y a quelques jours, de se présenter contre vous.

– Ah oui ?

Pécule ne devait retrouver ses *meneurs* qu'un grand quart d'heure plus tard, ivres morts sous les tables d'un cabaret, près de l'église. Au-dehors, on tirait des coups de feu en l'honneur du vieillard Pietra-Santa. Il y eut plusieurs blessés ; une jeune fille fut atteinte à son balcon. On en rendit M. Despaty responsable.

La nuit, des groupes inquiétants s'agitèrent autour de l'hôtel où Monsieur Jean dormait, après avoir interrogé Bixio avec bonté sur les mœurs et coutumes corse. Rabourdin arriva, essoufflé, réveilla tout le monde :

– Il vaudrait mieux... que le Patron... j'ai couru !... quitte le village... tout de suite...

M. Despaty se rhabilla sans comprendre : tout n'avait-il pas été préparé par Valentin ? On descendit un escalier de bois qui craquait – chut ! – on gagna une porte donnant sur une ruelle puante, derrière l'hôtel. Une lampe de poche faisait au mur des ombres gigantesques, au plafond des tourbillons noirs. Elle s'éteignit et Rabourdin dit : merde ! – puis aussitôt : pardon, Monsieur Jean !... Mais Monsieur Jean s'amusait beaucoup ; il questionna l'aubergiste pour savoir comment on disait « merde » en corse.

– Cela pourrait m'être utile si d'autres réunions tournent comme celle de ce soir, n'est-ce pas, Bixio ?

– Je ne sais pas, Monsieur, fit vivement le jeune homme : je n'y étais pas !

Mais il était devenu très rouge.

Puis on mit en marche les moteurs, et les voitures quittèrent de nuit la petite ville, comme des roulettes. On longea la mer, qui ne dormait pas non plus ; on traversa des forêts pétrifiées sous la lune, des villages de cire. Monsieur Jean somnolait. Vers minuit on parvint à Bonifacio.

Bonifacio, Puta-borgna, Guili-guilo, Marinella – partout se répéta le scénario lamentable : discours de Monsieur Jean, interpellations en corse, tumulte, entrée du vieillard Pietra-Santa, charivari, fusillade... Oh, il y eut quelques variantes, bien sûr ! À Dudulabella, par exemple, un banquet devait réunir les notabilités du pays ; un silence de tombe y régnait : il fallut bien s'apercevoir qu'on n'y avait invité que les sourds-muets d'un hospice voisin. À Christoregnante, un faux maire accueillit Monsieur Jean et lui fit inaugurer un monument qui était, on le sut après, le plus ancien de toute la

Corse. À San-Curare, de grands panonceaux : « *Attention ! Microbes !* » Décoraient la salle ; un paquet mystérieux attendait le candidat à son hôtel : il contenait une paire de pantoufles hygiéniques. Les trois étapes suivantes portaient, dès l'entrée du village, la mention « Fièvre aphteuse ». Monsieur Jean refusa de s'y arrêter, jusqu'à ce qu'un berger de 106 ans témoignât devant lui que jamais on n'avait connu de fièvre aphteuse dans l'île depuis 1852. Il se rappelait d'autant mieux la date que c'était justement l'année où le jeune Napoléon, le neveu à défunt Bonaparte, etc.

De ville en ville, l'inférieure comédie s'enrichissait de scènes nouvelles sans qu'aucun des anciens tourments y manquât. À Marecadaver, dès les premiers mots de Monsieur Jean, un jeune homme, sur la place voisine, se mit à chanter d'une voix haute, onctueuse, avec un accent inoubliable. « Bravo, Tonio ! » criait l'auditoire, tournant le dos à l'estrade. Tonio, lui aussi, poursuivit Monsieur Jean, d'étape en étape.

Pécule et Rabourdin maigrissaient. Monsieur Jean se montrait amusé mais assez impatient d'en finir.

– Comprenez-vous quelque chose à ces histoires, Bixio ? demandait-il le soir à son serviteur impassible. Moi pas. Non vraiment, je ne comprends pas : pourquoi toutes ces gamineries puisque je serai élu dimanche ? Voyons !

– Bien sûr. Monsieur. Bonsoir, Monsieur.

Bixio fermait la porte derrière lui et, quittant l'hôtel à pas de velours, à pas de voleur, se rendait à de mystérieux rendez-vous.

Tout changea de visage le matin où Monsieur Jean reçut de Paris, en un seul paquet, les numéros du *Grand Journal* parus depuis son départ. Bixio, qui se trouvait dans la chambre voisine, s'entendit appeler d'une voix inconnue et tragique :

– Bixio ! Vite... Bixio...

Pour la première fois, il entra sans frapper. Monsieur Jean essayait, d'un mouchoir tremblant, son front moite, son visage décomposé.

– Je... Je...

Ses dents jaunes s'entrechoquaient. Il désigna les journaux épars à ses pieds. Bixio les ramassa et lut ces titres gigantesques :

Jean Despaty part pour la Corse. – Ajaccio en fête acclame Jean Despaty. – Devant une foule en délire, notre directeur dépose une gerbe à la statue de l'Empereur. – La tournée triomphale se poursuit. – Jean Despaty est porté en triomphe à Bonifacio. – Toute la nuit, les cris de « Vive la Corse ! Vive la République ! » ont résonné dans le ciel de San-Curare. – « Un vote qui ne sera qu'une formalité ! » déclare le maire de Bastia.

– Bixio, vous avez vu ? Vous avez lu ? Gémissait Monsieur Jean. *Tout ça n'était donc pas prévu ?*

Bixio méprisa le petit homme : « La guerre ne l'a pas étonné, pensa-t-il : elle était *prévue*... C'est donc cela, la richesse : se faire une vie où rien ne vous prend au dépourvu ? » Et il détesta froidement ce vieux millionnaire qui geignait, alternant menaces et plaintes comme font les enfants :

– Je suis déshonoré... Je vais chasser Valentin... Je vais sûrement tomber malade... Je leur ferai un procès...

Puis, après un silence, il dit à voix plus basse :

– Que va penser Martine ?

Alors, Bixio sentit fondre en lui cette glace. « Martine... Il avait songé à Martine... Peut-être lui

avait-elle manqué, à lui aussi, chaque jour, chaque soir ! Ce vide au creux de l'estomac, cette image présente, absente, et cette voix, si loin, Martine... »

M. Despaty passait ses doigts blancs sur son front immense. Bixio tomba à genoux ; des larmes pressantes lui vinrent aux yeux. « Je vais tout avouer », se dit-il ; et il ouvrait déjà la bouche, quand une chanson passa sous les fenêtres : Tonio ! La voix montait droit dans le ciel, s'arrêtait, ivre et baignée de soleil telle l'alouette, se laissait retomber, dolente. Tonio chantait la Corse, l'île merveilleuse et libre, sauvée par Bixio et ses frères, et Tonio son cadet, et son grand-oncle Pietra-Santa. « Sempre a Corsica ! »

Toujours à genoux, Bixio ramassa les journaux sans hâte, et de sa voix la plus naturelle :

– Ah ! Monsieur, c'est une grande malchance. Ce Monsieur Valentin avait cru bien faire...

– C'est un imbécile !

– Et ces messieurs Pécule et Rab...

– Des imbéciles !

–... se sont donné bien du mal. Mais voilà, il faut connaître le pays. Les Corses sont très difficiles, Monsieur, très difficiles...

M. Despaty le regarda, surpris, flairant un mystère assez proche. Mais Bixio soutint ce regard avec effronterie : il savait que Martine eût été de son bord, car le mal évité était grand, et le mal fait n'était que de vanité : facile à réparer.

– Ah ! Bixio, dit Monsieur Jean avec un regard aigu, c'est vous qui auriez dû me préparer cette tournée...

– Eh oui, Monsieur ! Mais c'est trop tard maintenant, fit précipitamment Bixio en rougissant, beaucoup trop tard, n'est-ce pas ?

– Je ne sais pas pourquoi je... C'est idiot... Quoi ? Non ! rien... balbutia Monsieur Jean, mal à son aise et aussi impuissant à préciser son soupçon qu'à le dissimuler.

Heureusement pour Bixio, le souvenir de son naufrage chassa, sur l'instant, toute autre pensée ; il gémit de nouveau :

– Que faire maintenant ? Qu'est-ce que nous allons... (Il se reprit avec amertume :) Qu'est-ce que je vais faire maintenant ?

– Si Monsieur voulait me permettre...

– Non !

Il s'était dressé, comme malgré lui. Bixio le dévisagea avec une fausse candeur offensée ; Monsieur Jean se rassit, accablé.

– Si, Bixio, dites-moi ce qu'il faut faire... Faites ce que vous voulez... Et puis, fermez les persiennes : il faut que je dorme... *il faut que je dorme...*

– Le sommeil est la seule vraie richesse, Monsieur, dit sentencieusement le jeune homme.

Quand Monsieur Valentin reçut un télégramme de deux cents mots, rédigé en anglais, et signé Jean Despaty, les plus sombres pressentiments l'assaillirent. D'abord, le Patron ne parlait pas anglais ; et puis il signait toujours « Despaty ». Que se passait-il donc ?

Il se le fit traduire et, dès la troisième ligne, commença de murmurer des « nom de Dieu de nom de Dieu » qui ne cessèrent qu'avec les derniers mots :

... seule solution acceptable provoquer remaniement ministère avec rappel immédiat Despaty pour

portefeuille stop sinon renvoi stop salutations Jean Despaty.

Monsieur Valentin perçut une sourde douleur au foie :

– Ma jaunisse ! s'écria-t-il ; et, du même ton, il ajouta : Mon chapeau !

Sept minutes plus tard, il pénétrait dans la cour du ministère des Finances. Le Président du Conseil, alerté par le coup de téléphone dit « appel de secours maçonnique », le guettait derrière l'une des fenêtres de son cabinet. Valentin l'aperçut et fit le « signal de détresse ». Pour la première fois de sa vie, les huissiers ne le firent point attendre : c'étaient eux qui l'attendaient et qui le précédèrent en courant, comme des domestiques introduisent le médecin auprès de leur maître mourant. La triple porte s'entrouvrit. « Salut, frère ! » entendit-on, puis la triple porte se referma.

Entre Monsieur Valentin et chacun des ministres, ministrés ou ministrables, il y avait un *cadavre* : ici, c'était un casier judiciaire, un flagrant délit, un rapport de bordel ; là, une augmentation de capital illégale, un avortement, que sais-je ! Le cimetière de tous ces *cadavres* était le tiroir de droite du bureau de Monsieur Valentin : là s'accumulaient les dossiers « Président un tel », « Procureur général un tel », « Ambassadeur un tel », comme des épitaphes. Et puis. Monsieur Valentin n'était-il pas *rose-croix* de la loge « Les Amis de l'Honnêteté » ?

En se rendant au ministère, il songeait avec terreur que ce drame aurait pu arriver sous le cabinet Guébrard, le seul Président des vingt dernières années qui ne fût ni franc-maçon ni scandaleux. Dieu merci, son ministère – pour ces mêmes raisons – n'avait pas tenu huit jours.

Un quart d'heure plus tard, la triple porte se rouvrit. Monsieur Valentin avait meilleure mine, et il fit une observation à son chauffeur parce qu'il dormait au volant.

Le lendemain, le pays apprit que le Président du Conseil avait remis au Président de la République la démission collective du ministère. Il y avait « malaise ». Le même jour, il se trouvait chargé de la constitution du nouveau cabinet. Il garda les mêmes ministres à l'exception d'un certain Dugenest, père de famille nombreuse et grand mutilé de guerre, qui avait parfaitement réussi dans son département, mais qu'il désirait remplacer par Jean Despaty, « ce grand serviteur du pays ».

NOTRE DIRECTEUR EST RAPPELE D'URGENCE À PARIS, annonça le *Grand Journal*. JEAN DESPATY, À LA VEILLE D'UNE ELECTION TRIOMPHALE, ABANDONNE LA CORSE. – « JE N'ECOUTE QUE MON DEVOIR », DECLARE M. DESPATY EN FAISANT SES ADIEUX À L'ILE DE BEAUTE.

On apprit aussi qu'il se désistait en faveur du vieillard Pietra-Santa. Le Président du Conseil vint l'accueillir à sa descente du train.

Le ministère dura trois jours et tomba, un mardi matin, sur la question des sucettes en caoutchouc pour les nouveau-nés.

Le vieillard Pietra-Santa fut élu et vint siéger à la Chambre en costume du pays, mais une seule fois. Écœuré d'entendre qu'on n'y parlait pas corse, et comme lui-même n'entendait pas un mot de français, il retourna dans son île, dix jours après l'avoir quittée.

IV LA SCENE DES ADIEUX

M^{me} Despaty avait fait graver mille cartes de visite : « Le Ministre des Pensions et Madame Jean Despaty seraient heureux... » Et mille autres : « Madame Jean Despaty et le Ministre des Pensions vous prient... » Ce lui fut un crève-cœur que d'y renoncer après n'en avoir utilisé que deux. Pendant des années, elle devait s'en servir pour noter au dos ses menus ou ses comptes et, lorsqu'il lui arrivait d'en retourner une, elle soupirait profondément.

Bixio éprouva, à retrouver Martine, un véritable soulagement physique. Mais, le jour même du retour, il fut glacé de s'entendre dire :

– Bixio, tout cela n'aurait jamais dû arriver.

– Mais, Mademoiselle, Monsieur votre père est ministre ! répondit-il vivement sans songer que ces mots le trahissaient à demi. Il aurait dû répondre : « Mais qu'y pouvais-je, Mademoiselle ? »

Martine le quitta sans mot dire et, de nouveau, il se sentit coupable comme ce jour, en Corse, où il avait manqué tout avouer.

La chute du ministère fut ressentie dans tout l'hôtel à l'égal d'une catastrophe ; M^{me} Despaty s'habilla de noir et suspendit ses réceptions du mardi ; les domestiques parlaient bas ; on gardait les volets fermés ; Bixio évita le regard de Martine. Seul Monsieur Jean pensa « Ouf ! » et ne put garder pour lui ce sentiment. Dans cette maison d'un mort, il promenait un sourire d'héritier.

– Mon pauvre chéri, disait M^{me} Despaty en soupirant ; et Pierre ne l'appelait plus que « mon pauvre vieux papa... » Martine affecta une angine pour s'épargner de paraître à table.

Las de ces dîners mortels où chacun s'entendait manger et devait affermir sa voix pour demander du poivre, Monsieur Jean prit l'habitude de fréquenter les restaurants à quatre francs de la Porte Maillot. Il jouait le jeu, hésitant à commander un œuf dur rémoulade en supplément ou à reprendre un quart de vin rouge. Les voisins observaient sa rosette de la Légion d'Honneur, sa bague chevalière : « La misère en habit noir ! » pensaient-ils, et ils hochaient la tête avec un sourire de condoléances. « Me reconnaîtrait-on ? » se demandait l'ancien ministre, navré, qui annulait l'œuf rémoulade, payait et sortait, laissant derrière lui un sillage de conversation passionnée.

– Pour moi c'est un noble.

– Ou un ancien officier qui aura été cassé...

– En tout cas, un homme au-dessus de sa condition !

– Et généreux ! Soupirait le garçon en empochant le pourboire, car Monsieur Jean n'avait jamais su calculer dix pour cent et donnait au hasard, mais toujours trop.

M. Despaty remontait l'avenue de la Grande-Armée, s'arrêtait, avec les cyclistes extasiés, devant les marchands de pièces détachées, traversait pour voir l'étalage d'une charcuterie, et commandait, dans les cafés, tout ce qu'il ne connaissait pas et dont on parlait dans son journal : un *blanc gommé*, un *petit noir arrosé*, un *panaché*...

Pour compléter ces soirées populaires, il serait volontiers rentré en autobus et s'arrêtait n'importe où au bord du trottoir, faisant de grands signes au chauffeur. Celui-ci passait en riant et, de sa moufle de cuir, désignait le prochain arrêt. M. Despaty ne comprenait pas : « C'est vraiment mal organisé, pensait-il. Ou peut-être ne chargent-ils que les gens pauvres... »

Au hasard d'une de ces soirées à cent sous, il s'était assis sur un banc, quand il vit le Mendiant unijambiste prendre place à son côté. « Ah ! se dit-il, voici mon opinion publique », et il engagea la conversation. Pour inspirer confiance au vieillard, il se présenta comme chômeur.

– Pauvre vieux, dit l'autre. Moi j'ai une bonne petite clientèle.

– Tout le monde ne peut pas être unijambiste, fit remarquer M. Despaty poliment.

– Eh oui. Mais faut pas croire... C'est un métier fatigant, surtout pendant les vacances !

« Comment les mendiants vivent-ils quand les gens riches sont en vacances ? » se demanda Monsieur Jean pour la première fois, et il l'interrogea.

– Je vais à Villeneuve, dit l'autre avec une nuance de reproche, comme si son interlocuteur eût dû le savoir. Là-bas je fais ma tournée d'été. Oh ! C'est tout à fait une autre clientèle ; mais c'est intéressant tout de même...

Le soleil se couchait, pareil au roi de France, parmi des splendeurs pourpres, tout au fond d'une avenue respectueuse. La foire de Neuilly s'était allumée, et le vent en portait les rumeurs jusqu'à ces deux hommes paisibles, l'un des plus riches, l'un des plus pauvres de Paris, assis côte à côte sur le banc. Monsieur Jean se sentit heureux : il voyait, il entendait, il respirait l'été ; c'était l'heure sans microbes. Une sympathie le poussait vers tous ces gens simples, ces cyclistes flâneurs, ce vieillard en guenilles près de lui. Il voulut lui plaire et, se rappelant ses opinions, il se mit à attaquer violemment les Trusts. Le Mendiant le laissa parler. Enfin, il cracha loin de lui un mégot de mégots qui roussissait sa barbe depuis un bon moment.

– Les Trusts, les Trusts... dit-il rêveusement. (Puis d'un ton sec :) Connais pas !

Monsieur Jean sourit amèrement : « Se défierait-il de moi ? » Alors il lui répéta ses propres paroles : Un seul homme contrôlait l'électricité de toute la France, était-ce supportable ? À quoi servait alors d'avoir pris la Bastille !

– Moi, je m'en fous, dit le vieux en bâillant. Mais vous ne devriez pas vous mettre dans des états pareils ! Tenez, j'en connais un de Trust, moi : eh bien, il est très gentil ; et comme générosité, pardon ! C'est un gars qui possède un tas de journaux : des conneries pour les femmes, les mômes, les cinémas, le genre sportif, tout ça ! Despaty, il s'appelle : vous devez le connaître ? C'est lui qui tient *le Grand Journal* ou *le Petit Journal*, je ne sais plus... Connaissez pas ?

– Pas du tout, fit M. Despaty d'une voix altérée.

– Remarquez, j'avais jamais pensé que c'était un Trust, jusqu'à temps que vous m'en causiez ; mais c'est tout de même un brave homme : il me fait donner quinze francs tous les jours... Oh, pardon ! Excusez...

D'une pichenette, le Mendiant venait d'envoyer sur son voisin un gros pou qui prenait le frais sur son revers grasseyeux. M. Despaty poussa un hurlement, chassa la bête des deux mains et s'enfuit vers l'avenue du Bois.

– Il n'est pas enragé ! lui cria le Mendiant hilare.

Puis il haussa les épaules et, prenant le ciel à témoin :

– Quel œuf, dit-il.

Dans sa précipitation, l'œuf avait perdu sur le banc son porte-cartes en cuir. Le vieillard l'ouvrit et demeura d'abord sans paroles :

JEAN DESPATY, Directeur du « Grand Journal », JEAN DESPATY, Ministre des Pensions, JEAN DESPATY, Ancien Ministre. Il lisait les cartes, une à une, et il répétait :

– Jean Despaty... Mince ! Jean Despaty... Oh, mince !

Le lendemain matin, Bixio trouva un Mendiant très exalté qui lui fit un récit confus où il était question de banc, de Trusts et de pou. À la fin, il tendit le porte-cartes : ce fut la clef de l'énigme. Bixio pâlit. « Il a sûrement tout compris. Je dois partir dans l'heure ! » Se dit-il, et il planta là le vieillard, sans un mot, sans un franc.

En remplissant sa valise, ses mains tremblaient un peu ; et, tout d'un coup, il éclata en sanglots comme un orphelin qu'on laisse enfin seul. Il répétait, tout suffoquant : « Martine... Martine... »

Cette tempête le tint bien cinq minutes, puis il entra dans le port : un grand espoir montait en lui et la certitude insensée de revenir ici même, et l'égal de Martine...

Bixio revêtit d'abord son complet gris ; mais, pensant que cela rappellerait à Monsieur Jean le départ pour la Corse, il changea de costume. « C'est ignoble, songea-t-il, je pense à tout... » – et il regretta ses larmes pures.

Quand il fut prêt, il promena son regard autour de la chambre médiocre : « Il était temps ! J'allais m'y habituer... Ne jamais s'habituer à la médiocrité même par amour ! Dieu du ciel, qu'est-ce que j'oubliais !... » C'était sa double main de marbre, « Sempre a Corsica ». En la rangeant dans son sac, il se demandait pour la première fois où il allait se rendre : en Corse ? À Marseille ? Et, d'ailleurs, quel prétexte donner à Monsieur Jean ? Ah ! Toutes ces décisions, tous ces mensonges...

Bixio leur tourna le dos et ouvrit sa fenêtre. L'été s'engouffra dans la chambre, l'été des villes : poussiéreux, paresseux, désert. C'était un dimanche matin ; une cloche sonnait, comme partout en France à cette heure ; un enfant, dans l'avenue, pleurait sans chagrin ; sur la chaussée déjà torride (cela s'entendait), une auto passa. Si familier, mon Dieu, si familier tout cela !... Bixio dut faire effort pour s'en arracher. Neuf heures ! Il traversa l'hôtel, s'arrêta devant la porte de Martine et frappa.

– Qui est là ?

– Bixio.

– Bixio !

Il entendit des pas, un bruit de vêtement. Elle ouvrit sa porte, achevant de nouer la ceinture de sa robe de chambre. Son regard interrogeait le jeune homme.

– Je suis venu vous dire adieu, dit-il. Je pars.

Il aurait pu jurer qu'elle tressaillit (quoique, plus tard, à s'en souvenir...) Elle baissa les yeux ; elle dit seulement :

– Cela me peine, Bixio.

Il enchaîna niaisement :

– Je suis si désolé, Martine, si désolé...

Il avait escamoté « Mademoiselle » ; elle rougit et leva son regard, qu'elle affermit en parlant.

– Bixio, vous êtes... étrange ! (Puis, plus bas :) Vous manquerez ici.

Il allait ajouter : « Est-ce que je *vous* manquerai ? » mais s'arrêta à temps. Elle lui tendit la main ; il la porta à ses lèvres mais, comme elle hésitait, il l'appuya seulement contre sa joue un moment, puis partit très vite. Il ne marchait pas très droit ; son cœur battait. Il s'entendit alors appeler doucement.

– Bixio, demanda Martine à voix basse, Bixio, la campagne contre les Trusts, c'était vous, n'est-ce pas ? Et l'Amérique aussi ? Et la Corse, c'était vous ?

Il n'osait même pas se retourner. La main sur la rampe de l'escalier, un pied sur la marche plus

basse, il pencha la tête, s'arrêta ainsi un moment, satisfait de son attitude, et reparti plus lentement. Il se sentait à la fois fier et honteux d'avoir été deviné. « Il ne faut pas gâcher cet instant, pensa-t-il. Ne pas revoir Martine : plus un mot entre nous... »

M. et M^{me} Despaty dormaient encore, l'un du sommeil le plus léger, l'autre du plus lourd : un kilo de plume, un kilo de plomb.

– Qui est-ce ? Chuchota Monsieur Jean.

Un rai de lumière, échappé à l'écluse des rideaux, lui fendait la tête comme un sabre d'or.

– C'est Bixio, Monsieur. Je m'excuse de vous réveiller. J'ai reçu un télégramme : je dois partir sur l'heure... (Il y eut un silence. Il bafouilla :) Parent malade... mon train... juste le temps...

– Quoi ? 10 h 4 ? dit Monsieur Jean comme une mécanique. Vous partez pour la Corse ? Quand reviendrez-vous ? C'est curieux, Bixio : j'avais justement quelque chose à vous dire ! Mais du diable si...

Il grattait son front immense. Bixio, qui tenait à la main le porte-cartes, l'enfouit dans sa poche ; il préférait ne pas mettre Monsieur Jean sur la voie. Il parla vite :

– C'est-à-dire, Monsieur, je crains de ne pas pouvoir revenir ! Tout me laisse penser... je regrette beaucoup... Monsieur a toujours été... Monsieur et Madame, d'ailleurs... (Il avait chaud.)

– Ah ! dit Monsieur Jean en allumant sa lampe de chevet, ce départ me contrarie beaucoup, Bixio. Si vite, surtout...

– Eh oui, soupira l'autre avec un geste d'impuissance.

– D'autant que j'avais quelque chose à vous dire, quelque chose d'important – mais quoi ?... Enfin ! Madame vous doit vos gages, sans doute ? D'ailleurs il faut lui faire vos adieux : elle serait navrée...

Bixio sentit que la scène serait au-dessus de ses forces. Madame Jean demanderait des explications : qui était malade ? quand avait-on apporté le télégramme ? Elle calculerait...

– Oh non ! Je ne veux surtout pas réveiller Madame : cela la contrarie pour la journée, ajouta-t-il dévotement. Et puis, je dois tant à Monsieur ! Mes gages sont bien peu de chose... Je veux dire : peu de chose à côté de...

Monsieur Jean, tout attendri, voulut lui donner une poignée de billets de mille francs. Bixio se défendit : il préférait garder cette petite créance pour atténuer certains remords.

– Mais qu'est-ce que j'avais donc à vous dire ? reprit M. Despaty.

Bixio frémit de nouveau et brusqua la fin :

– Adieu, Monsieur. Mon train... Merci... Dites à Madame tous mes regrets, tous mes devoirs.

– Adieu, Bixio, adieu. C'est drôle que j'aie pu oublier...

Le jeune homme ferma chaque porte derrière lui, avec le sentiment de délivrance du détenu devant qui on les ouvre, une à une. Il glissa le porte-cartes dans la poche d'un costume de cheval que Monsieur Jean mettait deux fois l'an. Il courut encore saluer Pierre, tout ébouriffé de sommeil. L'ombre d'un remords passa sur lui :

– Et Virginia, demanda-t-il, tu n'y penses plus ?

– Pas souvent, répondit le garçon. (Puis comme pour lui-même :) Elle embrassait pourtant rudement bien...

« Allons, se dit Bixio, j'ai sauvé Martine d'un niais, Pierre d'une charmante folle, Monsieur Jean

d'un ridicule et la Corse d'une honte ! Je pars tranquille. »

Pierre voulut renouveler le serment corse, et il fallut exhiber les mains de marbre. Puis Bixio reboucla sa valise et, tournant le dos à l'office, sortit par la grande porte. Des oiseaux s'envolèrent sous ses pas ; premier geste de la journée, un jardinier crachait dans ses mains ; le métro *Dauphine* rendait au jour divin des voyageurs qui n'avaient d'yeux que pour leur journal. Était-ce donc un jour comme les autres ? Comment le croire ! De Monsieur Jean au moindre passant, Bixio avait l'impression de tromper tout son monde : il quittait Paris comme un voleur, il s'évadait. Il se retourna, un peu théâtralement, pour donner un dernier regard à la façade de l'hôtel.

« Rien n'y vit, dut-il constater, déçu. Allons, en avant ! Le monde est à moi... »

Il se trompait : Martine, par la fente d'une persienne, le suivait des yeux. Et Monsieur Jean, lui aussi, regardait s'éloigner le jeune homme, essayant toujours de se rappeler ce que diable il avait d'important à lui dire...

Bixio était descendu à Marseille sans plan précis : il éprouvait surtout un grand désir de rester seul et de parler le moins possible. L'image de Martine nouant sa robe de chambre ne le quittait plus. Il se faisait vingt récits de la scène des adieux telle qu'elle aurait pu se passer, telle qu'il l'eût souhaitée, avec baiser sur la main, le front, les lèvres – non ! Pas les lèvres... – si, les lèvres !

Il avait pris chambre dans un hôtel presque luxueux : il lui aurait déplu de songer à Martine dans une mansarde. Accoudé à sa fenêtre, il regardait se faire et se défaire dans l'azur éblouissant la figure des nuages, quand un manège singulier attira son attention. Sur l'autre trottoir, se trouvait une boulangerie d'aspect ordinaire. Bixio voyait cependant les plus splendides voitures s'arrêter à dix pas de la boutique, quelque étranger d'allure excentrique, quelque femme sur l'âge et trop parée en sortir, pénétrer dans la boulangerie, s'en retourner avec un paquet de farine. « Les mystères de Marseille ! se dit Bixio gaiement. On ne peut donc jamais rêver tranquille... Allons voir cela de plus près. »

Il descendit dans la rue et flâna devant la boutique dont il lut l'enseigne : *Boulangerie Dieulegarde*. Plusieurs grooms d'hôtel et le chasseur d'une boîte de nuit entrèrent, sous ses yeux, acheter de la farine à leur tour. Il remarqua qu'on ne les servait pas avec les sacs de l'étalage, mais que Dieulegarde en choisissait de plus petits qui se trouvaient sur une table dans l'arrière-boutique. 4,80 F : c'était le prix marqué – et pourtant on ne payait jamais en pièces, et jamais Bixio ne vit le boulanger rendre la monnaie.

Un vieil Anglais, plus maigre qu'un loup, signa un chèque pour régler son achat. De la farine ! Un chèque ! C'en était trop... Bixio entra dans la boutique et, du ton le plus innocent :

– Je voudrais un sac de farine, demanda-t-il.

L'homme le toisa une seconde, puis, s'adressant à sa femme :

– Tiens, maman, vois donc pour monsieur. Vous m'excusez !

Et il se dirigea vers l'arrière-boutique.

– Et pour monsieur, ce sera tout ? (La femme avait pris un des sacs de l'étalage.) Quatre quatre-vingts !

Bixio frémit un peu ; il sentait que sa voix ne serait plus la même. « Allons-y ! » pensa-t-il.

– Non. Si ça ne vous fait rien, je préférerais... (Il avait poussé la porte de la salle à manger) un de ceux-là !

Et il saisit un des petits sacs sur la table.

– Bonne Mère ! Ils sont réservés, dit la femme en rougissant. (Puis elle appela :) Papa ! Papa !

L'homme reparut ; elle lui parla bas. Bixio allongea un billet de cinq francs.

– C'est bien ça ?

Il regardait le boulanger si droit dans les yeux que l'autre capitula :

– Et vingt qui font cent. C'est moi qui vous remercie, dit-il les dents serrées.

– Mais... commença la femme.

– Mais quoi, mais quoi ? Allez, bonjour, monsieur !

Bixio sortit assez étonné. « Où l'amateur de mystère en est pour ses frais ! » se dit-il.

Cette pensée fut la dernière qu'il forma : il ressentit un choc précis derrière la tête, puis un éblouissement, des aigrettes de lumières, quelques cloches, le noir – le blanc.

– Bah ! C'est une méchante petite insolation, disait une bonne sœur à l'accent tourangeau. Ça apprendra à cet enfant que, dans ce pays-ci, il ne faut pas sortir sans chapeau ! Eh bien, eh bien, on revient à la vie ? Allons, mon petit, allons !

Bixio portait un casque de douleur. Il tâta, de ses mains, le pansement volumineux :

– Je dois ressembler à Cyrano au cinquième acte, murmura-t-il, car son premier réflexe était toujours de gaieté. (Puis il ajouta :) Salaud de boulanger !

C'était évidemment Dieulegarde qui l'avait assommé.

– Hein ? Ah oui, dit la bonne sœur, ce brave boulanger... Heureusement qu'il vous a secouru et fait porter ici ! Je crois qu'il doit revenir vous voir : il faudra bien le remercier, mon petit, n'est-ce pas ?

– Oui, ma sœur. (De son enfance Bixio avait gardé l'habitude de ne jamais contrarier le clergé.)

La sœur était aussi curieuse que bonne et voulut tout connaître de son jeune malade :

– J'ai justement un petit moment ! dit-elle en s'installant à son chevet. Racontez-moi.

Comme il avait mal à la tête, il raconta n'importe quoi. Ayant ouvert les yeux à la fin de son récit, il s'aperçut qu'elle récitait son chapelet en l'écoutant et s'en sentit un peu honteux. Une cloche sonna au fond d'un couloir vide.

– Déjà ! fit la sœur en se levant dans un grand bruissement de jupes.

Bixio remarqua le crucifix qu'elle portait planté dans l'étoffe bleue près du cœur, comme un poignard.

– Ah ! dit-elle, j'oubliais de vous donner un sac que le brave homme a ramassé près de vous et m'a priée de vous remettre. Vous y teniez beaucoup, paraît-il.

– Merci, ma sœur, fit Bixio furieux.

Dès qu'elle se fut éloignée, il ouvrit le sac et goûta : c'était de la farine toute simple. « Qu'est-ce que ça prouve ? » pensa-t-il.

Après un quart d'heure de solitude, il se sentait tout à fait bien ; il s'ennuyait, seul dans cette chambre blanche. Sur la porte vitrée il lut : *secnegru*, et mit un bon moment à comprendre que, de l'autre côté, cela se lisait : *URGENCES*. « Il faut que j'aille prendre l'air, se dit-il. Je suis complètement abruti... Quelle heure peut-il être ? Vingt heures, comme disent les chefs de gare. » Le vent tiède lui soufflait des idées de liberté. Sa chambre donnait sur une courette déserte, il y sortit. Un vaste pavillon, d'une architecture plus récente, prenait jour sur cette même cour. « *Incurables* », y lut Bixio dont le cœur se serra : « Les pauvres gens ! »

Presque au même moment, il entendit : « Ta gueule, eh con ! » articulé d'une voix ferme venue du

pavillon. Surpris, le jeune homme s'approcha d'une fenêtre entrouverte et vit ce spectacle étrange. Les chambres vitrées étaient désertes ; leurs pensionnaires se trouvaient réunis dans une grande salle médiane ; vêtus de pyjamas crasseux, de costumes voyants ou d'uniformes débraillés, fumant la pipe ou le petit cigare, tout ce monde avait fort bonne mine. Sept litres de vin rouge à demi vidés garnissaient la table d'opération ; quelques publications pornographiques traînaient sur les chaises de fer. Dans un coin, deux voyous à petite casquette, cravate rouge, foulard blanc, souliers jaunes pointus, jouaient aux cartes sur une table à pansements en s'injuriant à voix basse. Un gars mal rasé, coiffé d'un béret de couleur, s'amusait tout seul avec un immense couteau. Un brigadier de la Coloniale, calot en arrière, ceinturon débouclé, nettoyait un pistolet en sifflant. C'est à lui que s'adressait l'injonction :

– Ta gueule, j'te dis ! reprit en effet un gros, vêtu d'un maillot rayé qui laissait voir ses bras entièrement tatoués. Laisse causer le nouveau !

– Et puis tu me donnes envie de pisser à siffler tout le temps, ajouta « le nouveau » qui s'était assis sur la table et se signalait par son crâne entièrement tondu.

– T'es donc malade, mon gars ? fit le soldat d'une voix enrouée.

– Tu le vois bien, répondit l'autre en grimaçant, puisque j'suis à l'hôpital !

Tout le monde éclata de rire au grand effroi du chauve qui, d'un geste, tenta d'apaiser ce vacarme.

– T'en fais pas, mon gars ! reprit le soldat. Ici, tu peux gueuler si ça te dit : c'est du « personnel spécialisé »...

– Et puis c'est l'heure où les bonnes sœurs font leurs singeries. On est tranquille. Vas-y !

Rassuré, « le nouveau » reprit son récit : il racontait ses prisons comme un blessé ses hôpitaux. Les autres l'interrompaient d'un « Saint-Gaudens ? J'y étais en 22 ! » ou d'un « C'est-y toujours Leduc le gardien-chef ? Quelle vache ! » Il évoqua bonnement quelques tentatives d'assassinats, deux ou trois évasions, et finalement un meurtre regrettable mais qui ne souleva aucune réprobation.

– Tiens, c'est comme moi, dit mélancoliquement un marin mal rasé. Seulement moi, c'était un quartier-maître...

Le brigadier raconta alors une désertion parsemée de plusieurs cadavres. Puis il y eut une discussion sur les mérites respectifs du *pétard*, et du *surin* : l'un est plus silencieux, l'autre plus propre mais moins sûr, etc. Dans un français mêlé d'espagnol, l'homme au béret fit le récit d'un attentat à la grenade : c'était plus moderne ; il y avait du pour et du contre. Dans toutes leurs histoires, revenait le nom d'un certain Dubrat qui semblait avoir aiguillé ces hommes, moyennant finance, vers le surprenant hôpital. Bixio crut entendre aussi le nom de Dieulegarde, le boulanger. « Je commence à comprendre », se dit-il. Une cloche sonna, au moment où les deux joueurs de cartes allaient en venir aux mains.

– Au schloff, mes agneaux ! cria le gros. Mais d'abord, attention ! Demain il y a départ : ça s'arrose. Allez, la Coloniale !

L'un des déserteurs sortit d'une armoire deux bouteilles vertes.

– Du Pernod d'avant-guerre !

– Ah ! C'était le bon temps, dit un vieux.

Il y eut deux tournées, dont une à la santé de Dubrat. Puis chacun, son litre sous le bras, regagna sa chambre blanche. Les injures fusaient encore d'une pièce à l'autre ; bientôt des ronflements s'élevèrent.

Bixio s'éloigna, parfaitement édifié. Il tomba sur son lit et demeura tout pensif jusqu'à ce que le

sommeil l'emportât. « Hier matin, je disais adieu à Martine, songeait-il, et ce soir... »

La bonne sœur l'éveilla très tôt et, tout en défaisant son bandage, l'assourdit de questions.

– Ce qui m'étonne, observa-t-elle après un moment d'examen, c'est-cette marque à la base du crâne, comme si vous aviez reçu un coup ! Il ne s'agit pourtant que d'une insolation...

– Le *traumatisme solaire*, ma sœur, répondit Bixio. C'est très courant.

– Auriez-vous fait vos études médicales ? demanda-t-elle, admirative.

– Mais, ma sœur, je vous l'ai raconté hier ! fit Bixio qui recommença un récit de sa vie entièrement différent de celui de la veille, mais tout aussi imaginaire.

Une cloche l'interrompit.

– Déjà ! s'écria la sœur en rangeant son chapelet.

Bixio la retint :

– Il m'a semblé apercevoir en face le Pavillon des Incurables...

– Les pauvres gens ! Oui, nous avons là un bien beau pavillon. Il a été offert à la ville, l'an dernier, par un bienfaiteur anonyme. (Elle se rassit.) Cela existe dans tous les hôpitaux, vous savez. Mais ce qu'il nous a offert et que nous sommes les seuls en France à posséder, c'est un « navire de convalescence ».

– De convalescence ?

– Oui. Quand les incurables sont en état d'être transportés, on les conduit à bord du navire qui se trouve ancré dans la baie. Tenez ! Ah non, on ne peut pas le voir d'ici, c'est dommage ! Il est en plein soleil, entre le ciel et l'eau : rien de plus sain.

– C'est une très bonne idée, dit Bixio. Et là, ces malheureux guérissent ?

– Hélas, il en meurt beaucoup – presque tous, à vrai dire. Enfin, cela adoucit leurs derniers jours... C'est le Maire qui a lancé le navire, l'an dernier. Unique en France !

– Ceux qui meurent là-bas, ma sœur, on les ramène pour les enterrer ?

– Mais non, mon petit ! On les jette à la mer, vous savez bien.

La cloche sonna de nouveau, plus impérative. « Hélas ! » La sœur se sauvait. Bixio lui cria :

– Ma sœur, ma sœur, vous ne m'avez même pas dit votre nom !

– Sœur Sainte Crédule, mon petit.

Sa lourde jupe volait autour d'elle. Bixio l'entendit trotter dans le couloir avec de petits cris : « Mon Dieu... Déjà... Toujours en retard... » Et il se sentit fort attendri.

Une demi-heure plus tard, le blessé reçut la visite de Dieulegarde, le boulanger.

– J'ai pensé que vous étiez seul à Marseille et qu'une visite vous ferait plaisir... car vous êtes bien seul, n'est-ce pas ? (« Le coquin, pensa Bixio. Il vient encore m'espionner ! ») Et vous a-t-on remis votre sac de farine ? J'avais surtout recommandé, etc.

Bixio le laissa parler puis, d'une voix faible mais haute, comme s'il délirait :

– Dieulegarde... assommé par-derrière... Dubrat m'avait pourtant dit... Dieulegarde... un frère, c'est un frère... Dubrat l'avait dit...

Le visiteur s'était levé d'un bond, le visage blême.

– Qu’est-ce que vous dites ? Qu’est-ce que vous avez dit ?

« Je ne m’étais donc pas trompé, pensa Bixio. Maintenant, jouons l’égaré... » – Hein ? Quoi ? Mais je n’ai rien dit ! (Saisissant fébrilement la main de Dieulegarde.) Pas parlé, n’est-ce pas ? je n’ai pas parlé ?

Le boulanger paraissait assis sur son four. Bixio se fit arracher des confidences imaginaires : Dubrat, à Paris, lui avait dit, à la suite de circonstances qu’il préférait tenir secrètes : « Va donc voir Dieulegarde à Marseille. Dis-lui que c’est moi qui t’envoie pour travailler. Boulangerie Dieulegarde, rue du Roi René. »

– « Un boulanger ? » – « Oui, tu n’auras qu’à lui demander de sa farine, tu comprendras... »

– Eh bien, j’ai compris ! conclut Bixio piteusement en tâtant son pansement.

L’autre manifestait une douleur tragique :

– Il t’envoyait pour travailler dans l’Équipe et je t’ai reçu à coups de matraque ! Mais aussi c’est ta faute. Enfin, sa faute ! Ah ! Si Dubrat apprend ça...

– Écoutez, dit Bixio gravement, jurez de ne jamais lui parler de moi et je vous jure de ne jamais parler à quiconque de ce... de cet...

– Je le jure, dit Dieulegarde en se levant et en étendant la main. Mais souffres-tu encore, petit ?

– Oh oui ! Le médecin a dit que c’était un miracle que j’en aie réchappé !

– Misère ! Gémit le boulanger, à la fois navré et flatté d’avoir frappé si juste.

Il offrit à Bixio de le dédommager. Celui-ci refusa : « il ne voulait que travailler dans l’Équipe. » Dieulegarde l’embrassa.

– Quand penses-tu pouvoir sortir ?

– Ce soir, fit Bixio avec ardeur. J’ai hâte de commencer : Dubrat m’en a tellement parlé... Mais pour mon sac de farine, comment avez-vous pu... ?

– La patronne a transvasé de la vraie farine dans le sac pendant que **je t’opérais** : rien de plus simple !

– Bien sûr, bien sûr, dit Bixio d’un air fin, bien qu’il ne se trouvât pas plus renseigné.

Ils se donnèrent rendez-vous pour le lendemain au port, dock 47, vers 10 heures.

– Sœur Sainte Crédule, dit le jeune homme en la voyant entrer, le thermomètre à la main, sœur Sainte Crédule, j’ai une question à vous poser. Est-ce que vous croyez qu’il faut résister, raisonner, calculer ? Ou bien se laisser aller à la vie, saisir les chances qui s’offrent ?

La sœur leva les yeux au ciel. Bixio la vit transfigurée, si jeune tout à coup, presque belle.

– Mon petit, mon petit, ah ! vivre à ciel ouvert... Se laisser porter comme l’oiseau, Dieu le veut. Nous sommes si petits dans sa main... Rien n’arrive au hasard : tout ce qui arrive est adorable...

Elle baissa les yeux, rencontra ceux du jeune homme et devint toute rouge.

– C’est-à-dire, ajouta-t-elle avec confusion, il faudrait demander à M. l’Abbé ! Il vous dira mieux que moi...

– Vous êtes plus près du Ciel que lui, murmura Bixio, les larmes aux yeux.

Le lendemain il quittait l’hôpital, non sans avoir embrassé la sœur quatre fois, à la mode tourangelle. Elle lui fit promettre de revenir. « Je n’y tiens pas ! » répondit-il en riant.

Sur le chemin du port, il entra chez un fleuriste et commanda un hortensia bleu pour sœur Sainte Crédule.

LE SIEGE DE MARSEILLE

Chacun connaît le port de Marseille, ou se l'imagine mieux que l'auteur ne saurait le décrire. Le dock 47 ne s'y distinguait en rien des autres. Avant d'y pénétrer, Bixio, dont le cœur battait, se força à respirer calmement, à raisonner : « Résumons. J'entre par hasard dans les secrets d'une bande de malfaiteurs. Je vais jusqu'au bout, quels que soient les risques. Puis je dénonce le tout à la Municipalité, et j'en fais un reportage sensationnel pour le *Grand Journal*. » Il ne doutait pas qu'il ne devînt bientôt le premier journaliste de Paris et que Martine dût être fière de lui. Si on lui reprochait, un jour, sa servitude chez les Despaty, deux réponses : « C'était par amour », ou bien : « C'était une enquête que je menais. » Tel était le plan de Bixio, mais peut-être pas ceux que formait le Ciel à son sujet.

Pénétrant dans le bâtiment 47, il ne vit d'abord que des tonneaux, des caisses et des sacs. L'un des sacs lui dit : « Par ici ! » et une caisse, qui avait un fort accent, ajouta : « Au fond, à gauche. La trappe est soulevée. » Bixio n'osait pas se retourner. La trappe s'ouvrit devant lui, démasquant un escalier qui le conduisit dans une réserve souterraine, pareillement encombrée de ballots et de sacs. Deux tonneaux s'écartèrent si poliment que Bixio leur dit merci. Une partie du mur se souleva, à la manière d'une herse de château fort ; une paroi blindée bascula.

« Je croyais vraiment que cela n'existait que dans les films. Comment sortirai-je de là ? » Se demandait Bixio, lorsque l'ouverture d'une dernière porte le fit pénétrer dans une sorte de salle de garde où il reconnut le boulanger, entouré d'une demi-douzaine de gaillards immenses. Dieulegarde le présenta en racontant humblement l'aventure du sac de farine. Quand il parla de Dubrat, les visages se détendirent. Bixio, qui les observait, les trouva horribles. En quoi il se trompait : un veuf de la veille, un paysan qui achève de battre son blé, ou un douanier qui n'a pas dormi de la nuit montrent une figure aussi repoussante. Seule la mauvaise encre dont on imprime les journaux fait croire que les assassins ont une tête spéciale. Les rues sont pleines de voleurs, et qui les remarque ? Quand on en fut aux noms, Bixio (qui déclara s'appeler Lebreton) eut la tristesse de constater que plusieurs des gars sinistres étaient corses. Le boulanger manifestait un touchant remords de son coup de matraque et recommanda Lebreton aux autres comme il eût fait pour son propre fils. Il y eut donc une seconde tournée de poignées de main, moins réticentes ; puis Dieulegarde entraîna son « fils » dans une pièce attenante dont les murs étaient ornés de plusieurs plans de Marseille et de graphiques incompréhensibles.

– Mon bureau, annonça-t-il avec orgueil. Et là, le bureau du Patron, mais il ne vient presque jamais.

Il entrouvrit une porte qu'il referma aussitôt en étouffant un juron. Il était tout pâle.

– Tu n'as rien vu, n'est-ce pas ? tu n'as rien vu ?

– Vu quoi ? demanda Bixio candide.

Dieulegarde scruta ce visage innocent, et respira.

– Tu comprends, petit, personne ne doit voir le Patron. Et d'ailleurs, en dehors de moi et de Castelli, personne ne l'a jamais vu. Attends-moi une minute : je préviens les autres qu'il est là.

Il disparut dans la salle de garde. Aussitôt, Bixio entrebâilla sans un bruit la porte défendue, et observa le Patron qu'un coup d'œil tout à l'heure, lui avait montré de dos, assis à sa table de travail. Il regarda, de façon à ne les oublier jamais, cette carrure, ce costume bleu d'un tissu bourru, les cheveux

blancs comme neige, le bourrelet de la nuque où se marquait une cicatrice en forme de croix et, dépassant les oreilles, les branches énormes d'une paire de lunettes d'écaille blonde. « Ne jamais s'installer, le dos à la porte », nota Bixio en refermant celle-ci avec des précautions d'assassin.

On trouvera que notre homme montre bien de l'audace ; mais, en certaines circonstances, la vraie prudence n'est-elle pas, comme sur la corde raide, de se lancer en avant et le plus vite possible ?

Dieulegarde rentra presque aussitôt et commença de raconter à Bixio l'Organisation. Il parlait bas ; les hommes, à côté, s'étaient tus : le Patron était donc un tyran ? « Et pourtant, je le tiens à ma merci ! » pensait Bixio non sans exagération.

L'Organisation, fondée deux ans plus tôt, comprenait trois branches d'activité : le *Moulin*, le *Cimetière*, le *Navire*. Dieulegarde mettait sur pied un quatrième « circuit » pour la fourniture forcée de certaines marchandises aux commerçants, une invention américaine ; mais la chose présentait de gros risques. De même, on étudiait une affaire de wagons de marchandises, pour laquelle le Patron n'avait pas encore obtenu « tous les concours nécessaires ». Bixio eut la sagesse de ne poser aucune question.

– Tout cela, dit-il enfin avec une humilité de bon aloi, c'est l'affaire de l'état-major et non la mienne. Moi, je suis à vos ordres pour travailler, sans m'occuper de ce qui ne me regarde pas.

– D'accord, fit Dieulegarde avec satisfaction. Toi, au moins, tu as bon esprit ! Mais, si je te mets un peu au courant de tout, c'est que tu m'es sympathique ; et puis j'ai une dette envers toi...

– Je ne sais *plus* ce que vous voulez dire, répondit Bixio génial.

L'autre en eut les larmes aux yeux.

– Je vais te mettre de service dans chacun des trois circuits, dit-il enfin. Une sorte de stage, ensuite tu choisiras.

– Est-ce que je dois changer d'hôtel ?

– Non. J'ai aussi un plan à propos des hôtels : tu pourras m'aider. Et puis, de ta fenêtre tu surveilles ma boutique : nous conviendrons d'un code, ce sera pratique. Quelle profession as-tu déclarée sur ta fiche, petit ?

– Sans.

– Mauvais, ça ! Il faut justifier tes absences de nuit. Comment faire ?

Bixio réfléchit un moment :

– Je pourrais, dit-il, acheter des livres d'astronomie et les laisser traîner sur ma table : je serais un astronome qui passe ses nuits à l'observatoire Camille Flammarion...

– Pas bête ! En tout cas, tu commences dès ce soir au *Moulin*. Rendez-vous ici. Je t'y conduirai moi-même. Tu en verras de la farine, je te le jure. Allez, à ce soir !

Ce qu'il avait vu et entendu, Bixio passa l'après-midi à le relater dans un style qu'il estimait « journalistique » et qui était, en effet, bien médiocre. Il éprouva une vive déception à se relire et, pensant à Martine, il eut honte. « Il vaudra mieux faire écrire les autres », se dit-il avec franchise, et aussitôt il changea ses batteries : il rachèterait ou fonderait un journal, comme Albert Despaty. Mais ne fallait-il pas bien de l'argent ? Il revit Martine nouant sa ceinture.

– J'en trouverai, dit-il à voix haute.

Puis il se donna ce qu'il appelait « le cinéma Martine » : il fit défiler toutes ses images d'elle, au jardin, à table (l'eau coulant dans sa gorge quand elle buvait), au volant de sa voiture (ses lunettes noires, sa bouche entrouverte) ; il revit toutes ses robes, une à une, et l'habilla, comme une petite fille joue avec sa poupée. Et cette façon qu'elle avait de mouiller ses lèvres, de froncer un seul sourcil, de

passer sa main dans ses cheveux... Virginia, la jeune Américaine, le faisait aussi. Mais non, quelle idée stupide !

L'image de Martine se déformait, se prêtait à d'absurdes visions : Bixio s'endormait.

Il se réveilla vers huit heures, enferma son « enquête » dans une valise dont il mit la clef dans l'autre valise, dont il mit la clef dans l'armoire, dont il mit la clef dans la table de chevet, dont il mit la clef dans sa poche, ouf ! Il fallait qu'il fût encore bien endormi pour ne pas comprendre que ce système ne lui donnait aucune sûreté supplémentaire mais risquait de le gêner quatre fois pour une, s'il perdait la clef.

Il dîna et gagna lentement le dock 47 où Dieulegarde l'accueillit mal :

– Mauvais, petit ! Tu es venu par le même chemin que ce matin, ne dis pas non ! Voici un plan de Marseille : travaille-moi six ou sept itinéraires différents, et qu'on ne te voie jamais à la même heure au même endroit. Il s'agit de la sécurité de toute la Bande, voyons !

Bixio fut bien mortifié. De cet instant, il ne commit plus une seule imprudence et souvent il devait étonner Dieulegarde par son ingéniosité. « Tu deviens crapule ! » s'exclamait l'autre, avec la fierté d'un père dont le fils vient d'être reçu à Polytechnique. Dès ce soir-là il eut une trouvaille de génie : « Prenons une canne pour nous rendre au Moulin, proposa-t-il. Nous aurons l'air de vrais promeneurs... »

Élevé sur une éminence de la côte, à une demi-lieue du port, le moulin Cantegrelle, vieux de cent cinquante ans, est l'un de ces monuments que tous les voyageurs connaissent de vue mais qu'aucun d'eux ne songerait à visiter. Ce n'est qu'une « silhouette » : ainsi en ont décidé les guides et les agences, pour le plus grand profit de l'Organisation. Bixio s'attendait que Dieulegarde frappât un certain nombre de coups sur la porte et suivant une certaine cadence, mais elle s'ouvrit seule devant eux. Il est vrai que, depuis un moment, le boulanger sifflait innocemment « Au clair de la lune ». L'extérieur du moulin était délabré ; mais à part l'entrée dont le décor apparaissait également misérable, l'intérieur ressemblait à une usine ou à un entrepôt : concasseurs, alambics, machines à mettre en sac... Bixio n'y comprenait rien. Un homme au regard fixe et brillant, aux joues creuses, descendit, sans un bruit, l'escalier en colimaçon qui menait de « l'usine » aux étages supérieurs. Il s'arrêta et resta immobile, tant que Bixio ne lui eut pas été présenté.

– Petit, te voici dans l'ancre aux poisons, dit Dieulegarde. C'est ici le royaume de Karitzky, ajouta-t-il en tapant sur l'épaule de l'homme. Il s'y entrepouse assez de drogue pour fournir la France et une bonne partie de l'Europe ! Regarde autour de toi : voici pour quinze millions de cocaïne, dix-huit millions d'opium...

– Vingt-deux, rectifia Karitzky.

– Et combien de morphine ?

– Treize seulement.

– Treize seulement, excusez du peu ! Sans parler des autres camelotes. Pour la cocaïne, tu as déjà compris à tes dépens comment elle se débitait en ville. Mais la « boulangerie », c'est du commerce de détail. Nos gros clients, comme nos fournisseurs, prennent et livrent à domicile ; tu verras, cette nuit, comment. Karitzky, je le remets entre tes mains. Tu peux avoir toute confiance : c'est Dubrat qui nous l'envoie. Apprends-lui le métier : plus tard, il pourra t'aider... Je vous laisse. Petit, sois sage ! Sans ça...

Il pressa plusieurs boutons d'une sorte de tableau de bord qu'il venait de rabattre. Bixio entendit, dans le noir, des glissements huilés, des enclenchements sourds – ce qu'on appelle le « silence » d'une

mécanique bien réglée.

– Ni vu ni connu, n'est-ce pas ? Eh bien, regarde !

D'un geste, il fit la pleine lumière : des boucliers blindés s'étaient rabattus devant chaque ouverture ; sorties des murs, des mitrailleuses se trouvaient pointées vers la porte, d'autres visaient au-dehors ; une paroi s'était effacée, démasquant un arsenal complet : grenades, mitraillettes, masques à gaz...

Dieulegarde jouissait de l'étonnement du jeune homme.

– Le Moulin peut tenir trois heures, dit-il enfin. Le temps de déménager la camelote et le personnel par... (Il appuya sur un autre bouton) ce chemin-ci. Recule-toi un peu, conseil d'ami !

En effet, le plancher se creusait doucement, presque sous les pieds de Bixio ; puis il glissa, dévoilant un escalier qui plongeait sous le sol.

– Au bas des marches, un couloir ; au bout du couloir, une grotte, un port souterrain, deux vedettes silencieuses : la mer, la liberté... C'est de l'Arsène Lupin, ça, hein ? Sans parler d'une petite horloge très spéciale qui permet de faire sauter le Moulin cinq, dix ou quinze minutes après l'instant où tu appuies sur ce bouton rouge : histoire de distraire l'attention pendant que tu gagnes le large. Tu trouveras – ou plutôt tu ne trouveras pas ! – le même système de défense au dock 47 et au *Cimetière*. Le monde est si méchant ! ajouta-t-il gracieusement. Et le tout, tiens-toi bien, petit ! le tout construit en quatre-vingts jours – non ! quatre-vingts nuits, sans que l'aspect extérieur ait changé et que quiconque ait pu soupçonner ces... aménagements. Avoue que c'est du beau travail ? Et maintenant, repos !

Il appuya sur trois autres boutons et repoussa le tableau de bord qui s'incrusta dans le mur, redevint invisible. Il en fut de même, en dix secondes, de toutes les armes et des blindages.

– Chef, dit Karitzky, vous me coupez tous mes effets !

C'était inexact : la nuit réservait à Bixio d'autres surprises.

Le Moulin comprenait trois étages : au-dessus de « l'usine », un laboratoire de chimie ; puis la chambre de Karitzky ; enfin, ce qu'il appelait le « poste d'observation » et qui était installé sous les combles. Dans la journée, trois ou quatre aides travaillaient à l'usine et au laboratoire ; la nuit, Karitzky restait seul dans le Moulin. Il en était le propriétaire en titre et passait pour un Russe, original et riche, qui recevait chaque jour ses amis.

Après avoir visité, Bixio et lui montèrent au poste d'observation dont Karitzky fit jouer le toit : celui-ci pivota, s'effaça du côté de la mer, découvrant une sorte de cage vitrée assez comparable à la plate-forme d'un phare.

– Et maintenant, je prends le quart : tu peux dormir.

Bixio s'en garda bien ; ils causèrent amicalement ; une demi-heure passa. La nuit était complète. Soudain, un feu rouge brilla sur la mer, puis un feu vert. Ils clignotèrent, suivant un code, et Karitzky nota des lettres et des chiffres. Quand ils s'éteignirent, Bixio vit son compagnon manœuvrer un volant et plusieurs leviers. Il eut le sentiment, malgré l'obscurité, qu'une ombre gigantesque passait devant la verrière, puis une autre : les ailes du Moulin tournaient.

– Un quart de tour dans un sens ou dans l'autre, expliqua Karitzky, avec un feu vert, blanc ou rouge aux deux, trois ou quatre ailes ; ou encore ces feux combinés avec les ailes immobiles ; ou même l'obscurité totale : « Pas de marchandises » – voilà les éléments du code. Et c'est invisible de la côte.

– Mais ce bateau ?

– Il me demande si je veux de l'opium à 505. Je lui ai répondu qu'à 480 j'en prenais trente kilos.

505, tu te rends compte ?

– En effet, fit Bixio poliment.

– Et... Tiens, le voici qui répond ! (Les feux clignotaient de nouveau.) D'accord... Serons à terre dans dix minutes... Bon.

Il décrocha un téléphone et donna des ordres.

– Mais, demanda l'autre éberlué, à qui... où... ?

– Ce soir ? C'est... (Il consultât une liste au mur :) Martin et Apollon. L'équipe de nuit veille, dans le port dont on t'a parlé. Ils préparent les livraisons qu'ils transportent sur la plage ; ou bien ils y reçoivent la marchandise. Les clients et les fournisseurs accostent en barque mais ne doivent pas soupçonner l'existence de la grotte, question de sûreté.

« Un peu moins de blindage et un peu plus de discrétion les protégerait mieux ! » pensa Bixio.

L'escalier trembla sous un pas de plomb ; un nègre gigantesque apparut. À la vue de Bixio, il tira prestement un revolver de sa ceinture.

– Du calme, Apollon, c'est un ami ! dit Karitzky en riant.

Puis il ouvrit un coffre-fort d'où il tira des liasses de billets de banque qu'il remit au grand nègre.

Ce manège recommença neuf fois entre minuit et quatre heures. C'étaient des cargos, des yachts de plaisance de toutes nationalités, qui passaient acheter ou vendre les drogues. Après chaque coup de téléphone, on entendait, dans les entrailles du Moulin, un remue-ménage de caisses. Bixio évalua à plus de trois cent mille francs le « chiffre d'affaires » de la nuit. Vers cinq heures :

– On ferme ! dit Karitzky en repoussant la porte du coffre et en manœuvrant le toit. Si tu veux descendre fumer une pipe dans mes appartements...

Bixio accepta, ne se doutant pas qu'il s'agissait d'opium ; le faciès de son compagnon aurait dû le renseigner. Karitzky lui montra une collection d'oiseaux empaillés qui remplissait son « appartement ». Ils avaient le même regard que lui.

– Mon seul plaisir, avec la pipe ! dit-il en en préparant deux.

Bixio s'étendit et fit mine de fumer. Peu après, son compagnon s'endormit d'un sommeil plus profond et plus peuplé que la mer. Le jeune homme éteignit cette pipe qui l'écœurait, et sortit de sa poche l'un de ces petits appareils photographiques qui prennent des dizaines de vues sans devoir être rechargés. (Cadeau de Monsieur Jean). Bixio descendit dans le Moulin avec une froide audace, fit la lumière la plus vive et photographia toutes choses, puis il éteignit, remonta chez Karitzky et tomba endormi.

Le lendemain matin, ils se quittèrent les meilleurs amis du monde :

– Viens donc t'installer avec moi, proposa le Russe. On est au pourcentage, et tu es le seul de la Bande qui ne soit pas une brute.

Bixio photographia aussi soigneusement l'extérieur du Moulin, chef-d'œuvre d'innocence ; puis il se rendit chez Dieulegarde qu'il trouva occupé à pétrir son pain :

– Car vous êtes *aussi boulanger* ? lui dit-il en riant.

– Non, mais c'est pour mon plaisir, répondit l'autre.

Bixio se rappela les oiseaux empaillés : « Ces criminels sont désarmants », pensa-t-il ; et il cherchait des titres pour ses futurs articles : « Le pain du crime » ou « Oiseaux de malheur ». Il eut le bon goût de les trouver stupides.

– Tiens, goûte-moi ce croissant au beurre : tu n'en as jamais mangé d'aussi chaud ! Ah, je suis content de toi ! Tu as fait la conquête de Karitzky ; il m'a téléphoné. C'est un garçon très bien. Je le soupçonne seulement de fumer un peu la marchandise, non ?

Bixio fit un signe d'ignorance, et Dieulegarde posa sur son épaule une main enfarinée :

– Bien, bien ! Tu es discret.

– Est-ce que j'y retourne ce soir ?

– Ah non ! Ce soir, il y a séance au *Cimetière*, c'est une occasion ! Trouve-toi au port vers onze heures.

– Je pourrais peut-être vous aider à la boutique en attendant ?

– En face de ton hôtel ? Tu n'y penses pas ! Et puis, les commis habillés en gandin, la pratique n'aime pas beaucoup ça. Non, va te promener. Tu ne connais pas les environs ? Eh bien, va donc visiter... je ne sais pas, moi ! Tiens, le vieux cimetière de l'Ouest, tu t'instruiras.

Bixio suivit ce conseil. Après un quart d'heure d'un infernal tramway, et dix minutes de marche à pied dans une banlieue torride puis à travers des terrains vagues, il atteignit un petit cimetière désaffecté, entouré de hauts murs à l'espagnole. Une muraille de cyprès l'isolait encore des habitations, dont les plus proches se trouvaient bien éloignées de deux cents mètres. Un écriteau « *Pour visiter, s'adresser au gardien* » vous renvoyait pourtant à une maison basse, accolée au mur ouest du cimetière. Une forte grille s'ouvrait vers la mer sur une route de corniche fort bien entretenue, quoique peu passante, et qui devait longer la côte jusqu'à Marseille.

Furieux d'une excursion aussi vaine, Bixio alla frapper chez le gardien. Il trouva un vieillard malicieux qui le conduisit parmi les tombes, dont beaucoup étaient charmantes d'abandon. Ce petit vieux parlait sans cesse.

– Escartefigue, Peyrague, Souleillou, Bagasse, Dupuibrac... Toutes ces familles sont éteintes ou se désintéressent fort de leurs aïeux. Seriez-vous d'ici, monsieur ? Non ? Ah, mon rôle est bien simple : je suis plutôt un voisin qu'un gardien ! Gardien de quoi, je vous le demande ? On vous a indiqué cette promenade, peut-être ? Ou vous l'aurez lu sur un guide ? Remarquez, je ne me plains pas : j'ai un petit traitement de la Municipalité. Alors, avec ma retraite des chemins de fer... Monsieur ne prospecte pas pour bâtir une fabrique dans le voisinage, par hasard ? Je dis ça parce que... Je vis seul, oui. Veuf depuis dix-sept ans, que voulez-vous... J'aurai mes soixante-douze le mois prochain, eh oui, monsieur ! Le climat conserve... Mais pour une installation par ici, ça ne vaudrait rien : pas d'eau, pas d'électricité, le chemin de fer au diable ; et quand le mistral souffle, mes murs tremblent. Il faudrait être fou ! Vous allez-vous en retourner par le tramway ? Le dernier passe à sept heures. J'ai bien peur que le temps ne tourne à l'orage, vous ne croyez pas ? Ou, d'ailleurs tous les terrains d'alentour sont vendus à de grosses sociétés. Allons, au revoir, monsieur. C'est moi qui vous remercie : votre visite m'a distrait... Mais si ! Oh non, monsieur, je ne puis accepter... Vous êtes trop aimable !

– Tiens, petit, voici tes quarante sous, dit Dieulegarde à Bixio dès qu'il l'aperçut. C'est mon oncle qui te les renvoie.

– Votre oncle ?

– Le gardien.

– Du...

– Parfaitement. Il n'aime pas beaucoup les visites : tu lui as fait peur au début, mais c'est sans rancune ; il est onze heures. On y va.

Le port était très animé ; on chargeait et déchargeait, de nuit, plusieurs cargos. Dieulegarde, Bixio

et quatre hommes montèrent sur deux camions qui s'éloignèrent vers l'ouest. Bixio reconnut la route de la corniche.

– Je te recommande les bagnoles, fit Dieulegarde. C'est du super ! Écoute-moi ça : extra silencieux, *made in U. S. A.* Ah, tu vas voir du beau travail !

Quelques instants plus tard, les camions s'arrêtaient devant le vieux cimetière de l'Ouest, tous feux éteints. Les hommes descendirent sans un bruit. « Ça n'est pas possible, ils sont en pantoufles ! » pensa Bixio. Ils l'étaient. Le gardien vint lui serrer la main en clignant de l'œil. Devant la grille grande ouverte, les hommes avaient sorti des *diablos* et des chariots montés sur bandages ; à voix basse, Dieulegarde passa des ordres bizarres :

– Escartefigue 24, A, gauche ! 30, B, droit ! Souleillou 40, trois fois pour le B ! Bagasse, 5 caisses au A, 25 au B !

Les hommes s'affairèrent. Bixio, stupéfait, les vit basculer les dalles, ouvrir les chapelles funéraires, descendre dans les tombes. Ils en sortaient des paquets et des caisses qu'ils chargeaient dans les camions sans aucun bruit ; le jeune homme avait l'impression d'assister à cette scène derrière une paroi de verre.

– « Bananes », « ananas », lut-il à mi-voix.

Dieulegarde éclata d'un rire silencieux :

– Évidemment, on ne va pas écrire dessus : « mitrailleuses », « grenades », « cartouches de 75 » ! (Puis, s'adressant aux hommes :) Ça y est ? Scotto, dépêche-toi ! C'est lourd, c'est lourd, bien sûr que c'est lourd ! Et pourquoi tu ne travailles pas dans les plumes et duvets, couillon ? Bon. Aux ordres, maintenant : 30 douzaines de Castillon au fond du A ! 2 Dupuibrac complets avec rechanges pour le B qui doit être plein ! Et, pour achever le A, 16 caisses de Cigalon et 100, non ! 150 Peyrague ! Le premier prêt démarre et m'attend au bassin de Béarn, cargo « City of Saigon ». Compris ?

Bixio s'approcha des tombes : chacune d'elles était un magasin parfaitement aménagé.

– Tu comprends, expliqua Dieulegarde qui l'avait rejoint, on désigne le matériel du nom de la tombe qui le contient : c'est plus discret. C'est de la marchandise trop dangereuse à entreposer dans le port. L'État fourre son nez partout. Aussi, je te jure bien qu'au dock 47 tu ne trouveras que des denrées honnêtes ! Tandis qu'ici, c'est l'idéal : qui aurait l'idée de venir voir ? Un cimetière désaffecté, au fin fond de la banlieue, tu te rends compte ? C'est une idée du Patron, ajouta-t-il avec respect.

Son chargement achevé, le camion A avait filé, mais si doucement que Bixio ne s'en était pas aperçu.

On refermait les tombes, les chapelles, la grille enfin, toujours sans un bruit.

– On viendra livrer après-demain, tonton Pierre, dit Dieulegarde en embrassant le vieux.

Le chauffeur et Bixio lui serrèrent la main. C'était une scène familiale de fin de vacances, de dimanche soir. Bixio fit claquer la portière et s'attira un regard terrible du boulanger.

– Je vous demande pardon, souffla-t-il : je ne sais pas très bien si je veille ou si je rêve...

C'était la vérité. Il assista au chargement des précieuses caisses dans le cargo « City of Saigon » sous la lumière froide des lampadaires. Dieulegarde était monté à bord ; on le voyait, sur la passerelle, qui s'entretenait avec un officier barbu. Enfin Bixio rentra, épuisé. « Demain, j'écrirai tout cela. Et la prochaine fois, je prendrai des photos. Et puis il faudra que je parle à Dieulegarde de mes fugues, sans quoi je ne pourrais plus jamais m'échapper. Et puis... »

Il s'allongea tout habillé sur son lit et s'endormit. Il n'avait pas pensé à Martine de la journée.

Le valet qui l'éveilla brandissait le journal avec excitation :

– On attend une éclipse pour aujourd'hui, monsieur. C'est écrit dans *Le Petit Marseillais*. Mais Monsieur le savait, sans doute ?

– C'est pour cela que je suis venu, répondit Bixio avec un sourire entendu.

Le valet se retira, sûr cette fois d'avoir affaire à un astronome. Il ne pensa pas un instant qu'il est inutile de descendre à Marseille pour observer une éclipse en France. La femme de chambre, le groom et le portier interrogèrent longuement Bixio. Comme il avait lu le journal avant eux, il leur parut avoir beaucoup d'esprit.

Il en fit le récit à Dieulegarde ; il lui proposa aussi quelques judicieuses réformes à apporter aux méthodes de travail du Moulin et du Cimetière.

– Tu es extraordinaire, petit ! Il y a trois jours que tu es avec nous et déjà...

– Cinq jours, répliqua Bixio. Comptez-vous pour rien ceux passés à l'hôpital ? J'y ai pourtant deviné votre système du « Navire des Incurables ». Vous avez de la chance que je ne sois pas un policier ! C'est « Pavillon des Indésirables » qu'il faudrait dire, et « Navires des Évasions », c'est bien ça ?

– Oui, dit Dieulegarde éberlué. Ah ! Je t'ai peut-être étonné, ces jours derniers, mais ce matin tu me le rends bien. Oui, c'est une idée du Patron : le Pavillon des Incurables, étant une fondation privée, jouit d'une gestion à part. Le médecin nous est acquis et, comme tu l'as deviné, on y reçoit, moyennant finance, les évadés, les déserteurs, les détenus politiques, enfin tous ceux qui ont leurs raisons de prendre le large. De là, on les transporte en vedettes-ambulances jusqu'au « Navire de convalescence » où nous avons une mortalité terrible, figure-toi ! Pauvre, il en décède tous les jours ! Particulièrement aux heures où croisent des cargos en partance pour les îles du Pacifique ou l'Amérique du Sud...

– Curieuse coïncidence, fit Bixio entrant dans le jeu. Et je pense que les frais d'obsèques sont très élevés ?

– Très élevés, forcément : nous avons de gros risques. Et tu as deviné cette combine tout seul ? Ah, petit, tu iras loin, c'est moi qui te le dis !

« Voici le moment ou jamais ! » pensa Bixio en un éclair.

– Hélas non, reprit-il en soupirant. Vous ne savez pas tout, monsieur Dieulegarde.

Ce *monsieur* et le ton lugubre de Bixio lui gagnèrent le cœur du boulanger, auquel il finit par avouer, après mille réticences, « à quoi bon ? » et feints repentirs, qu'il était sujet à des « fugues amnésiques ».

– Des fugues... ?

Amnésiques, hélas oui ! À la suite des chagrins endurés par sa mère pendant sa grossesse.

Des fugues amnésiques... Dieulegarde n'en revenait pas. C'étaient elles, bien sûr, qui avaient amené Bixio chez Dubrat, après de regrettables aventures dont il avait oublié la moitié. Il donna des détails touchants ; sa bonne foi était irrésistible. Il conclut, d'un ton navré et comme en s'excusant :

– C'est pourquoi le coup de matraque que vous m'avez donné... Oh, vous ne pouviez pas savoir ! Le médecin ne m'a pas caché que cela m'exposait à quelque rechute.

Dieulegarde le Gros tomba dans ce piège enfantin comme l'éléphant dans la trappe couverte de branchages. Il pleurait presque. D'une main il s'essuyait les yeux, de l'autre il fouillait dans son tiroir-

caisse. Il en ramena une poignée de billets de banque :

– Accepte, petit, accepte comme dédommagement, je t'en prie ! Si, si ! Tu me libéreras...

Bixio ne s'en souciait guère.

– Non, non, répondit-il, je ne demande qu'à continuer de travailler avec vous ! (Gros soupir.) Du moins aussi longtemps que je pourrai le faire...

– Ah ! Il faudra que je parle de toi au Patron, que je lui dise...

– N'en faites rien ! Coupa Bixio.

Le Patron, lui, prendrait ses renseignements, écrirait à Dubrat... Et, comme le boulanger s'étonnait :

– Je... je voudrais lui faire une surprise, ajouta-t-il en baissant les yeux. Je vous en parlerai ce soir.

Il passa cette journée à rédiger son enquête. Le titre ? Il l'avait trouvé, sans le vouloir, avant même de se lancer dans l'aventure : « Les mystères de Marseille ». Il acheta un petit manuel du photographe amateur et le matériel nécessaire pour développer lui-même les vues qu'il avait prises ; elles étaient excellentes. Il se demanda aussi quelle « surprise » il pourrait bien annoncer ce soir à Dieulegarde et qui différât l'entrevue avec le Patron.

Vers dix heures, il rejoignit la Bande au dock 47.

– Chef, dit-il en confidence au boulanger, que penseriez-vous d'une exploitation rationnelle du Quartier réservé ?

– Comment ça ?

– Publicité confidentielle dans les trains et dans les paquebots, expliqua Bixio avec la gravité de l'homme de science, réseau de propagande chuchotée, spécialisation et classification des Maisons, interchangeabilité du personnel, extension et relais dans les principales escales mondiales (nous commencerons par l'Europe) – ce qui permet d'organiser des tournées de clientèle, des forfaits et des abonnements...

– Bien, bien, bien, ponctuait Dieulegarde qui écoutait, les yeux fermés, en hochant la tête. Pourtant, comment veux-tu... ?

– La première chose à faire serait de lever un plan du Quartier réservé. Mais vous en possédez un, sans doute ?

– Non, avoua le boulanger humblement.

– Inconcevable ! murmura Bixio sévère. Mais d'abord, croyez-vous que mon projet plaira au Patron ?

Dieulegarde se récria : bien exploité, ce « circuit » laisserait loin derrière lui la drogue et les armes !

– D'autant plus, reprit le jeune homme, qu'il est parfaitement légal et ne présente aucun danger. Mais, je vous en prie, ne parlez pas de moi au Patron avant que j'aie travaillé mon plan bien à fond...

Il en obtint la promesse formelle et acheva cette nuit au Moulin où il remplaça entièrement Karitzky, abruti d'opium. Le lendemain, on « livrait » au Cimetière ; il se joignit à l'expédition et prit des photos qui devaient se révéler obscures mais saisissantes. Quand Dieulegarde lui demandait des nouvelles de son projet, il lui répondait : « Ça mûrit ! » Il obtint, de l'un ou de l'autre, des indications sur le Patron : il habitait sur le port, et sa maison communiquait par un souterrain avec le dock 47. Personne ne l'avait vu, sauf Dieulegarde, ancien fonctionnaire devenu boulanger, et Castelli, un inspecteur des douanes retraité. C'était un homme terrible, et qui possédait sur chacun assez de

renseignements pour le faire pendre. La moindre désobéissance, la plus mince indiscretion étaient aussitôt connues et punies : demain, par exemple, Schpiller, l'un des *crocheteurs*, serait expédié sur le Navire parce qu'il s'était saoulé en ville !

– « Il y avait donc un convoi pour le lendemain ? – Mais oui, à quatorze heures. – Et qu'est-ce que c'était que les « *crocheteurs* » ? – Comment ! Il ne savait donc pas que les sacs, ballots ou caisses de denrées qui se trouvaient détériorés étaient remis gratuitement au Navire-hôpital pour la nourriture des convalescents ? Oui, c'était le Patron qui avait obtenu cette faveur ; et, pour qu'elle ne fût pas sans objet, la Bande comprenait une équipe de *crocheteurs* qui, la nuit, s'en allaient, de dock et dock, déchirer un sac de blé, crever une caisse de bananes, éventrer un ballot de café ici ou là... Et Schpiller, justement... »

« Quel homme étonnant, ce Patron, pensait Bixio sans enthousiasme. Si jamais je tombe sous sa griffe... »

Le lendemain (« Et ce travail, petit ? – Ça mûrit, ça mûrit ! ») Il fit partie du convoi des convalescents. À l'heure où tout Marseille dort, assommé de soleil, les ambulances se rendirent à l'hôpital. Les « incurables » cachés sous des draps blancs qui ne laissaient voir que leurs faces repoussantes, furent hissés en voiture avec les plus grandes précautions apparentes, en fait au milieu de jurons ignobles. Bixio reconnut le gros, le chauve, le déserteur, l'Espagnol... – semblables à des acteurs qu'il aurait vus, la veille, sur une scène et qu'il rencontrait à *la ville* par hasard.

Tandis que les ambulances complétaient leur misérable cargaison, il voulut apercevoir sa chère sœur Sainte Crédule. Il savait bien où la trouver et se rendit à la Chapelle. Vingt nonnes attentives priaient ; il crut la reconnaître parmi ces larges dos blancs et son cœur s'attendrit. « Cinq jours que je suis un bandit, murmura-t-il en souriant. Sœur Sainte Crédule, priez pour moi... » Il vit aussi son hortensia au pied de l'autel de la Vierge.

Les ambulances gagnèrent le port. Devant quelques retraités de la marine, pleins de respect, on transféra les pires bandits d'Europe sur des vedettes blanches à croix rouge qui s'éloignèrent vers la rade. Bixio avait pris place sur l'une d'elles. Il vit le Moulin se détacher, innocent et pittoresque, sur la côte imprécise ; à gauche, il crut distinguer, dans sa banlieue grise, le Cimetière aux armes. « Marseille est bien gardé ! » se dit-il.

Peu après on accostait le navire, aveuglant de blancheur sous un soleil de plomb, sur une mer d'acier. Les « incurables » y grimpèrent lestement. Accoudés à la lisse, un premier choix de parricides, de terroristes, de traîtres, de maîtres chanteurs, d'assassins, les suivaient des yeux, avec l'espoir ou la crainte de retrouver d'anciennes connaissances. Quelques-uns se saluaient d'un air goguenard ; d'anciens ennemis échangeaient des injures mûries par dix années de séparation ; deux invertis s'embrassèrent.

Bixio, monté à bord à leur suite, y demeura le moins longtemps possible, aussi gêné de se mêler aux criminels que de leur paraître faire partie des gardiens. La plus vive haine existait entre les uns et les autres. Bixio le sentit aussitôt ; plus tard, il en apprit les raisons. Le prix de pension exigé des « convalescents » étant des plus élevés, leur bateau avait été luxueusement aménagé : salons, piscine, fumoir, salle de jeux où les hommes, dans les débuts, se promenaient à leur guise, entièrement libres de leur temps. Mais, peu après, le poker, l'alcool, les bravades avaient, du bateau blanc, fait un enfer ; et il avait bien fallu imposer un horaire, éviter les contacts, manœuvrer à la cloche et au sifflet ces pensionnaires à mille francs par jour, créer un code pénal, transformer certaines cabines en cellules, et multiplier les gardiens devenus maintenant plus nombreux que les passagers. La plupart de ces hommes méritaient l'échafaud, le bagne ou l'enceinte fortifiée ; les plus innocents totalisaient trois ou quatre cents années de prison. C'étaient d'incessantes menaces, des défis, des chantages. En sept mois,

deux gardiens avaient été assassinés. Chaque « incurable » portait sur lui, en argent ou en pierres, le butin de sa vie entière ; des vols avaient lieu chaque nuit et, comme les bandits assuraient leur police et leur justice, il se tissait en quelques jours un incroyable réseau de vendettas. C'était un peu comme ces parties de *Gendarmes et Voleurs* dans lesquelles les enfants jouent tantôt un rôle et tantôt l'autre.

Les gardiens firent l'appel ; on fixait à chacun la date de son départ. Les hommes mettaient leur point d'honneur à ne pas répondre « présent ! ».

– Castillo !

– C'est moi.

– Départ le 22, 18 heures, pour Santiago du Chili sur le *Terre-de-Feu*.

– « Bastion Seize ! »

– J'suis là.

– Le 21, vers 15 heures, Pernambuco, sur le *Ville-de-Santa-Cruz*.

– Narcisse M. !

– Oui.

– Départ probable le 20, heure non fixée, Buenos Aires, cargo non fixé.

– Ben merde ! fit l'homme ; et il cracha vigoureusement.

Bixio apprit que chaque évasion se payait trente mille francs dont un tiers remis à Dubrat, un autre à l'hôpital, le troisième en quittant le navire. La fourniture de faux papiers n'était pas comprise ; certains états civils coûtaient jusqu'à cent mille francs. Bixio prit discrètement des photos édifiantes et quitta ce navire comme on quitte le bague. Pourtant, en descendant l'échelle de corde qui pendait le long du bâtiment, il se rappela ce que sœur Sainte Crédule disait du beau navire unique en France et du bienfaiteur anonyme, et il se prit à rire si fort qu'il manqua lâcher les barreaux.

Comme les vedettes s'en revenaient vers le port, fendant l'eau translucide, Bixio qui se tenait debout, face aux embruns éblouissants, fit aussi son tour d'horizon devant le vaste paysage : « Est-ce que je ne sais pas tout ce que je voulais savoir ? Assez pour faire guillotiner le Patron et occuper, pendant dix jours, cinq colonnes du *Grand Journal* ! S'agit maintenant de faire vite ! À nous la fugue de grand style... »

Il fit dire à Dieulegarde qu'il ne se sentait pas très bien : sa « blessure » le faisait souffrir. Il jugea même prudent de donner aux hommes quelques petits signes d'égarement, non pour qu'ils les rapportent au Chef, mais afin que plus tard, quand celui-ci leur demanderait : « ... et il vous avait paru normal ce soir-là ? », ils répondent, sourcils froncés : « *Ma foi, maintenant que vous me le dites...* » – six petits mots qui devraient entacher combien de témoignages en Cour d'Assises !

De retour à son hôtel, Bixio passa la soirée et une grande partie de la nuit à terminer puis à relire sa grande enquête. Il la frappa en plusieurs exemplaires sur une petite machine à écrire, autre cadeau de Monsieur Jean. Il voulut ensuite penser à Martine mais, à tout instant, des idées précises venaient à la traverse. Il se figura plusieurs fois la scène des révélations, telle qu'il la jouerait au Maire de Marseille, le lendemain. Ne savait-il pas encore que, plus on prépare une scène, plus elle vous trouve désarmé ?

« Et maintenant, mon vieux, la comédie de l'égaré ! pense Bixio en s'habillant tout de travers. Il était écrit que mes relations avec le boulanger Dieulegarde débuteraient et prendraient fin dans l'apparence du délire... »

Il guette par la fenêtre et, lorsqu'il voit le boulanger quitter sa boutique, descend l'y réclamer.

– Ah ! C'est qu'il vient justement de sortir.

– Mon Dieu ! Mais il fallait absolument... absolument... Ah, que je souffre ! J'aurais voulu... j'aurais tellement voulu...

Il sort en multipliant les signes du plus profond égarement.

– Pauvre jeune homme, murmure M^{me} Dieulegarde, c'est sa blessure. Ah ! Papa n'aurait jamais dû...

Cependant, le pauvre jeune homme fait porter ses valises à la Compagnie des *Chargeurs Réunis*, et paye sa note sans la lire – ce qui passe en France pour la plus grande preuve de dérèglement d'esprit. Il distribue des pourboires à tort et à travers, excellent placement. Il prononce des paroles incohérentes, sourit aux anges ; on le voit partir, non sans soulagement, et le portier émet un jugement définitif : « Ces astronomes, à force de regarder ce qui se passe sur la lune, ils finissent par y rester ! »

S'assurant à tout moment qu'il n'était pas suivi, Bixio se rendit aux *Chargeurs Réunis*, retira ses bagages qu'il porta lui-même à la consigne de la gare, non sans avoir « brouillé les pistes » derrière lui. Il commença aussi de laisser pousser ses moustaches mais, parmi tant d'enfantillages, il n'eut tout de même pas celui d'espérer un résultat visible de cette opération avant quelques jours.

Il déjeuna dans le bistrot le plus éloigné du port et de la boulangerie qu'il pût trouver, puis, le cœur battant, se dirigea vers l'Hôtel de Ville. Tous les vingt pas, il tâtait dans sa poche les feuillets de son enquête et le jeu de photographies, preuve irrécusable qu'il ne remettrait au Maire que lorsque l'autre se serait écrié : « Mais vous êtes fou, jeune homme ! » Oui, alors, il les tendrait, une à une, au gros homme effondré à l'idée du scandale. (Il avait toujours vu un gros homme en « répétant » sa scène.) « J'ai voulu vous prévenir, monsieur le Maire, avant d'alerter le Parquet. » Il s'entendait déjà...

– Je désire parler à Monsieur le Maire, dit-il à l'huissier d'un ton pénétré. C'est confidentiel et urgent. Et il ajouta : Vous direz que c'est de la part du *Grand Journal*, de Paris.

Il ne se trompait point sur la puissance de cette recommandation : l'huissier revint peu après et lui dit en confidence :

– Monsieur le Maire n'est pas là, naturellement. C'est le marquis de S**, vous savez ? Il ne vient, pour ainsi dire, jamais. Mais vous allez dans un instant être reçu par l'un de ses adjoints, son bras droit. Entre nous, c'est lui le vrai, le seul maire de Marseille ! – Et il lui montra la porte d'un bureau.

« Aux nouvelles que j'apporte, il faudra bien pourtant que Monsieur le Marquis se dérange ! » pensa Bixio resté seul.

Peu après, un courant d'air fit claquer plusieurs fenêtres et eut pour effet d'entrouvrir la porte du bureau du « vrai Maire ». Bixio, qui s'ennuyait, s'approcha sur la pointe des pieds et jeta par l'entrebâillement un coup d'œil distrait ; mais il se trouva changé en statue de glace. Devant lui, là, de dos, assis à sa table et vêtu de son complet bleu bourru, c'était le Patron ! Oui, sa carrure, ses cheveux si blancs, ses énormes lunettes blondes, et surtout, sur cette nuque grasse, la cicatrice en forme de croix.

Bixio se sentit d'abord l'esprit vide, puis un tel flux d'idées l'inonda que son corps tout entier se couvrit de sueur. Le Patron était le maître de Marseille... Tout s'expliquait ! – Oui, mais tout était perdu. Rien à faire ! Plus rien à faire, sinon se sauver, fuir ce bâtiment, cette ville, ce pays peut-être...

L'huissier manqua se faire renverser dans l'escalier par une trombe humaine qu'il n'eut pas le temps de reconnaître. Dans son trouble, Bixio ne comprit pas tout de suite qu'à courir ainsi dans la rue il risquait seulement d'attirer davantage l'attention. Ensuite, il se força à l'excès contraire et flâna

trop consciencieusement, tandis que bouillonnait son cerveau et qu'il cherchait une issue à cette aventure. Parmi vingt solutions folles, il faillit s'arrêter à l'idée de brûler articles et photos et de retourner « travailler » avec Dieulegarde.

Et soudain, il comprit – un vrai journaliste l'eût aussitôt pensé – que ce coup de théâtre donnerait à son enquête toute sa valeur... Ce n'était plus cinq colonnes, c'était désormais la manchette même du journal, sur huit colonnes, que méritait son titre ; un *papier* pareil ferait crouler le Ministère, vaciller le Régime. L'état de siège serait décrété à Marseille. Quel début dans le journalisme, et combien Martine serait fière !

Bixio s'excitait, gesticulait, parlait presque à haute voix. Il se serait trouvé face à face avec Dieulegarde qu'il lui aurait ri au nez, sans même s'arrêter. En gagnant la gare, il était résolu à prendre le premier train pour Paris.

Il y avait une heure à attendre. « Je vais envoyer des fleurs à sœur Sainte Crédule, se dit-il, plus un hortensia blanc pour la Vierge Marie aux bons soins de sœur Sainte Crédule... »

– Comment, s'étonna la fleuriste, vous ne savez donc pas ? Mais vous ne trouverez pas une fleur aujourd'hui dans Marseille ! Elles nous sont expédiées de Nice et, là-bas, les fleuristes sont en grève depuis deux jours. Quelle honte, n'est-ce pas ?

Pourquoi diable Bixio ressent-il, à ces mots, le petit tressaillement interne qu'il éprouve au seuil de chaque aventure ? Oui, comme avant l'affaire des Trusts, et la Campagne de Corse, et l'histoire de la farine, voici qu'il entend son cœur battre.

« Allons, pensa-t-il sagement, encore un sujet de reportage ! Et puis, n'ai-je pas mérité quelques jours de vacances ? Et mon frère Jérôme habite Nice. » Il cherchait encore des raisons ; en vérité, son instinct, plus impérieux que toute logique, lui commandait d'aller à Nice...

L'express de Vintimille s'ébranlait ; il sauta dedans sans billet et tomba endormi dans les bras de rêve de Martine.

VI LA VOIE NAPOLEON

Le train atteignit Nice à l'heure où, le long de la mer, s'allument les bougies de ce gigantesque gâteau. Aux dernières nouvelles, Jérôme, l'un des frères de Bixio, avait ouvert une agence immobilière rue Prétontaine. Il y courut ; la devanture ne présentait que deux photos jaunies et un chat de la même teinte. Bixio poussa la porte de la boutique et cria : « Il n'y a personne ? » Au bout d'un instant, un pas lourd se fit entendre et le gros Jérôme entra en se frottant les mains.

– Bonjour, monsieur. Oh ! Bixio...

Il courut à son frère qu'il embrassa tendrement.

– Tu m'as fait une fausse joie, lui dit-il bonnement : j'ai cru que c'était un client !

– Merci, fit Bixio en riant.

Il regardait ce large visage, marqué de bonne humeur au coin des yeux et de la bouche.

– Ho, Lulu, descends voir !

Jérôme, sans façon, présenta Bixio à sa petite amie qu'il appelait Lulu, Pépé, Mimi ou Lolotte suivant l'heure.

Elle faisait une cuisine de poupée sur des réchauds, et Bixio prit sa part de la dînette. Jérôme lui paraissait à la fois si heureux et si pitoyable qu'il ne put s'empêcher de comparer leurs destins, leurs amours. « Se jurer de toujours aimer plus haut que son ventre ! » pensa-t-il. Rien ne manquait à la médiocrité du repas et de la conversation. Pourtant Pépé (Mimi, Lolotte) eut une vue profonde :

– Ton frère, dit-elle à Jérôme, c'est toi vu dans un miroir déformant.

C'était la vérité, ou plutôt son contraire. Bixio se prit si bien au jeu des phrases toutes faites que ce fut lui qui, reposant sa tasse de café, commença d'un ton de comédie :

– Et maintenant, si nous parlions un peu de tes affaires ?

Elles n'allaient guère. Jérôme n'avait pas vu un seul client depuis...

– Depuis quand, Lulu ?

– C'est bien simple, cria la voix parmi des chocs de vaisselle, depuis le jour où j'avais mis le chou-fleur, tu sais ? Ça fait...

– Vendredi, coupa Jérôme péremptoire. Il n'était pas assez salé, ton chou-fleur.

« Et celui-ci est mon frère ! » songea Bixio noblement.

Comme ils parlaient de la grève des fleuristes qui gagnait toute la côte et que motivait on ne sait quelle mesure fiscale, Bixio éprouva son éblouissement familial : *l'idée* prenait naissance.

– Tu n'as pas de voiture ? demanda-t-il soudain à son frère.

– Dis, tu te moques de moi ! Non, mais mon meilleur copain est garagiste.

– Et combien te reste-t-il d'argent ?

– Mais... cinquante mille environ. Pourquoi ?

– J'ai vingt mille francs d'économies. Ça peut aller. Nous partirons demain à six heures, commanda Bixio.

Jérôme retrouva son obéissance du temps de leurs jeux d'indiens.

– Ah ! Tu n'as pas changé, soupira-t-il sans déplaisir. Je vais lui téléphoner... Mimi, cria-t-il en saisissant l'appareil, viens me composer le numéro !

Jérôme avait les doigts si gros qu'aucun n'entrait dans les trous du cadran. Bixio regarda ces paumes énormes, calleuses, cornées : « Des vraies mains de marchand de marrons, pensa-t-il. Tant pis pour mon projet ! » Mais il fut séduit par les doigts fins, par les gestes gracieux de Lulu.

– Mademoiselle, demanda-t-il à mi-voix, aimez-vous faire des bouquets ?

– J'adore ça ! Enfin, j'adorerais ça...

– Vous adorerez ça, reprit-il. Tout va bien.

– La voiture sera là demain, fit Jérôme en raccrochant. Mais pourquoi diable... ?

– Mes enfants, coupa Bixio, je dors debout. Excusez-moi. Bonsoir !

Le lendemain matin, les deux frères firent le tour des horticulteurs de la région, que la grève des fleuristes lésait gravement. Bixio signa des contrats de fourniture à des prix avantageux et acheta sur-le-champ pour dix mille francs de fleurs qu'il entassa dans la voiture. Ils revinrent parmi des effluves ; Bixio grisé conduisait à tombeau ouvert ; Jérôme dormait d'un sommeil vertigineux.

– Au travail !

Ils déchargèrent l'enivrante, l'éblouissante cargaison. Puis Jérôme fit le tour de ses amis, empruntant des vases de toutes sortes : élancés, trapus, opalins, funéraires, tout lui était bon ! Mimi acheta des rames de papier et cinq mille épingles. On dressa, contre la morne devanture, des tables et des étagères ; Lulu préparait les bouquets ; Bixio, de la rue, en dirigeait la mise en place ; Jérôme nettoyait sa boutique à grande eau et donnait l'impression d'avoir transpiré tout ce liquide. « S'il n'est pas baigné de fraîcheur en entrant, qui croira pénétrer chez un fleuriste ? » avait dit Bixio. L'agence immobilière s'appêtait fiévreusement, comme pour son premier bal. À midi, tout fut paré : la pièce embaumait et la devanture était « belle comme un décor », affirma Lolotte.

Ils voulurent déjeuner, l'ayant bien mérité ; ils étaient de belle humeur et s'estimaient les uns les autres. Mais ils ne purent avaler une bouchée car les clients, qui d'abord se succédaient, bientôt se bousculèrent. Il fallut débrancher le carillon d'ouverture de la porte d'entrée dont le mécanisme s'enrayait, ayant beaucoup plus fonctionné en une heure qu'en un an. La seule question embarrassante était celle des prix. Jérôme ou Lulu montrait de loin un bouquet à Bixio qui s'interrompait d'accueillir, de servir, d'empaqueter ou d'encaisser pour lancer, après un coup d'œil :

– Quinze francs ! cinquante-cinq francs – euh, non ! cinquante.

Ils firent douze mille francs en quelques heures. Le déjeuner était froid mais ils ne sentaient pas leur faim. Ils faillirent bien ne pas dîner ; cependant, vers sept heures, Lulu-Mimi vendit le dernier œillet et Bixio composa un écriteau : « Plus rien à vendre – Revenez demain – Merci ! » Puis ils tombèrent assis sur trois chaises. Jérôme, les mains pendantes, répétait : « Ben, mon vieux... » Et Lolotte s'en-venait regarder de loin le tiroir-caisse comme un tabernacle.

Bixio faisait des calculs :

– À ce train-là, annonça-t-il, nous gagnerons cent mille par mois !

Jérôme s'épongea le front et Lulu-Pépé dit : « Ben mince ! » Puis le travail fut réparti : Jérôme ferait seul, demain matin, le tour des horticulteurs ; son amie achèterait du papier cristal, de la ficelle bleue, des épingles ; Bixio commanderait des étiquettes gommées et convoquerait un peintre en devantures. Arrêterait-on une vendeuse ? Une caissière ? – Non, on attendrait encore. Mais ce qu'il fallait trouver tout de suite, c'était une raison sociale. Lulu-Lolotte proposa les noms de toutes les

villas médiocres de la côte : « Rêve bleu », « Paradis chéri », « Les jardins d'Éden ». Jérôme trouvait que rien ne valait « Jérôme fleuriste ». Bixio, qui bâillait, rappela que la nuit portait conseil et chacun monta se coucher.

Vers minuit, notre homme fut réveillé par l'inspiration éblouissante. Il courut frapper à la porte de son frère. Jérôme n'ouvrit qu'un œil ; près de lui une immense tache d'encre sur l'oreiller était ce qu'on voyait de Lolotte endormie.

– Jérôme, j'ai trouvé le titre du magasin !

– « *Dites-le avec des fleurs !* »

– Dites quoi ? demanda Jérôme d'une voix pâteuse.

Bixio réprima un gros mot et rentra dans sa chambre. Il ne pouvait plus dormir, et il pensa à Martine, ses cheveux blonds sur l'oreiller en ce moment même... Il décida de lui expédier chaque jour un panier de fleurs.

Le lendemain, comme ils dressaient l'étalage en reprenant en chœur la chanson du peintre (que l'on voyait s'agiter au-dehors, tel un fantôme), la porte s'ouvrit. « Les premiers clients, déjà ? » pensèrent-ils et ils s'avancèrent, avec un sourire tout neuf, vers trois messieurs assez solennels dont l'un portait le deuil jusqu'au bout des ongles, un autre était si bossu qu'il paraissait hausser les épaules sans cesse, et le troisième... – Mon Dieu, il n'y avait rien à dire du troisième : il fallait le regarder de temps en temps si l'on ne voulait pas oublier totalement son visage.

– Ces messieurs désirent ? demanda Jérôme en se frottant les mains.

– Ces messieurs désirent vous voir fermer boutique, dit le noir ; et le bossu éclata d'un rire aigu.

– Mais...

– Nous représentons le syndicat des fleuristes de Nice, reprit le veuf. Aux termes de... du... – vous avez les papiers, mon cher ?

– Arrêté du 23 mai 1922, dit le troisième de la voix la plus neutre, en sortant d'une serviette des papiers manuscrits à l'encre violette.

« Mauvais présage ! » pensa Bixio qui détestait cette couleur.

– « Nul n'a le droit d'ouvrir boutique, magasin, étal de fleurs sans l'autorisation de la Commission plénière du Comité d'Action du Syndicat réunissant la moitié au moins de ses membres, soit un ! »

– Or, aucun de nous, que je sache... commença le bossu, et il acheva seulement par un rire glapissant.

Jérôme transpirait à grosses gouttes et faisait taire Mimi qui, comme un enfant, répétait : « Pourquoi ? Mais pourquoi ? » Bixio demanda doucement :

– Aucune boutique, étal ou magasin ?

– Les textes, mon cher, les textes ! Commanda l'homme noir ; et son acolyte, ajustant les lunettes les plus communes, ânonna : « En vertu de quoi, il sera interdit à quiconque, domicilié ou non sur le territoire de la commune de Nice, d'exploiter ou de commanditer boutique, étal de plein vent, magasin et, d'une façon générale, tout établissement fixe de vente de fleurs, plantes, arbustes et couronnes florales... »

– Tout établissement *fixe*, avez-vous dit ? demanda Bixio plus doucement encore.

– Oui, fit le bossu, les épaules hautes. Voulez-vous qu'on vous l'écrive ?

Les deux autres éclatèrent de rire.

– J’allais vous en prier, dit Bixio poliment.

D’une main aussi tremblante que son menton, Lulu, en larmes, recopia ce texte que signèrent les trois syndics. Ils n’en finissaient pas de se passer le porte-plume et de pouffer. Le troisième dit même, en s’épongeant le front : « Ça fait du bien de rire ! »

Bixio les reconduisit avec courtoisie. Jérôme, atterré, s’était assis parmi les fleurs et ressemblait à une statue funéraire ; Lolotte pleurait dans le tiroir-caisse.

– Inutile de vous fatiguer, mon ami ! cria le bossu au peintre de la devanture, et les trois syndics durent s’arrêter tant ils riaient.

– Jérôme, Mimi, vite ! hurla Bixio en rentrant. Pas une minute à perdre ! Toi, file chercher ton ami le garagiste ! Vous, ramenez-moi le menuisier ! Et vous, le peintre, revenez dans dix minutes avec deux compagnons ! Allez ! Allons !

L’après-midi même, Nice eut ce spectacle inédit : deux camions plus couverts de fleurs que le corbillard d’une tragédienne, et circulant au pas dans les rues.

– Approchez, mesdames et messieurs ! Bonissait Jérôme. Depuis cinq jours vous êtes privés de fleurs. Achetez à la boutique ambulante les plus beaux œillets du littoral ! Achetez des hortensias, des lis, des glaïeuls, des arums à des prix inconnus !

– « Dites-le avec des fleurs ! Dites-le avec des fleurs ! » Glapissait Lulu inlassable, en montrant le calicot où ces mots brillaient de peinture encore fraîche.

Les passants hésitaient, souriaient, emboîtaient le pas ; les fenêtres s’ouvraient, les seuils se garnissaient. Ce fut un vieux monsieur qui, le premier, se décida à acheter ; et, comme il s’attardait à chercher sa monnaie, il dut courir pour rattraper le camion – ce qui déchaîna la bonne humeur dans toute la rue. Pour le remercier de ce baptême, Bixio lui remit quatre douzaines d’œillets au lieu de deux. Ce fut du délire : chacun voulut acheter ; des enfants badauds manquèrent rouler sous les roues. « Arrêtez ! Mais arrêtez un instant au moins ! criaient les acheteuses mi-plaisantes, mi-fâchées. – « Impossible ! »

Et Jérôme ou son frère expliquait le cas.

Bientôt les deux voitures, vides de marchandises, montraient leur carcasse après ce feu d’artifice. En hâte elles refirent une provision à l’Agence, puis se partagèrent la ville suivant des itinéraires précis. On les attendait aux carrefours ; on les pillait avec de grands éclats de rire ; des dames anglaises prenaient des photos.

Ainsi, dans cette ville qui, trois jours plus tôt, lui était inconnue, Bixio défilait plus entouré de fleurs et de cris, plus pressé par la foule que jamais aucun souverain mais aussi lentement. Il se retenait pour ne pas saluer.

Dans les maisons, voici que, de nouveau, on remplissait à gros bouillons des vases d’eau, on coupait les tiges, on donnait aux bouquets le dernier tour de main avec un « là ! » de satisfaction. Dans la rue, la lente promenade se poursuivait, triomphale. Il y eut bien quelques fâcheux – un bossu notamment, ainsi qu’un homme tout en noir – qui tentèrent d’exciter la foule contre « cette mascarade » ; ils se firent conspuer.

Le lendemain, il y eut trois camions, mais dix fois plus de clients. Nice s’éveillait comme la Belle-au-Bois : les amoureux, un bouquet à la main, reprirent leur déclaration interrompue ; on célébra des mariages qui n’attendaient que le retour des fleurs blanches ; on put enfin enterrer le président Favier auquel sa famille refusait des obsèques sans couronnes ; on souhaita en vrac les fêtes des dix derniers

jours.

Cependant, à toute heure, Bixio calculait, commandait, écrivait. Jérôme et Lulu marchaient sur la pointe des pieds. Bixio ne retrouvait la parole qu'à table ; leur effort et la réussite donnaient aux trois des appétits de fossoyeurs.

– Mais pourquoi travailles-tu sans cesse ? Qu'est-ce que tu calcules donc ? demandait Jérôme à son frère. Puisque ça marche bien comme ça...

– Dix jours, répliquait Bixio orageux, nous n'avons que dix jours devant nous pour jouer la partie. Ensuite, les fleuristes auront compris leur intérêt : ils cesseront la grève.

C'était faire à leur bon sens trop de crédit, car les boutiques ne rouvrirent que treize jours après l'apparition des camions. Trop tard ! Bixio avait réalisé son plan. D'abord, six, douze, vingt camions avaient sillonné toute la côte, apportant chaque jour des fleurs à chaque ville. Jérôme et son frère n'accompagnaient plus les voitures ; d'autres missions les appelaient : le gros garçon avait signé, avec les principaux horticulteurs, des contrats de fourniture exclusive ; Bixio avait loué, dans toutes les villes, une boutique qu'il faisait repeindre et installer de neuf. Si bien que, le jour où les fleuristes cessèrent leur grève, les camions disparurent mais vingt magasins « *Dites-le avec des fleurs !* » firent leur ouverture.

Cependant, après une semaine d'un succès dû à la curiosité ou à la sympathie, la plupart des clients retournèrent à leurs anciens fleuristes. Bixio avait prévu cette fidélité ; il redoubla d'idées. D'abord, les camions reparurent, transformés en voitures publicitaires qui distribuaient gratuitement des fleurs. Toutes les jeunes mariées de la côte reçurent, au matin de leurs noces, une corbeille de fleurs blanches toutes les familles en deuil une modeste gerbe, gracieusement. À toutes les grandes réceptions, une bouquetière se tint à l'entrée, fleurissant chaque invitée – ou plutôt offrant à son cavalier de quoi la fleurir. « *Dites-le avec des fleurs !* » La phrase courut partout, accompagnant les dons les plus divers : c'était, dans le hall de la maison qu'elle venait de louer, un bouquet écossais qu'y trouvait Lady D. le matin de son arrivée, parmi le jacassement des chiens, des bonnes, des perruches. C'était un bouquet à chaque voyageuse descendant des wagons-lits de Paris. « *Dites-le avec des fleurs !* » C'étaient, traînant sur les chaises de la promenade, sur le plongeur de la piscine, sur les courts de tennis ; c'étaient, jetées dans les appartements par les baies ouvertes ou, du second balcon, sur les spectatrices de l'orchestre, des fleurs, toujours des fleurs, des fleurs partout, piquées d'une banderole de papier : « *Dites-le avec des fleurs !* » Ce devint un jeu, une *scie* ; la revue du

Casino de Cannes prit ce titre ; au coin des rues, de petits orchestres, payés par Bixio, jouaient le succès du jour : « *Dites-le avec des fleurs* », et le feuilleton du *Petit Var* s'appela ainsi. Chaque fois qu'une injure s'élevait à la halle au poisson, « *Dites-le avec des fleurs !* » conseillait une commère, et cette phrase devint la seule réponse au mot de Cambronne. Les trente boutiques de Bixio firent partie de la vie de la côte, à la fois comme une nouveauté et déjà comme une tradition. Tous savaient qu'on y recevait quinze œillets à la douzaine, qu'on y arrondissait les prix au chiffre inférieur (« Gardez votre petite monnaie pour les pauvres, allez ! »), qu'aux cartons envoyés se trouvaient joints quelques vers de Ronsard, de la Comtesse ou de Mallarmé sur les fleurs. On savait aussi que tous les hôpitaux et les orphelinats de la côte étaient fleuris par Bixio mais, cette fois, sans banderoles. On le savait par des indiscretions, car ces gestes ne cherchaient aucune fin publicitaire. Pas plus que ce matin de Toussaint où les tombes les plus délaissées des cimetières de Toulon furent jonchées de fleurs par des mains inconnues. Ce prodige, peut-être l'attribua-t-on à Bixio sans autre preuve que son habituelle largesse...

Le plus grave problème avait été de choisir les gérants de ses boutiques, et voici comment Bixio l'avait résolu. Un soir, Jérôme avait, sur sa demande, sorti toutes leurs photos du collègue San Piterno.

On y voyait, d'année en année, grandir les cinq frères et leurs pantalons s'allonger, pousser leur duvet, leur pose s'alanguir. Bixio avait pointé sur chaque promotion les plus astucieux de la classe : ceux qui, sans sourciller, faisaient pouffer les autres, improvisaient au tableau noir, inventaient de nouveaux *précipités* en classe de chimie.

– Jérôme, je te donne quinze jours pour me retrouver tous ces gars-là !

– Mais...

Ce « mais » était la dernière arme de Jérôme quoiqu'un seul regard de Bixio en eût raison. Tant de fois son frère avait passé outre et gagné, qu'à ce « mais » près, Jérôme avait confiance, aveuglément.

Il était donc parti pour la Corse, après avoir expliqué à sa Pépé toute la comptabilité de l'affaire ; et, vingt jours plus tard, il était revenu flanqué de trente-cinq gaillards pêcheurs, mécaniciens, comptables, souteneurs, voyageurs de commerce – tous aux yeux noirs, au regard vif, aux lèvres épaisses, au sourire de neige.

– Bixio, voici tes « Maréchaux » !

Hélas, quand il reprit la gestion financière de l'entreprise, que de larmes ! Mimi, ne se rappelant plus au juste ce qu'on appelait *frais généraux*, les avait froidement écartés dans le calcul des prix de vente.

– Nous sommes ruinés, gémit Jérôme.

– C'est notre plus belle quinzaine, dit Bixio qui achevait les comptes.

– Quoi ?

– Explique qui pourra ! En tout cas, dans les deux mois qui viennent, je t'interdis de toucher aux prix, quoi qu'il arrive ! (Et, comme Jérôme bredouillait.) Mais comprends donc que c'est notre insouciance qui fait notre triomphe ! Chaque fleuriste de la côte a résolu de faire fortune en sept, huit ou dix ans. En servant ses clients, il ne pense qu'au cabanon qu'il désire acheter, et il baisse son rideau une heure trop tôt pour mieux faire ses additions. Nous serons tout le contraire ou nous crèverons comme eux et d'abord d'ennui ! Fais juste assez de comptes pour que les « Maréchaux » ne te volent pas et que le fisc nous respecte. Pour le reste, paye tes factures de la main gauche et encaisse de la main droite, et donne-moi rendez-vous dans trois mois pour savoir si tu es ruiné ou millionnaire. Et vive Lulu qui nous donne des leçons de commerce ! Ravale tes larmes, ma fille : je vous invite à dîner au *Martinez*.

Trois mois plus tard, Bixio avait maigri de sept kilos mais il était millionnaire.

Un matin que Bixio travaillait dans son bureau, Jérôme monta de la boutique :

– Je venais voir si tu étais bien là. J'avais cru à une blague : ton sosie vient d'entrer au magasin ! Un duc de Praslin-Brizac qui commande vingt paniers de fleurs pour des jeunes filles de Paris. C'est sa fête : alors, au lieu de recevoir des fleurs, il en envoie à toutes ses...

–... et 2,11 – et 4,15 – 153 722. Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? demanda Bixio en achevant son addition.

– Ton sosie ! Ce type est ton sosie ! Descends voir, je t'assure : Lulu dit que c'est un vrai dédoublement de personnalité.

– Elle est trop savante pour moi, murmura Bixio en se levant à regret.

Comme il pénétrait dans la boutique, le jeune homme en sortait et il ne vit de lui qu'un profil puis une silhouette qu'il prétendit ne lui ressembler en rien. On n'admet guère de ressemblance qu'entre

les autres ; il est vrai que, dans un miroir inattendu, on ne se reconnaît pas soi-même.

– Dites donc, admira Mimi qui recopiait des adresses, il ne connaît que des duchesses, ce gars-là ! Marigny-Fausange, Pierrefendre, Covegnac... – Ah ! si, tout de même une roturière : M^{lle} Martine Despaty...

– Quoi ? (Bixio avait bondi :) Ce panier-là, tu ne l’enverras pas, tu m’entends ? Pas ce panier-là !

– Mais, mon vieux, c’est impossible, dit lentement Jérôme en posant une main sur l’épaule de son frère. C’est un client, il a payé... Ce serait un vol !

Bixio le regarda ; Jérôme était grave, presque attristé : la statue de la Probité, de la Conscience, du Commerce en 1860...

– D’accord ! fit-il.

Mais il remonta chez lui, furieux.

L’on a pas assez dit que, depuis son arrivée à Nice, Bixio avait chaque jour expédié des fleurs à Martine, songé à elle chaque soir, rêvé d’elle chaque nuit. Il avait son plan, et le premier relais en était couvert : de Golfe-Juan à Toulon. Maintenant, lui allait remonter sur Paris par petites étapes : Grenoble, Lyon, Dijon – suivre, sans le savoir, la *Voie Napoléon*. Il comptait les jours, l’argent aussi, tendu vers un seul but : Martine, la mériter, la revoir, lui parler d’égal à égale. Le soir, seul dans sa chambre, il répétait son nom à mi-voix *pour le garder vivant* : Martine... Martine...

Mais entendre ce nom dans une autre bouche, penser que la jeune fille allait recevoir des fleurs d’une autre main, cela lui paraissait menacer tout son plan, cela l’angoissait. Il eut envie de tout brusquer, de laisser là ses desseins trop prudents, de sauter en voiture, de gagner Paris en roulant toute la nuit : demain matin, il serait avenue du Bois avant que les volets de l’hôtel ne fussent ouverts ; il attendrait, et peut-être apercevrait-il Martine derrière la croisée, nouant sa robe de chambre, peut-être... On a tant de chance, quand le cœur vous bat : tous les hasards sont à vos ordres. Elle l’apercevrait, resterait saisie : « Bixio, les fleurs, c’était vous ? » du ton dont elle avait dit : « La campagne de Corse, les Trusts, c’était vous, n’est-ce pas ? » Ah ! Pourquoi attendre encore ? Gagner de l’argent mais perdre du temps ? « Et si j’allais mourir avant ?... » Ses terreurs d’enfant, la veille des jours de fête, voici qu’il les retrouvait... Mais ce pas pesant dans l’escalier, c’était Jérôme qui montait, cet autre petit garçon, son aîné, qui sans lui ne pouvait rien :

– Bixio, je montais voir : il faudrait que demain...

– Oui, demain... Oui, bien sûr, demain, demain...

Il y eut beaucoup de lendemains. Bixio le Sage, Bixio le Sûr attendit que les clients fussent fidèles, tous les contrats signés, et les « Maréchaux » en place. Enfin, le départ fut décidé. La veille, ils réunirent l’état-major. Lulu pourtant n’y fut pas convié : on voulait rester entre Corses. Jérôme fit prêter le serment de fidélité à tous les « Maréchaux », aux demeurants comme aux partants : « Sempre a Corsica ! »

Le lendemain matin, Bixio et son frère mirent leur monde dans le train ; on avait loué des compartiments entiers : cela tenait du pèlerinage et de la tournée de comédiens. Tous embrassèrent Lolotte qui pleurait. Le train disparu, les frères prirent la route en voiture. Jérôme n’en finissait pas de verser des consolations dans l’oreille de sa Pépé qui sanglotait.

– Eh ! La surintendante, dit Bixio, ce départ est parfait ; mais vous n’avez oublié qu’une chose.

– Quoi donc ? demanda-t-elle à travers ses larmes.

– Des fleurs !

Il y eut trois sourires, et la voiture démarra.

Ainsi Bixio s’approchait de Paris, suivi de ses troupes fidèles, ouvrant une boutique de fleurs dans chaque ville traversée. Petit Poucet, il semait ses « Maréchaux », un à un, sur le chemin de sa fortune. Le lancement se faisait, dans chaque ville, suivant les méthodes qui avaient réussi à Nice et sur toute la côte. Jérôme avait appris par cœur le réseau de tous les Corses de France. Dès son arrivée dans une ville, il rendait visite aux plus importants comme aux plus modestes et s’assurait de leur concours. C’était là son plan, sa seule idée et son seul don : il flairait le Corse et l’abordait de front : « Sempre a Corsica ! » Il obtint des succès étonnants : à Grenoble, le Coadjuteur s’appelait Marescotti ; il glissa dans un mandement pastoral de Monseigneur : « Vous vous devez la vérité les uns aux autres, mes bien chers frères, si dure soit-elle ; mais dites-la avec des fleurs... » À Lyon, le Directeur des Postes était un Délia Rocca et, pendant huit jours, toutes les lettres portèrent un cachet : « Dites-le... »

Le voyage de Bixio rappelait la tournée d’un cirque ambulante. Celui-ci envoie devant lui ses agents et ses poseurs d’affiches ; ainsi Bixio faisait-il préparer méthodiquement les étapes à venir. Lorsqu’il arrivait quelque part, le magasin était déjà loué, repeint et garni, les Corses visités, les journalistes « intéressés », les habitants recensés et classés. À cent kilomètres de là, les peintres apprêtaient déjà leurs bleus et leurs blancs, et Jérôme flairait les Crivelli, les Pizella... Ailleurs, plus au nord, un « Maréchal » signait chez le notaire la location d’une boutique place Jean-Jaurès, un autre relevait des noms dans l’annuaire départemental...

Cette armée patiente et qui ne connaissait que des victoires mit trois mois pour atteindre Paris. Aux portes de la capitale, il n’en restait que Bixio, Jérôme et cinq « Maréchaux ». Chacun des autres confrontait son accent de soleil à celui d’une ville différente dont il était à la fois le plus récent et le plus célèbre des habitants. Chacun de ces magasins eût suffi à assurer la fortune d’un Français de l’époque, mais aucun n’intéressait plus Bixio. Jérôme, s’il y songeait, était saisi de vertige :

– Et dire que tu as commencé avec mes cinquante mille francs d’économies ! Maintenant, c’est-ce que tu gagnes chaque jour, disait-il non sans exagération.

– Au fait, te les ai-je remboursés ? demandait Bixio naïvement.

– Vingt fois, crétin ! Mais pourquoi veux-tu essayer Paris ? Tu vas finir par nous casser les reins, mon vieux. Nous casser les reins !

– Ce qu’il y a d’ennuyeux avec Paris, répondait Bixio songeur, c’est qu’ensuite il ne reste plus rien, non, plus rien à tenter.

– Oh ! Tu trouveras bien autre chose, bougonnait Jérôme déjà résigné.

VII

LE TIERS-ETAT

La conquête de Paris dura un mois : trois semaines de siège et huit jours de combat. Le premier mai de cette année-là, toutes les grandes dames de la ville reçurent une botte de muguet serrée par un ruban où se lisaient ces mots : « Madame, lorsque ce muguet sera fané, faites-nous la grâce d'en venir accepter un autre dans notre magasin de telle rue... *Dites-le avec des fleurs* vous en remercie ! » Ce qu'on appelle « le Tout-Paris » (c'est-à-dire ceux qui dépensent et ceux qui parlent) connut ainsi l'adresse de la plus proche boutique parmi les six que Bixio devait ouvrir quelques jours plus tard. Le matin de leur inauguration, les passants virent avec stupeur certains trottoirs jonchés de pétales de fleurs ; ils suivirent cette piste : venus de toutes parts, les itinéraires fleuris se rejoignaient au seuil des nouveaux magasins. « Demain, avaient annoncé les journaux, demain les Parisiens joueront au Petit Poucet... » Ils disaient aussi que les « couples charmants » qui se présenteraient à l'une ou l'autre des boutiques recevraient un bouquet. Il en vint des centaines, dont beaucoup étaient laids et quelques-uns affreux ; mais le charme est comme le bon sens : nul ne s'en croit dépourvu, et Bixio le savait.

Il mit en honneur à Paris ce qui, partout ailleurs, lui avait assuré le succès. Il y ajouta plusieurs idées. Par exemple, des gares aux magasins, les fleurs étaient transportées dans des camions aux parois de verre. Les livraisons en ville étaient assurées par des petits *grooms* vêtus de bleu ciel et chamarrés d'or. Ils avaient toujours quelques boutonniers à distribuer dans le métro ou dans la rue, et on les suivait en riant, ces gamins sérieux comme des professeurs. Ce furent eux qui, tous les matins durant les trente premiers jours, souhaitèrent leur fête avec des fleurs aux Monique, aux Solange, aux Juliette, aux Claude les plus en vue de Paris. « Tout cela devait coûter bien de l'argent », pensait l'homme de la rue ; c'en rapportait bien plus encore...

Cette saison-là, les robes de Lanvin prévirent toutes un bouquet naturel au corsage ou à la ceinture, et Agnès lança les chapeaux ornés de vraies fleurs. Bixio créa « l'abonnement fleuri » et assura en permanence la décoration florale des plus beaux appartements de Paris, des restaurants et des théâtres. Il obtint des Beaux-Arts le droit de fleurir chaque jour les palais de Versailles et de Fontainebleau et les salles de mobilier du Louvre, et il les rendit à la vie. Il eut des experts qui donnaient des consultations gratuites aux maîtresses de maison, et, pour les jeunes filles du monde, il ouvrit un cours d'arrangement de bouquets. Les travaux pratiques avaient lieu dans les caves de ses boutiques : c'étaient d'immenses réserves aux murs de mosaïque ; au milieu, coulait une rivière où trempaient cent mille œillets de toutes les teintes. Ses six boutiques, deux mois plus tard, étaient douze, bientôt vingt. Bixio les choisissait au voisinage d'autres fleuristes car il pensait que les commerçants, comme les alpinistes, ne peuvent réussir qu'en cordée. Il lui arriva même de sauver de la faillite plusieurs confrères afin de conserver leur concurrence.

Au début de juin, il lança la formule : « Téléphonnez des fleurs n'importe où en France !... » D'un coup de fil, depuis son bureau de la rue Taitbout, le marquis d'Auriac envoyait ses orchidées familières à la marquise née Molly Brampton qui le trompait à Vichy. Dans chaque magasin il y eut un « écrivain public » qui rédigeait des compliments en vers, un photographe grâce auquel votre image accompagnait vos fleurs. Il y eut... Il y eut... – mais on n'en finirait plus avec les idées de Bixio. Il devint, en quelques mois, le premier personnage de Paris et, fait plus remarquable, il le resta durant plusieurs semaines. Il travaillait jour et nuit : rien ne donne plus de mal que les futilités ; seules, les industries lourdes et les entreprises dont dépend le sort du pays connaissent des patrons

reposés, insouciant.

Jérôme le secondait avec un dévouement bourru. Il entra chez lui à toute heure :

– Bixio, il va falloir agrandir les Champs-Élysées ; Monte-Carlo réclame une vendeuse anglaise ; le « Maréchal » de Rouen est parti hier en emportant cinquante-trois mille francs ; Lyon demande du renfort pour la Foire ; il faut renouveler le contrat d'Alençon...

Bixio écoutait, notait, réfléchissait un instant, et tranchait : Voir l'entrepreneur... Télégraphier à Londres... Écrire au Procureur...

Il logeait à l'hôtel, prenait ses repas au restaurant et ne se déplaçait guère que d'une boutique à l'autre. Il ne se couchait que lorsqu'il était sûr de tomber endormi ; et c'était Jérôme, le matin, qui le réveillait, un rapport à la main. Ainsi avait-il pris toutes ses précautions contre lui-même.

Quelquefois, il pensait que n'importe quel homme sans fortune, sans travail, et le plus misérable de Paris aurait, lui, le loisir de sauter dans le métro, de descendre à *Dauphine* et de sortir de terre en face de chez Martine alors que lui, depuis vingt-six – non ! vingt-sept jours, s'interdisait même d'y songer. Simplement, il comptait les jours, comme l'on voit.

Pourtant, il lui parut que Jérôme lui soumettait des problèmes de plus en plus ténus, et il y regarda de plus près.

– Dieu me pardonne, lui dit-il un soir, mais tu engrais, mon garçon ! Et moi je n'ai que trop maigri. Il est grand temps que tu prennes en main toutes ces questions. (« Si je tombe dans le détail, pensait-il, je suis perdu ! »)

– Je m'en doutais bien, dit Jérôme piteux, mais comment pourrais-je m'en tirer tout seul ? Il faudrait que Marie-Thérèse me rejoigne, ajouta-t-il en baissant les yeux.

– Marie-Thérèse ?

– Oui, Mimi... Lulu... Enfin Lolotte, quoi !

– D'accord ! fit Bixio tyrannique, mais à condition que tu l'épouses. Tu comprends, maintenant nous ne pouvons plus nous permettre...

Jérôme resta éberlué ; et, désireux de changer la conversation :

– Nous verrons ça, dit-il. En tout cas il faut absolument que demain tu...

– Demain ? interrompit Bixio triomphant, eh bien, non ! Demain, rien. Demain, repos. Demain est à moi, enfin !

Effaré, Jérôme leva les bras au ciel, bredouilla, battit en retraite. « Se casser les reins, il va se casser les reins ! » se répétait-il à mi-voix et, comme le garçon d'ascenseur était corse, il lui confia ses ennuis, en patois.

Resté seul, Bixio ouvrit ses fenêtres, se fit couler un bain trop chaud, et chanta : « Demain est à moi » et « Je verrai Martine » sur tous les airs qui lui venaient. Au pied de son lit, il disposa du linge propre et sa cravate préférée et, pour la première fois depuis dix ans, il se mit à genoux et joignit les mains ; mais il ne trouvait à dire que « Merci » et « S'il vous plaît »... Il se sentait un tout petit garçon et, comme il avait *besoin* de pleurer et aucune raison de le faire, il pensa à la mort de son père et pleura.

Quand on lui fait passer la carte de visite de Bixio, *Président-Directeur Général de la Société Paris-Nice Fleurs*, M. Despaty sonne sa secrétaire :

– Demandez à l'affreux Brouillais si ce monsieur est un client du Journal.

Depuis vingt ans que M. Brouillais dirige la publicité au *Grand Journal*, son patron ne l'a jamais appelé autrement que « l'affreux Brouillais » et jamais il ne l'a convoqué : il déteste sa figure. Il ne l'appelle pas davantage au téléphone, car sa voix ¹ suffit à lui évoquer ce sourire de renard, ce profil de loup, cette nuque d'ours, toute sa personne douceuse et cruelle de courtier-rongeur, croqueur de commissions.

« Notre plus gros client actuel, a griffonné l'affreux Brouillais (cette écriture !). Contrat de cent mille francs par mois. Très belle affaire en plein essor, etc. »

– Faites entrer ce monsieur, commande le petit homme d'un air ennuyé et, quand la porte s'ouvre : Excusez-moi de vous avoir fait at... Ah, Bixio ! Par exemple...

Ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Bixio raconte sa fortune, mais pas un mot sur Marseille. Ils sont tout émus.

– Que je suis heureux de vous revoir, Monsieur !

– Ne m'appellez plus « monsieur », propose généreusement l'ancien patron.

Bixio ne sait plus comment dire. Monsieur Jean, par délicatesse, l'appelle à son tour « monsieur » ; cela devient ridicule. Enfin, ils adoptent « mon cher ami » et la conversation reprend.

Brusquement, M. Despaty saisit son cher ami par le bras :

– Sortons ensemble

Ils traversent les couloirs, le grand hall, descendent l'escalier. Monsieur Jean serre le bras du jeune homme comme s'il allait tomber sans cet appui.

– Je veux *qu'ils* me voient avec quelqu'un qui m'aime, murmura-t-il. (Et Bixio regarde avec compassion le pauvre petit millionnaire.)

Les voici dans la rue populeuse que le vent de printemps retrousse brutalement, tendrement. La voiture luxueuse les escorte maintenant le long des grands boulevards, à une allure de péniche. Adrien, le chauffeur, se fait injurier par les autres mais ne répond rien : depuis qu'il a reconnu Bixio dans le « cher ami » du patron il ne sait plus très bien s'il vit ou s'il rêve.

– Cher, cher Bixio, dit Monsieur Jean, je voudrais vous voir souvent. Déjeunons ensemble tous les mardis... Que faites-vous en fin de semaine ? Quel dommage que vous n'habitez plus avec nous ! Tenez, j'aurais aimé... Je voudrais...

Il se tait. Bixio croit deviner, n'ose pas deviner.

– Et Martine, hasarde-t-il, comment va Martine ?

M. Despaty tressaille ; il a deviné juste. « Monsieur Jean beau-père ! Ce serait irrésistible... »

– Martine ? Bien, très bien.

– Accepteriez-vous... je vous prie de m'excuser, de lui remettre cette lettre ?

– Mais bien sûr, voyons !

Et soudain Monsieur Jean change d'idée, serre fébrilement la main de Bixio et s'engouffre dans la voiture, son mouchoir sur la bouche :

– À bientôt, crie-t-il d'une voix étouffée, à bientôt ! À la maison, Adrien !

« Les microbes, pense Bixio : depuis vingt minutes je lui avais fait oublier les microbes... »

Dans sa lettre, Bixio priait Martine à goûter le jour même au Pavillon d'Armenonville : « Il faut, il faut absolument que je vous parle... »

Il l'y attendit jusqu'à six heures devant un thé qui se glaçait. Enfin, comme on dressait les tables

pour le dîner, il retourna chez lui fort sombre. À minuit, Monsieur Jean l'appela au téléphone : « Mon cher ami, c'est impardonnable ! Je retrouve dans ma poche la lettre pour Martine... Oui... Non, elle est sortie... Que dois-je faire ? Comment ? Demain ? Lui dire que c'est remis à demain ? Bien... Bien... Excusez-moi ! »

Bixio s'endormit joyeux. « Qu'est-ce qu'une journée perdue ? » pensa-t-il.

Hélas, Bixio, c'est pourtant ce soir qu'il faudrait pleurer, car ce vieux fou de Monsieur Jean a laissé passer la seule journée de vos vies qu'il ne fallait pas perdre, et jamais vous ne la rattraperez...

Minuit ! Tandis que tu t'endors en souriant, Martine, hélas ! Martine...

Le lendemain, Bixio passa chaque heure de la matinée à regarder l'heure et commanda son déjeuner plus tôt que de coutume, comme si cela dût avancer le temps du goûter. Il était d'humeur conciliante ; il aurait volontiers pris part à tous les incidents de la rue, souri aux bêtises des enfants, aux courses des chiens, aux sifflets des cyclistes avec une bienveillance nuancée de pitié. Les couples des tandems, vêtus de vert ce printemps-là, un bouquet de lilas au guidon, se croisaient nonchalamment dans l'avenue, comme les barques sur le lac voisin. Bixio s'assit au Pavillon d'Armenonville et pensa à Martine.

Il se donnait beaucoup de mal pour ne pas préparer ses phrases à l'avance. Par instants il remettait tout en question : ce rendez-vous lui semblait insensé et il espérait presque qu'elle ne s'y rendrait pas ; lui-même avait envie de fuir. Ou bien il se disait : « Quelle contenance adopter si Martine se jette dans mes bras ? Puis-je la tutoyer dès aujourd'hui ? Et si elle allait éclater de rire au seul mot de fiançailles !... »

Une Bugatti rouge aux sièges de cuir vert (qu'il avait vue la veille dans une vitrine des Champs-Élysées) approcha en trombe, s'arrêta net ; une portière claqua, Martine, à grands pas, se dirigeait vers Bixio.

Il s'était levé ; son cœur battait. Il se sentait déçu quoique émerveillé : déçu qu'elle marchât sur la terre, la jeune fille tant rêvée ! – mais, émerveillé de cette grâce vivante, car ses souvenirs s'étaient fanés.

– Martine... commença-t-il.

Mais elle, aussitôt :

– Autrefois, vous disiez « mademoiselle », maintenant « Martine » tout court. Mes compliments ! Vous allez vite, à l'exemple de votre fortune !

Elle était debout devant Bixio, un regard noir, inconnu de lui, planté dans ses yeux ; mais ses mains tremblaient un peu. Lui, désespéré, voulut toucher ces mains ; elle les retira vivement.

– Martine, répéta-t-il. (Et il la regarda si franchement qu'elle faiblit, détourna les yeux.)

– Venez, dit-elle plus bas. Allez-vous nous donner en spectacle à ces gens ?

Et elle s'éloigna vers la voiture rouge.

Bixio jeta un billet sur la table vide et la suivit. « J'ai dix pas devant moi pour tout arranger », se dit-il. Mais cette pensée même le frappait d'impuissance et il ne pouvait que se répéter : « J'ai dix pas devant moi... » Pourtant, une autre idée s'empara de lui avec la force d'une évidence : « Ce n'est pas vrai... Ce n'est pas possible... C'est un malentendu, comme on en voit au début des romans ou des films quand l'histoire se présentait trop simple, trop belle... CE N'EST PAS VRAI ! » En arrivant à la voiture où l'attendait Martine :

– Laissez-moi vous parler, commença-t-il avec fermeté.

– Non ! C'est moi qui dois vous parler. (Elle allait ajouter : Bixio, mais il la vit arrêter ce nom sur ses lèvres – « ses lèvres... ».) Sans quoi je ne serais pas venue.

– Il n'y a que cela qui m'importe, dit-il. Vous êtes ici, vous êtes devant moi...

La phrase était niaise, pas l'intention : il sentait que Martine avait préparé ses paroles et il voulait l'interrompre à tout prix, la désarçonner, *éteindre la mèche*. Et, en effet, les lèvres cherchaient des mots sans les retrouver. Il continua :

– Martine, il y a un an que je vous ai quittée de mon plein gré pour m'éprouver, pour voir ce que je valais, pour...

– Je croyais, dit-elle avec un sourire d'ironie mais sans lever les yeux, que c'était pour un télégramme, un parent malade, non ? (« Elle s'en souvenait donc ! »)

– Assez d'enfantillages ! s'écria-t-il avec une véhémence satisfaisante. C'était le prétexte donné à votre père, mais...

– Bien sûr ! Enfantillage, n'est-ce pas, tout ce qui touche à mon père ? On le manœuvre comme une toupie, on se sert de lui et, quand on a assez joué, on le quitte sur l'heure ?

« C'est impossible, se dit fermement Bixio, impossible que sa colère vienne de là : elle s'en moque autant que moi ! » Et il fit exprès un moment de silence pour que la feinte indignation de Martine, en retombant d'elle-même, se dénonçât.

– Martine, dit-il enfin, vous savez très bien que j'aime votre père. Vous savez très bien que c'est pour son bien que je l'ai... conseillé quand j'étais son secrétaire.

– Son domestique ! s'écria-t-elle avec une sorte de fureur. Vous étiez son domestique !

– Oui, dit gravement Bixio, comme votre grand-père était le « domestique » de l'épicier dont il servait les clients.

– Je... Oh !... Comment osez-vous ! Mon grand-père a connu des débuts difficiles, et il n'en eut que plus de mérite à créer le plus grand journal du monde entier.

– Vous parlez comme une affiche, remarqua Bixio en riant. Et qui vous dit que mes petits-enfants ne seront pas fiers de leur grand-père qui, en un an, est devenu « le premier fleuriste de la France entière » après avoir été... domestique ?

– Est-ce que vraiment vous allez comparer un directeur de journal et un marchand de fleurs ? demanda Martine en se croisant les bras.

– Je ne pensais pas, reprit doucement le jeune homme, que nous jouerions aux métiers lorsque je vous reverrais après une année où je n'ai pas manqué un seul jour de penser à vous...

– Ni de m'envoyer chaque jour des fleurs, comme à une grue !

– Martine, je vous défends...

– Vous me défendez ? (Martine éclata de rire nerveusement.) Des fleurs chaque jour, reprit-elle. Me prenez-vous pour une actrice, et vous pour un roi ? Vraiment, vous ne vous rendez pas compte de ce que cela a d'inconvenant ni de ce qu'on pouvait penser de moi ? Si vous aviez la moindre éducation...

« C'est vrai, pensa Bixio, j'ai été absurde et imprudent... Mais quoi, je *sais* que ce ne sont que des paroles et que sa froideur ne vient pas de là non plus ! »

– Martine, laissons tout cela. Nous tournons autour de la vérité ; c'est un jeu très vain. Écoutez-moi : nous sommes vivants ensemble... Pour moi, c'est assez ! Martine, Martine, pourquoi ne me regardez-vous pas ?

Il la vit faire effort, se concentrer avant de relever vers lui un visage fermé, tendu.

– Oui, dit-elle durement, nous sommes vivants ensemble, quelle merveille ! Nous et mille millions d'êtres humains ! Et ensuite ? Pourquoi toutes ces phrases ? Et d'abord, pourquoi cet entretien ? Nous n'avons rien de commun. Est-ce que vous croyez que l'argent tient lieu de tout, et qu'il suffit de faire fortune en quelques mois pour changer de classe ?

– Mais, dit Bixio avec violence, qui vous parle de classe et d'argent ? Il s'agit bien de cela !

Il eut honte aussitôt de cette véhémence ; pourtant il s'aperçut qu'elle touchait Martine et il voulut reprendre sur le même ton, mais sans conviction, cette fois :

– Vous n'avez donc aucun cœur, Martine ?

Il comprit trop tard que sa phrase était ridicule. Déjà, Martine répondait, en ennemie :

– Je n'ai peut-être pas de cœur mais vous n'avez guère d'esprit ! Il est vrai qu'avec l'argent, n'est-ce pas...

– Mais enfin, quand vous ai-je parlé d'argent ? Est-ce moi qui cherche à vous éblouir ? Est-ce moi qui... (Puis, changeant de ton :) Martine, quand avez-vous acheté cette Bugatti ?

– Ce matin, répondit-elle avec une sorte de défi, et je la changerais demain si cela me plaît ! Personne ne peut m'empêcher de faire ce que je veux, ni vous avec vos phrases, ni...

Elle s'arrêta net.

– Ni qui, Martine ? Que se passe-t-il, à la fin ? À quel jeu jouez-vous ? J'ai l'impression que vous parlez à *la cantonade*, comme dans les mauvaises comédies... Il n'y a que moi, ici, pour vous entendre. Répondez-moi donc, Martine ! Est-ce que nous parlons ou non le même langage ?

– Non, nous ne parlons pas le même langage reprit-elle avec assurance comme si elle retrouvait un rôle appris. Et nous ne sommes pas de la même race : il y a un fossé entre votre classe et la mienne, et ne croyez pas que l'argent le comble jamais !

Sa voix tremblait. Elle se jeta dans sa voiture qu'elle mit en marche. Bixio, interdit, la vit démarrer, rouge et vert, dans un tumulte. Un taxi passait ; il l'appela : « Suivez cette voiture ! » commanda-t-il comme dans les romans policiers.

Bientôt, le taxi rejoignit la Bugatti arrêtée le long d'une petite allée. Martine, penchée en avant, le front contre le volant, pleurait. Bixio la vit et se rejeta au fond de la voiture, l'esprit en déroute.

– Où vous voulez, répondit-il au chauffeur qui l'interrogeait, conduisez-moi où vous voulez !

– À Charenton, marmonna le chauffeur.

Or, la veille de ce jour...

La veille de ce jour, comme le dernier coup de minuit sonnait, Martine chaussa sa seconde pantoufle de vair, monta dans son carrosse et, s'adressant au gros rat métamorphosé en chauffeur :

– Adrien, à l'hôtel d'Iéna !

Elle allait retrouver son Duc Charmant, celui qui depuis des mois, lui faisait envoyer, chaque jour, des fleurs du Midi et n'avait révélé son nom qu'une seule fois par cette carte, trouvée dans l'un des premiers paniers d'œillets et que Martine conservait dans son sac :

Duc Fabrice de Praslin-Brizac.

Pourquoi cette cour silencieuse ? Était-il donc timide, ce grand garçon au regard noir, aux gestes nonchalants, et dont les traits rappelaient à Martine quelqu'un de familièrement respectueux – mais

qui donc ?... – était-il vraiment timide ? Pourquoi n'avoir jamais parlé à Martine qu'il retrouvait pourtant, plusieurs fois par semaine, dans des bals ? Sans doute attendait-il un encouragement, un seul signe, un regard...

« Martine, Duchesse de Praslin-Brizac » souriait en pensant qu'un jour prochain peut-être, dans cette même voiture, dans sa grande robe blanche... Mais ses propres parents l'effrayaient un peu : que penserait Fabrice du cher petit vieillard fantasque, de la grosse dame couperosée ? Oui, mais ce vieux petit homme ne possédait-il pas le plus grand journal de France ? Et les réceptions de l'avenue du Bois n'attiraient-elles pas tout ce que Paris...

Adrien ouvre la portière ; il enlève sa casquette blanche, puis la remet, se recoiffant du même geste, comme seuls savent le faire les chauffeurs de maître. La jeune fille monte vers les lumières, les parfums, la musique, Fabrice...

Martine est gênée par son désir de garder en mémoire tous les détails de cette soirée qui devra être légendaire : le moindre frôlement, un soupir, une mesure de valse... C'en devient presque douloureux. Elle entraîne enfin Fabrice sur une terrasse. Paris scintille comme si, par un jeu de miroirs, il reflétait mille fois le ciel hautement étoilé. Un vent libre patrouille entre les maisons.

– Fabrice, dit Martine après un long moment qu'elle se rappellera, devrai-je donc parler la première ?

Il fronce ses sourcils noirs, ébauche un sourire indécis.

– Parler de quoi, Martine ?

– Mais (Elle lui a pris la main :) de ce que vous m'avez dit presque chaque jour... avec des fleurs !

– « Dites-le avec des fleurs », c'est une marque ? Mais je ne comprends pas, Martine.

– Fabrice (« quel jeu joue-t-il donc ? ») ne m'avez-vous pas envoyé des fleurs, chaque jour, depuis des mois ?

Le sourire disparaît. Il retire sa main. Il est sur la défensive et répond d'un ton sec :

– Moi ? Pas du tout, ma chère. C'est un autre, sans doute.

Il ne sait que penser. « Pourquoi cette invention des fleurs quotidiennes ? Est-ce parce qu'une fois, le jour de sa propre fête... ? Mais pourquoi veut-elle, ce soir, en tirer avantage ? Ou bien elle s'est aperçue qu'il avait un faible pour elle, et elle tente de lui forcer la main... Mais quel stratagème ! Comme si on envoyait des fleurs chaque jour à une jeune fille ! Aucune éducation, même dans l'imaginaire... Ces gens-là sont indécorables. Ou peut-être étale-t-elle exprès devant lui la cour que lui fait un autre jeune homme ? Ce serait d'un goût... Mais, si vraiment *il* lui envoie un bouquet par jour, il est bien digne d'elle : il est de la classe Despaty. Qui se ressemble s'assemble ! Comment lui, Fabrice, a-t-il pu se prendre de goût pour cette petite bourgeoise riche – non ! Enrichie... ? »

Voilà ce que pense Fabrice, tandis qu'il allume nonchalamment une cigarette. Martine, bouleversée, tente de faire bonne contenance. Puis il parle ; ses dents brillent dans un flot de fumée bleue. « À qui ressemble-t-il donc, quand il sourit ainsi en fumant ? Ah, Bixio ! Mais oui, comment n'y avoir pas songé plus tôt ? Cher Bixio... »

– Ma petite Martine, votre démarche est étrange. Faites-moi la grâce de penser que je n'aurais pas manqué d'éducation au point de vous envoyer chaque jour des fleurs ! Vous n'êtes pas une actrice et je ne suis pas un Souverain des Balkans.

– Si vous...

– Et puis (Il se redresse avec un reflet arrogant dans les yeux :) si j'avais eu cette faiblesse, il ne faudrait y voir qu'un... gracieux caprice !

Qu'il lui paraît beau et détestable ! Humiliée, la voici de nouveau maîtresse d'elle-même : elle parvient à sourire et, désignant d'un geste large toutes les jeunes filles qui valsent dans les salons lumineux :

– Ainsi, cher Sultan, toutes ces pauvres créatures ne sont destinées qu'à accueillir ou non vos « gracieux caprices » ?

– Mettez-vous vraiment toutes ces jeunes filles sur le même plan ?

Il a parlé si sérieusement qu'elle ne sait quoi répondre.

– Je ne vois là, dit-elle pourtant, que des jeunes filles de seize à vingt... et quelques années, plus ou moins belles et bonnes, plus ou moins bien habillées, bien coiffées...

Mais il lui prend le bras avec une sorte de violence :

– Et moi je vois des jeunes filles nobles... et d'autres. Je vois les plus grandes familles de mon pays : je vois les descendants de ceux qui ont fait la France, et les enfants de ceux qui l'ont trouvée toute faite.

Martine bondit sous l'insulte. Elle dégage son bras et, les dents serrées :

– Sans doute voulez-vous parler de la petite Moligny-Martsauf qui est sotte à pleurer, et de « Mimi » de La Foche-Bertrand avec sa perruque rousse et sa méchanceté, et de *Gigi* de Vautremont qui parle comme *fa* et qui *fent fi* mauvais de la bouche ? Et, d'une façon générale, vous parlez sans doute de tout ce qui, dans ces salons, a les chevilles les plus épaisses et les robes les plus laides et l'air le plus prétentieux, c'est bien ça ?

Fabrice fait un gros effort pour se dominer ; la cigarette, entre ses doigts, tremble un peu dans l'ombre.

– Il faut croire, répond-il méchamment, que tous les rejetons de ces illustres familles ne sont pas aussi... délabrés, puisque certains sont du goût des jeunes filles les plus précieuses de Paris !

– En effet, de ces beaux jeunes gens sont assez heureux pour plaire à quelque riche Américaine née d'hier ou à la fille d'un marchand de drap dont le grand-père était valet dans leur maison, et qui – comment dit-on ? – « redore leur blason »... L'expression est vulgaire, n'est-ce pas ?

– Je n'ai jamais entendu parler d'une union semblable dans ma famille, dit Fabrice faiblement.

Il est *touché*. Martine le sent bien et, conciliante :

– Ne vous désolez pas, reprend-elle. Du temps de Perrault, les Princes épousaient des bergères. Tous les contes de Fées s'achèvent sur une mésalliance...

– Martine, dit Fabrice après un silence, il faut que vous compreniez bien ceci : nous ne sommes pas de la même race... Non ! Ne vous irritez pas. Écoutez-moi. Je le regrette beaucoup ; et sans doute mériteriez-vous d'être de notre classe, et quelques-uns des miens n'y semblent pas à leur place, mais qu'y pouvons-nous ?

– Voyons, s'écrie Martine dans un dernier sursaut, tout cela n'existe que dans votre esprit ! La Noblesse est une qualité, comme la Générosité ou le Courage, et...

– Et dans un instant vous allez me parler de la Nuit du quatre août et de l'abolition des Privilèges, n'est-ce pas ? Ah ! je crains que nous ne parlions pas le même langage...

– En effet, dit Martine agressive, moi je vous parle un langage humain et vous me répondez en vieux français. Je ne savais pas qu'il y avait bal au Musée Grévin, cette nuit !

– Vous êtes plus sotte que méchante en ce moment, Martine.

– Merci, dit-elle blanche de rage, mais, pas plus que vous, je n'ai de goût pour les mélanges de

rares ; et si *Monseigneur* consentait à me faire donner mon vestiaire...

Fabrice hésite puis s'éloigne, et elle le regarde, les poings serrés mais sans pouvoir parvenir à le détester. « Un gracieux caprice... »

Et soudain elle pense à Bixio dont c'est bien la silhouette, là, qui se glisse parmi les danseurs en s'excusant ; à Bixio, disparu depuis des mois, et dont on n'entendra jamais plus palier... Qu'il est satisfaisant de se dire que c'est *lui* qu'elle aime, et non cet odieux sosie Fabrice, qui vient de la blesser comme jamais personne auparavant ! Oui, si elle doit aimer un regard noir, un sourire moqueur, des gestes nonchalants, que ce soient ceux de Bixio le fantôme, non ceux de Fabrice l'Orgueilleux – voilà qui est sans danger ! Maintenant, elle peut haïr librement ; elle s'y livre tout entière. Et c'est si visible que Fabrice, qui revient avec la cape de fourrure, tressaille en l'apercevant. Il aimerait conclure la paix :

– Martine, je ne vous ai parlé si... franchement que parce que je vous sais plus intelligente que toute autre.

– Comment ? interrompt-elle, l'intelligence nous serait donnée aussi ? N'est-elle donc pas de droit divin, l'apanage de ces éblouissantes vicomtesses que je vois, là, sourire de toutes leurs dents – écartées, d'ailleurs : signe de dégénérescence ! – aux fadaïses, Dieu me pardonne ! D'un Levasseur, d'un fils Dupré, d'un malheureux Chaussin-Bouton ?

– Comme vous voudrez, dit Fabrice sèchement. Cependant, permettez-moi de vous donner un conseil. Vous formez *aussi* une classe, vous et les familles que vous me citez : la classe de ceux dont les arrière-grands-parents n'étaient rien et dont les parents sont tout dans ce pays. Vous n'avez pas seulement l'argent, vous avez le pouvoir ; et vous le méritez, puisque nous vous l'avons laissé prendre. Je vous parle en ami, Martine. Malgré votre libéralisme et vos bras ouverts, vous formez une caste avec, déjà, ses traditions, sa hiérarchie... Vous êtes la nouvelle noblesse ; je le regrette mais je dois le constater, sinon l'accepter. Eh bien, si vous voulez garder ce pouvoir, fermez votre porte à tous ceux qui ne sont pas des vôtres !

– Agir comme vous ? demande Martine en se retournant.

Elle marchait d'un pas devant le jeune homme. Il la rejoint, lui offre son bras qu'elle refuse.

– Exactement. Et vous reconnaîtrez vos « ennemis » à ceci : l'argent. Vous qui devez tout à l'argent, refusez tout à ceux qui n'ont que lui, sans quoi vous êtes perdus. L'argent se patine en vieillissant, mais l'argent tout neuf, c'est hideux.

– Je n'ai jamais autant entendu parler de l'argent, remarqua Martine.

– Moi non plus, dit-il en riant. Chez-vous on n'en parle plus parce qu'on en a, chez moi parce qu'on n'en a plus ! Mais je vous dis tout cela pour vous rendre service, Martine ; et non pas seulement, ajoute-t-il d'une voix plus basse, pour me justifier.

Ils passent devant une glace. Imperceptiblement, Martine ralentit et voit leur couple ravissant. Une nouvelle colère, brûlante et froide, monte en elle : « Tout cela est trop bête, trop injuste, trop inhumain... À quoi sert alors d'être jeune ! »

– Quel âge avez-vous donc ? demande-t-elle brutalement.

Il a dû deviner ses pensées, car c'est en souriant qu'il répond :

– Moi, vingt-sept ans ; mais ma famille, huit cents...

Elle rougit d'être découverte et reprend vite :

– Résumons : pour « justifier » le fossé que vous placez entre vous et nous, vous me conseillez d'en creuser un second entre nous et les autres ?

– Très exactement. Et ne le laissez pas davantage combler avec de l'argent.

– Quel beau pays que celui où chacun s'isole derrière ses douves ! Quel beau pays fraternel !

– Il a vécu ainsi pendant douze siècles, et plus glorieusement qu'aujourd'hui, dit Fabrice non sans hauteur. Il était moins « fraternel » peut-être, plus paternel en tout cas.

Ils étaient parvenus au perron d'entrée. La voiture attendait au bas des marches, et Martine eut la tentation de s'y jeter sans un mot d'adieu. « Non, pensa-t-elle, cela lui ferait trop de plaisir... » Et, se tournant vers Fabrice de Praslin-Brizac, elle lui fit, par manière de moquerie, la grande révérence en seize temps apprise au cours Dupanloup pour une comédie d'élèves. Fabrice y répondit cérémonieusement en s'inclinant et baisant la main de Martine, dans le style du maître à danser de M. Jourdain.

– Adieu, Monseigneur, dit-elle.

– Au revoir, Martine, murmura-t-il très doucement.

Adrien le chauffeur, debout près de la portière, les regardait, fasciné, se demandant s'il ne continuait pas à rêver : car enfin, n'était-ce pas encore Bixio en habit qui baisait la main de Mademoiselle ?

Martine rentra, se dévêtit comme une somnambule, se coucha et dormit d'un trait. Elle avait *décidé* de ne plus penser à cette soirée hostile et elle tint parole. Parfois, dans la voiture, dans la salle de bains, dans son lit, les termes de sa conversation avec Fabrice lui revenaient en mémoire, mais jamais son humiliation première. Ce fut elle seule, pourtant, que Martine retrouva dès son réveil, et elle se leva dans un état de rage blanche dont elle ne s'accommoda que quand un miroir lui eut prouvé que sa beauté n'en était que plus vive.

À huit heures, elle entra dans la chambre de ses parents :

– Papa, me permettez-vous... Bonjour, d'abord ! Me permettez-vous de changer ma voiture contre une Bugatti ravissante que...

– Mais bien sûr, ma chérie.

– Maman, n'allez-vous pas donner un bal pour mes vingt ans ?

– Mais voyons ! dit M^{me} Despaty contrariée, car elle voulait lui en faire la surprise.

– Papa, est-ce que je peux me commander quelques robes ? Je n'ai...

–... plus rien à me mettre, nous savons ! acheva sa mère en soupirant.

– Mais bien sûr, ma chérie.

M. Despaty n'avait jamais répondu autre chose à ses enfants. Si Pierre, il y a quelques mois, lui avait demandé la permission d'épouser sa jeune Américaine : « Mais bien sûr, mon chéri », aurait-il répondu, la mort dans l'âme.

– Martine, ma chérie...

– Papa ?

Monsieur Jean passait sa main sur son front immense :

– C'est drôle, j'avais quelque chose à vous dire, à te dire... À minuit, j'y avais repensé... Mais, ce matin, j'ai complètement...

Martine n'en écouta pas davantage ; son père était toujours en retard d'une commission, d'un récit, d'une journée. Elle sortit et se rendit aux Champs-Élysées où elle échangea, sur l'instant, sa voiture

contre la Bugatti rouge et vert de la vitrine. Elle démarra dans une pétarade devant le vendeur ébloui qui, sur le pas du magasin, une main tenant le chèque, l'autre en porte-voix, lui criait : « La troisième vitesse, en arrière et à droite ! *En arrière et à droite !* »

Elle descendit vers le faubourg Saint-Honoré et la place Vendôme, fit déranger Maggy Rouff, Jeanne Lanvin et M^{me} Chanel, se fit présenter pour elle seule les collections et commanda trente-cinq mille francs de robes, somme alors considérable. Elle parlait trop haut, conduisait trop vite, claquait sa portière trop fort. Elle s'arrêta, comme au bord d'un abîme, pour donner cent francs au mendiant unijambiste qui, sans la remercier, lui reprocha paternellement le grincement de ses freins. Elle n'écoutait rien, ressassait interminablement sa conversation avec Fabrice, se donnant chaque fois un rôle un peu plus digne, un ton plus assuré, puis retombant dans des accès de rage muette. « Je donnerai la plus belle réception de Paris et je n'inviterai pas un seul noble. Si, tous les nobles au contraire ! Ou tous les nobles sauf Fabrice. Ou encore Fabrice seul de tous les nobles... » Puis elle se forçait à songer à Bixio, Bixio en habit, Bixio allumant une cigarette, Bixio giflant Fabrice, etc.

Après le déjeuner, Monsieur Jean, qui s'était montré soucieux, s'écria enfin, le visage éclairé :

– Ah ! Je savais bien que j'avais quelque chose à vous raconter. Savez-vous qui m'a fait visite ce matin, non ! hier matin au journal ?

– C'est un homme ? Commença Pierre, docile, car son père adorait jouer ainsi aux *Portraits*.

Mais cette fois M. Despaty, trop impatient, raconta d'un trait Bixio, sa chance, ses idées, ses millions, il l'appela « le Roi des fleurs ». « J'avais toujours estimé ce garçon », dit M^{me} Despaty parfaitement sincère. Personne ne s'aperçut que Martine changeait de visage. Elle monta dans sa chambre avant la fin de l'histoire et, se jetant dans un fauteuil, tenta de mettre un peu d'ordre dans ses idées : Bixio était revenu... Bixio était là... Donc, tout se trouvait remis en question. Impossible de l'aimer, naturellement ! Alors le sourire, les gestes charmants, les yeux brillants, tout cela retournait à Fabrice, à son ennemi Fabrice... À elle, il ne restait rien ; rien que sa Bugatti, ses robes, le bal de ses vingt ans, tout ce qu'elle pourrait désirer – rien, en somme !

Et soudain son cœur s'arrêta : les fleurs, les fleurs pouvait être que Bixio. Il l'aimait donc ? Il osait l'aimer ! Quelle humiliation nouvelle... Elle se voyait, chaque jour, mais c'était Bixio, bien sûr ! Ce ne suivant l'image de Fabrice, seule sur son île déserte, entre deux « fossés » qui la séparaient à jamais de Fabrice, de Bixio... « Je vais pleurer, se dit-elle. Je ne peux pas ne pas pleurer. Jamais une situation aussi horrible ne s'est présentée à une jeune fille ! Comment ne pas pleurer ? »

Et pourtant, elle ne pleurait pas ; une sorte de douceur, au contraire, montait en elle, comme si un grand frère l'eût prise dans ses bras, un frère qui fût Bixio, ou Fabrice, elle ne savait plus... « Je ne les reverrai jamais, pensa-t-elle, ni l'un ni l'autre. Dois-je entrer au Couvent ? Qu'en diraient-ils ? »

À ce moment, son père frappa à la porte et lui remit une lettre avec des mines de conspirateur.

– Pour toi, ma chérie, de la part de Bixio... J'aurais dû te la donner hier. J'ai oublié. Mais c'est remis à aujourd'hui, Bixio m'a téléphoné.

Martine ouvre la lettre. « *Il faut, il faut absolument que je vous parle...* » Elle se lève d'un bond. « Comment ? Il insiste ? Après cette inconvenance de m'envoyer des fleurs chaque jour ? Croit-il vraiment que son argent lui donne tous les droits et que nous sommes de la même classe ? »

Ce n'est plus Martine qui parle : c'est Fabrice, c'est l'orgueil. « Au fond, tout n'est-il pas arrivé par la faute de Bixio ? La méprise, l'humiliation de la nuit dernière : son manque d'éducation en est la seule cause. Ah, quel fossé ! « *Il faut que je vous parle...* » Est-ce que tous ces garçons me prennent pour leur jouet ? Est-ce que je vais longtemps me laisser mener ? Quelle heure est-il ? Quatre heures moins dix. Au Pavillon d'Armenonville ? Bien ! »

Martine dégringole l'escalier, saute dans sa Bugatti et fonce vers le bois où Bixio l'innocent guette chaque voiture, consulte sa montre, écoute son cœur...

VIII

LA SAINTE-ALLIANCE

Pendant deux jours Bixio demeura hébété. Puis il se conduisit en vrai héros de romans pour femmes de chambre : afin d'oublier, il s'enivra, il fréquenta des filles de music-hall, il loua une loge à l'Opéra. Cela dura une bonne semaine – ou plutôt une détestable semaine.

Puis il crut trouver remède dans le travail ; mais il s'y montra si insupportable que Jérôme lui-même le lui fit remarquer. Bixio faillit avouer ses tourments à son frère et ne s'arrêta, comme le somnambule au bord du toit, que par le pressentiment du vide qui suivrait un tel aveu. Las d'appâter les confidences, Jérôme conclut en bâillant :

– Tu as sûrement des ennuis. Tu devrais bien voyager !

C'était le premier des remèdes classiques, le seul pourtant que Bixio n'eût pas tenté. « Jérôme aurait donc une culture *sentimentale* plus solide que la mienne ? » pensa-t-il amer et, par dérision, il retint une cabine sur le *Champlain* qui appareillait le surlendemain pour New York.

Bixio, tandis que sifflait la sirène et que le bateau s'arrachait au quai, Bixio ébloui s'efforçait à ne pas le paraître. Il était trop riche pour passer inaperçu, et pas depuis assez longtemps pour se dispenser d'avoir l'air blasé. Pour fuir les journalistes et quelques femmes seules qui se le faisaient déjà montrer du doigt par le Commissaire du bord, Bixio pénétra dans la salle de cinéma.

On y projetait un film sentimental qui lui rappela sa propre aventure avec Martine. Il est vrai que, dans un traité d'Histoire ancienne ou de Paléontologie, il eût trouvé de la ressemblance à son malheur, tant il en était hanté. Ce film lui parut indiscret ; il en rougissait en pleines ténèbres et se leva pour sortir. Dans une autre travée, un fauteuil rabattu claqua en même temps que le sien et, dans le noir, Bixio se heurta à un spectateur qui gagnait la sortie du même pas que lui. Ensemble, ils furent éblouis par le soleil du large, par les aveuglantes blancheurs du navire, ensemble saisis par l'odeur saline et crispée ; et ils se dirigèrent machinalement vers le bar, tous les deux.

– Ces messieurs sont ensemble ? demanda l'homme à la veste blanche.

– Mais pourquoi pas ? répondit l'inconnu en riant. Voulez-vous me permettre de vous offrir un whisky ?

– Un gin, dit Bixio en lui tendant la main. Ce film était exécration, n'est-ce pas ?

– Pire ! Mais apprêtez-vous à souffrir dans les salles de New York : nos amis donnent aussi dans le genre *malentendu pathétique*.

Il se mit à rire silencieusement en plissant les yeux, et Bixio examina l'étrange compagnon que le hasard lui destinait. Grand et mince, remarquablement vêtu quoique avec un peu trop de recherche ; son visage étroit, ses tempes argentées et, sous les sourcils noirs, son regard gris couleur des ciels accablants de juillet, sa bouche toujours entrouverte sur des dents éclatantes, sur un sourire un peu cruel et dont frémissaient presque sans cesse les coins de ses lèvres : tout, en lui, marquait une séduisante ressemblance avec un jeune loup. Il se présenta : Antoine de N** (l'un des plus grands noms de France). À son tour Bixio se fit connaître.

– Ah, l'homme des fleurs ? demanda l'autre.

– Eh oui, répondit Bixio sans chaleur.

Depuis la scène avec Martine, il avait perdu toute satisfaction de soi.

Ils burent plusieurs verres d'alcool et en vinrent à parler fort librement.

– Mon cher monsieur, disait Antoine de N**, ou plutôt mon cher Bixio... (Laissons les petits se donner du *monsieur* : c'est leur seule richesse !) D'ailleurs, appelez-moi Antoine : je vous jure qu'après avoir longtemps fouillé dans le grenier de mes prénoms c'est encore ce que j'y ai trouvé de plus simple. Savez-vous que ma sœur aînée, la princesse de... – mais paix à son absence d'âme ! – a voulu me pourvoir d'un conseil judiciaire pour différents motifs dont le plus grave, quoique le plus secret, était que je prétendais écrire notre nom en un seul mot... – Comique, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que je disais ? Rien. Mais qu'est-ce que je voulais dire ? Ah oui ! Notre tête-à-tête est plaisant : vous avez fait fortune et moi, dans le même temps, j'ai *fait ruine*... Je n'ai plus un sou, enfin ce qu'on appelle, dans notre milieu, « n'avoir plus un sou » et qui est le lot de trente-cinq millions de Français. Huit fois j'ai fait fortune, et huit fois tout dépensé en fêtes vénitienes, goélettes de course, Égypte en décembre, éditions de luxe, femmes blondes, piscine de marbre, enfin tout ce qui vaut de vivre. T'ai possédé un lac en Italie et une île dans le Pacifique ; maintenant, je n'ai rien ; dans trois mois j'aurais deux millions, si ma chance n'a pas vieilli ! Voyez-vous, mon cher... Bixio, je vais en Amérique comme un paysan se rend à la ville quand il a besoin de ce qui ne se trouve pas dans son village. J'en rapporte un joujou que les Français ne connaissent pas et que je leur vends très cher. En 1919, j'ai ramené le chewing-gum – oui, c'est moi et je m'en excuse ! En 1922, les pare-chocs pour automobiles. C'était moins grave... En 1925, le Mah-Jong, découvert dans le quartier chinois de New York. En 1926, les enseignes lumineuses ; ma première mauvaise action : j'ai défiguré Paris... En 1927... voyons ! Je ne sais plus. Et pourtant, cette année-là, je possédais cinq voitures et j'ai fondé le dispensaire DeN** (en un mot !)... En 1929 – non, 30 ! La licence exclusive du *moteur flottant*, dont un constructeur m'offrait cent mille de plus chaque mois, et que je lui ai lâché à treize cent mille, bêtement, parce que le yacht du roi d'Angleterre était à vendre. En 1932, j'ai créé en France la publicité radiophonique, à l'image de la radio américaine. Ce fut, de loin, ma plus mauvaise action. Elle a produit des enfants monstrueux... L'an dernier, j'ai rapporté le procédé de *doublage* des films – oui, oui, c'est moi ! (Il alluma une cigarette et éteignit l'allumette d'un jet de fumée bleue.) Je suis un malfaiteur, Bixio ! Ce qu'on appelle un malfaiteur... (Il se mit à rire en renversant la tête en arrière.) J'ai compris, il y a des années, que les Français étaient à la remorque. De quoi ? Du plus facile, donc du pire... « Le pire est toujours sûr », Bixio ! Quand on a compris cela, il suffit d'ouvrir l'œil et de trouver – en Amérique, par exemple – la chose que les Français copieront facilement *dans deux ans* parce qu'elle est facile, abêtissante, ou snob, ou parce qu'elle permettra à quelques-uns de gagner beaucoup d'argent. Et quand on l'a trouvée, il suffit de la rapporter *tout de suite* et de la vendre très cher. C'est tout mon secret ; mais il ne faut pas se tromper ! Tenez, ce navire porte trois cents passagers dont le quart au moins rêve de trouver fortune en Amérique ; mais tous échoueront, tous sauf moi – et vous, peut-être... Mais non ! vous avez appris à gagner de l'argent et pas encore à le dépenser : l'argent ne vous amuse plus, ou pas encore. Alfred, deux gins !

« Il faut se hâter, Bixio ! Dans cinq ans, Paris sera la parodie de New York. Cela lui ira aussi bien qu'à une vieille dame de faire la petite folle, mais allez le lui dire ! Dans cinq ans, nous aurons nos gangsters, les paysans iront au cinéma, les boulangers vendront des glaces, et les filles de ferme écriront aux chanteurs de charme de la radio. Dans cinq ans, il n'y aura plus un seul petit million à gagner, et je vivrai à N** dévotement ou je m'engagerai dans la Légion étrangère... Ce sera la fin d'une certaine France, et en partie par ma faute. J'ai le goût du pire, cher Bixio, et quelques excuses à cela : d'abord je suis né en 1900, ce qui est une tare. Ce siècle imbécile est mon jumeau. En 1914, j'avais 14 ans : j'ai été ce boy-scout dont on a vu l'image sur le supplément illustré du *Petit Journal*. J'ai été le plus jeune aviateur de France, « l'as de 17 ans » dont on vendait la carte postale dans les fêtes de charité, à l'arrière. L'hélice de mon avion est au Musée de la Guerre. Tout cela se paye. (Il

avait posé sa main étroite à la lourde bague chevalière sur la manche de Bixio ; il avait cessé de sourire pour la première fois, et cela le vieillissait beaucoup.) Bixio, depuis 18 je m'ennuie, comprenez-vous ? Je m'ennuie, et j'ai tout transformé en jeu pour tenter d'arrêter le temps. Au fond, j'attends lâchement que les événements me rendent ma jeunesse ; *j'attends la guerre*, et je hâte peut-être sa venue, inconsciemment, par ennui...

Il s'arrêta, écrasa brutalement sa cigarette dans une soucoupe puis, souriant de nouveau :

– Cela dit, je vous reconnais le droit de vous lever et de quitter cette table sans un mot d'explication !

Bixio ne bougea pas. « Deux whiskies ! » commanda-t-il seulement. Son compagnon sourit et alluma une autre cigarette.

– Alfred, cela fait combien de verres depuis tout à l'heure ?

– C'est le sixième, monsieur le Comte.

– Eh bien, vous noterez : à l'avenir, jamais plus de quatre, car c'est au cinquième que commencent les confidences... Et jamais de *monsieur le Comte* !

– Vous regrettez ? demanda Bixio.

– Pas du tout. J'ai seulement l'impression d'être tout nu en grande conversation avec un monsieur habillé : cela ne met pas très à l'aise.

Alfred apportait les alcools. Bixio but le sien d'un trait et parla.

Oui, à cet homme inconnu une heure auparavant, il raconta ce qu'il avait caché à son propre frère. À ce loup, le Petit Chaperon confia son secret : « Que vous avez de grandes oreilles... – C'est pour mieux entendre, mon enfant ! – Que vous avez de grandes dents... – C'est pour mieux en rire, mon enfant ! » Mais non, Antoine de N** ne riait pas en écoutant l'histoire de Martine ; et quand Bixio l'eut terminée, il ne dit pas un mot. Le jeune homme se sentit très soulagé : n'était-ce pas là le dernier, le seul bon remède ? Celui auquel Jérôme lui-même n'avait pas songé : tout confesser à un inconnu, enfermer son trésor maudit dans un sac qu'on jette à la mer...

Les spectateurs sortirent de la salle de cinéma ; ils avaient les yeux rouges et se mouchaient furtivement.

– Le malentendu ne s'est apparemment pas éclairci, dit Antoine. (Puis se tournant vers Bixio, presque grave :) Regardez-les ! Est-ce que vous tenez à promener une figure semblable dans la vie ? Non ? Alors, mon vieux, *nous allons faire un pacte*. Justement j'avais, durant ce voyage-ci, l'intention de m'occuper un peu de la presse américaine. Oui, après la radio et le cinéma, et avant la télévision, j'ai l'impression qu'il y a fort à faire dans ce domaine...

– Fort à nuire ?

– Si vous voulez ! Faisons un pacte, Bixio : il ne s'agit pas de vous venger, mais de vous délivrer.

– Mais non !

– Mais si. *Avant deux ans vous serez plus grand directeur de journal que Despaty, et Martine vous aimera*. Je m'en charge !

– Mais, dit Bixio en le regardant bien en face, votre intérêt dans tout ceci ?

Antoine se mit à rire silencieusement :

– M'amuser, répondit-il.

Antoine et Bixio furent les passagers les plus observés de cette traversée. Ils ne se quittaient pas.

Le soir de leur rencontre, Antoine, accompagnant Bixio dans sa cabine, lui avait gravement demandé la permission d'examiner sa garde-robe. Il l'inspecta longuement.

– Bien, dit-il. Vous m'excuserez, mais je déteste devoir rougir de mes amis ; surtout à l'étranger, où ce respect humain se double d'un patriotisme absurde.

Bixio subissait le charme d'Antoine, non sans inquiétude. Sa phrase « Faisons un pacte ! » lui revenait parfois, escortée de terreurs enfantines. Il le confia en riant à son nouvel ami.

– Quoi ! Je vous ferais peur ? s'écria Antoine. Ce serait trop beau ! Mais *pacte* est un bien grand mot : je vous donnerai des conseils et vous en ferez ce que vous voudrez. Ne craignez rien, cher Faust, je suis bon Diable...

Bixio se rendait seul à l'avant du navire, se penchait sur le gouffre attirant. Il se rappelait la traversée vers la Corse, sa peine douce-amère parce qu'il quittait Martine pour quelques jours. Et maintenant... Maintenant il ne voyait qu'elle dans les vagues, entre deux eaux ; et toutes ces femmes, à bord, la lui rappelaient par leurs lacunes, comme une image *en creux* : celle-ci qui souriait un peu comme Martine n'avait *pas* son regard ; et celle-ci qui, de dos, lui aurait ressemblé n'avait *pas* sa démarche, *pas* sa voix...

Antoine, quand il le voyait s'assombrir : « Elle vous aimera », disait-il, et il souriait en silence.

Un soir ce fut l'arrivée à New York : le navire croisa des cargos difformes ; S. S. *Mauretania* le doubla dans le chenal, écrasant, irréel comme un décor vu de trop près. Des avions tournoyaient sur leurs têtes.

– Quoi ! Mon cher, dit Antoine qui s'amusait des étonnements de Bixio, pas un mot sur la statue de la Liberté ?

Derrière elle, le jeune homme regardait fixement la chaîne des *gratte-ciel* de Manhattan, s'étagant, se chevauchant, mont Saint-Michel illuminé. Les rayons des projecteurs fouillaient le ciel, s'arrêtant parfois sur des nuages immobiles, comme la lampe-torche du détective sur le corps étendu.

La visite de police fut interminable. « À quelle race appartenez-vous ? » – *Rose*, inscrivit Antoine de N** et, au-dessous de son nom, le plus célèbre de France, peut-être, il indiqua : « père et mère inconnus ». Tout cela les retarda encore d'une demi-heure.

Le bateau approchait des quais ; le vacarme de la ville perçait sous les rumeurs du port et l'on entendait déjà des sirènes qui n'étaient plus marines.

– Cher Bixio, dit Antoine en se penchant vers la passerelle, quarante personnes m'attendent en bas. La moitié d'entre elles viennent à ma rencontre parce qu'elles me croient encore millionnaire, l'autre moitié parce qu'elles me savent ruiné. Je vous laisse le soin de les distinguer !

Mais à peine eut-il mis le pied sur le sol américain, qu'une fatigue écrasante s'abattit sur Bixio. La rue était folle. Il regardait s'y mouvoir les passants, de l'œil distrait dont on suit des poissons exotiques derrière une vitre d'aquarium. Des jets de vapeur fusaient des plaques d'égout comme dans les numéros d'illusionnistes ; ce théâtre insensé exigeait une machinerie d'enfer.

Il se retrouva dans un taxi ; Antoine demandait au chauffeur :

– Avez-vous la radio ?

– Bien sûr, monsieur.

– Alors, pour l'amour du Ciel, ne l'allumez pas ! Bixio, cher Bixio, vous dormez ? Vous m'écoutez ? Bon. Défendez-vous dès maintenant contre cette confiture de musique qui partout vous poursuivra. La « musique ininterrompue », c'est la sauvagerie même ! L'an dernier j'avais pensé

importer à Paris la T. S. F. dans les taxis, mais cela m'aurait dérangé personnellement. Cette année, peut-être... Ah ! Cette fois vous dormez ?

– Non, fit Bixio.

Et il tomba endormi.

La voiture traversa Broadway. À la hauteur de la 42^e Rue, on tournait un film en plein air : dix éléphants et une trentaine d'hommes nus s'agitaient dans une lumière éblouissante – Antoine faillit réveiller son compagnon mais pensa : « Il en verra d'autres... »

Peu après, Bixio ouvrit un œil : un valet du XVIII^e, perruque, tricorne, faux mollets, et qui était le majordome de l'hôtel, désignait ses valises à un nègre tout vêtu de gris perle. Un garçon donnait des ordres aux gamins des ascenseurs en faisant claquer de petites castagnettes. Dans l'immense chambre, huit journaux du soir offerts par l'hôtel attendaient Bixio ; dans la salle de bains, quatorze serviettes, roides de propreté, six savons différents, trois robinets : eau froide, eau chaude, eau glacée ; près de son lit, une bible et un appareil de radio. Antoine, qui l'accompagnait, parut vivement contrarié :

– Comment ! Téléphona-t-il au gérant, vous n'avez pas encore la télévision dans toutes les chambres ?

Bixio s'éveilla sans gaieté, sans surprise : « Ah oui ! Songea-t-il maussade, l'Amérique... » Et il pensa à Martine.

Pourtant, la curiosité le porta vers sa fenêtre. Dieu du ciel ! Il dominait la rue de cent cinquante mètres. Il s'abîma dans la contemplation du peuple nain à ses pieds et sentit monter à son esprit un redoutable flot d'idées générales. Alors il préféra regarder les autres gratte-ciel, mais cette vue le fascina pareillement : il y croyait, puis n'y croyait plus ; il les trouvait naturels, perdant tout sens des proportions, et soudain s'effarait de nouveau.

La voix d'Antoine le délivra de cet enchantement :

– Pardonnez-moi, j'ai frappé plusieurs fois. Comme vous ne répondiez pas, j'ai pensé... Mais qu'est-ce que vous faites donc ?

– Je joue les voyageurs, dit Bixio. « Réveil au pays des Gratte-ciel »...

– Hélas, fit l'autre d'un air navré, j'oubliais que vous ne connaissiez pas l'Amérique ! Vous allez donc mener *la petite vie*, et moi je vais perdre un compagnon.

– *La petite vie* ?

– Oui, déjeuner chez le pharmacien, acheter mille objets inutiles dans les bazars à cinq et dix francs, dîner dans un bar automatique, vous mêler à la foule qui sort des bureaux, aller avec elle, ce soir, au cinéma, samedi à *Coney Island*, et dimanche aux chutes du Niagara...

– Parfaitement, dit Bixio vexé.

– Dans deux jours vous serez flatté qu'on vous prenne pour un Américain, et dans quatre vous croirez vous-même en être un. D'ailleurs, le dépit seul me fait parler : tout cela ne m'amuse plus depuis douze ans... Cher Bixio, je reçois ce matin plusieurs invitations à des *parties* données cette semaine en votre honneur. Savez-vous à quoi vous vous engagez en acceptant ?

– Non.

– Au cours de chacune d'elles, cinquante personnes nouvelles vous eussent invité : c'étaient trois ou quatre cents cartes illustrées à envoyer tous les ans à Noël sous peine de passer pour le dernier des rustres.

– Jusqu'à la fin de mes jours ?

– Jusqu’à la fin de vos jours.

– Je préfère *la petite vie*, fit Bixio en riant.

– Je vous en donne dix jours, dit Antoine en feuilletant son agenda, et vous me donnerez ensuite cinq jours de « Permettez-moi de vous présenter... ». Après, nous pourrons repartir.

– Mais votre... fortune ?

– *Notre* fortune ? reprit Antoine. Je la commence dès aujourd’hui : j’ai rendez-vous à onze heures avec l’éditeur de *Live*, je passe l’après-midi à la rédaction du *Daily Stories*, et cette nuit j’assisterai au tirage du *Morning Reel*...

– La grande vie ! fit Bixio admiratif.

– Ingrat, dit seulement Antoine à mi-voix.

Bixio se jeta dans *la petite vie* avec délices. Il s’offrit des heures de métro aérien comme on se paye, à la foire, des parcours de montagnes russes. Suivant les quartiers traversés, le wagon se remplissait de Nègres, de Japonais, de Juifs barbus. Bixio descendait au hasard dans ces stations qui ressemblent à des chalets suisses, tombait dans un quartier de maisons basses en briques rouges, dignes de Nick Carter et de ses « saloons mal fréquentés ». Des escaliers d’incendie, tout rouillés, s’agrippaient aux murs comme des plantes fanées. Le long des balcons maigres et en travers de la rue, séchait du linge multicolore et, sur les marches poussiéreuses et torrides des perrons, des gosses bronzés jouaient aux cartes et aux dés. Leurs pantalons effilochés étaient si larges qu’ils auraient recouvert leurs chaussures, en eussent-ils porté. Passaient des filles de douze ans aux pieds sales dans des souliers à talons hauts, parées de bracelets énormes et de colliers de théâtre. Assises au bord du trottoir brûlant, les yeux perdus, des petites négresses dévoraient jusqu’à l’écorce des tranches de melon rose. Et soudain, sur un signal invisible, les garçons s’envolaient comme des pigeons. Bixio les retrouvait se baignant dans le bassin de Washington Square avec un journal pour cache-sexe, ou quêtant des *cents* tandis que trois d’entre eux jouaient de l’harmonica en frappant la mesure de leur pied gris.

Il déjeunait au hasard dans des restaurants « automatiques » où l’on se sert avec un plateau, où l’on mange sur le bras gauche de son fauteuil, où les plats passent sur des tapis roulants. Il commandait le pire : du cari de langouste à la glace pistache, de la salade de bananes aux oignons farcis. Parfois, il se contentait d’un verre de lait glacé, dans une boutique de briques blanches, au coin de deux rues interminables. Après le repas, il se mêlait à la foule des employés qui croquent des pommes sans goût ou dorment, à l’ombre des tombeaux, dans des cimetières tapis entre les gratte-ciel.

Des autos blindées rouges, des motocyclistes ceinturés de cartouches, des policemen à cheval, dressés sur leurs larges étriers mexicains, traversaient la ville en trombe, parmi les sirènes et les cloches. Bixio croyait sans cesse vivre un film, et les Américains y jouaient si bien leur rôle qu’il avait l’impression *qu’ils s’imitaient*. Ce qui ne l’empêchait pas d’aller au cinéma dans un de ces gigantesques palais de fou vénitien, où l’on attend l’heure d’entrer en dansant ou en jouant au golf, et où l’écran, vu du faîte de cette cascade de balcons et de loges drapées, ressemble à une carte de visite. Ou bien il explorait la ville à la recherche du dernier film comique *tarte à la crème* ou d’une histoire muette de cow-boys. Une fois même, il entra dans un cinéma « cent pour cent parlant yiddish » dont le voisinage le chassa rapidement. Il passa des heures dans le quartier chinois, dans le quartier juif et n’y retourna plus quand il eut compris que c’était lui qui y constituait une attraction. Il se perdit exprès, aux heures désolantes, aux confins de la ville : rien n’y vivait que les signaux automatiques rouges et verts à chaque carrefour.

Certains jours, il était fou de gratte-ciel : dans l'autobus, il se penchait par la vitre pour en apercevoir la cime et n'y parvenait pas. Alors, il arrêtait un taxi découvert et parcourait Broadway, la tête renversée. Inertes et lourdes, les annonces lumineuses paraissaient, en plein jour, aussi tristes et compliquées que les coulisses d'un théâtre. Il monta au dernier étage du plus haut *building* du monde ; les autres, il les vit à ses pieds, pareils à un monstrueux jeu de cubes : certains ressemblaient à des chapelles espagnoles, à des châteaux gothiques vus dans un miroir déformant. Dans l'ascenseur, il fallait avaler sa salive pour que les oreilles ne vous bourdonnent pas.

Suivant la prédiction d'Antoine, Bixio passait pour un Américain ; d'ailleurs, il faisait tout pour y parvenir. Ainsi, jamais il ne se plantait sur le trottoir pour consulter son guide, orienter un plan entre ses mains ou déchiffrer le numéro d'une rue, mais fût-il complètement perdu, il allait devant lui d'un air assuré, et s'il lui fallait retourner sur ses pas à la suite d'une erreur, il prenait la mine d'un homme qui a oublié quelque chose à la maison. Une fois pour toutes, il préférait passer pour un Américain idiot que pour un Français d'esprit mais dépaycé. Une ravissante serveuse de crèmes glacées lui dit un jour :

– Vous, vous n'êtes pas américain !

Il pâlit de déception.

– Et qu'est-ce que je suis, alors ?

– Canadien.

Il n'y avait que demi-mal. Pour l'en remercier, il l'emmena le samedi suivant à *Coney Island*. Des autocars, des trains spéciaux desservait le parc d'attractions. Il traîna sa blonde dans le vacarme des manèges géants et des montagnes russes, parmi les hurlements des marchands de cacahuètes, de maïs soufflé, de glaces, de sucre coton. Les phénomènes étaient assis devant leurs baraques comme des concierges au printemps. Des bandes de jeunes Juives en pantalon d'homme barraient la route ; des gamins repoussants criaient, la bouche pleine ; les hommes portaient à la boutonnière un insigne qui disait « Les affaires sont bonnes ! » Des camelots offraient trois chemises à carreaux pour le prix d'une seule : « Nous avons fait une erreur formidable en accumulant ce stock, expliquaient-ils d'une voix enrouée. Croyez-le ou non, nous avons *besoin* de votre argent ! » D'autres vendaient des assurances et des carnets de caisse d'épargne : « Économisez ! Économisez ! Aux prochaines vacances, voulez-vous être ceux qui *envoient* ou ceux qui *reçoivent* les cartes postales ? » Bixio achetait de tout ; la blonde posait des questions stupides et lançait des œillades aux marins. Le jeune homme la perdit dans le *Palais du rire* et ne la chercha pas. Il rentra à l'hôtel, plus poudreux, plus exténué que de coutume, et plus chargé de cette pacotille dont il faisait cadeau aux petits chasseurs beiges à cartouchières vernies qui circulaient, sérieux et mystérieux, dans le hall. Il passait dire bonsoir à Antoine :

– Alors, toujours *la petite vie* ?

– Toujours ! Et vous, la fortune ?

– Mais toujours, toujours.

Bientôt, il ne lui manqua plus que d'avoir vu les chutes du Niagara. Il s'y rendit dans un autocar à couchettes, où il ne s'installa qu'après s'être assuré qu'aucune des passagères ne ressemblait à Martine – à Martine dont l'image hantait ses vaines et poussiéreuses journées, ses nuits rêveuses. On traversa Bethléem, Ithaque, Genève, Athènes, Milan, bourgades en partie peuplées de nègres de toutes les teintes : des familles entières, du bébé crépu à la momie à lunettes, se balançaient sous les vérandas dans des fauteuils à bascule, ou s'entassaient dans des automobiles jaunes.

Comme ils traversaient Niagara, le calme des passants l'irrita : « Vivre aussi près d'une telle

merveille et ne pas le paraître ! » pensa-t-il naïvement, et il tendait l'oreille malgré lui, guettant entre les maisons l'abîme sinistre.

Il ne fut pas déçu. Il ne pouvait détacher son regard du « fer-à-cheval » de la chute canadienne, de cette couleur glauque, translucide : crevasse glacée, lame de verre vue de profil. Il eut peur. Cette eau se précipitait si majestueusement que le courant en semblait *lent*. Il se promena le long des rapides, dont rien ne vous sépare que trois pieds de gazon, et qui, quelques mètres plus loin, s'abîment dans le vide terrifiant d'où s'élève un nuage, une poussière de neige. Quelques milles plus bas, c'était un fleuve à peine tourmenté de tourbillons paresseux, calme mais pathétique ainsi qu'une fin de symphonie. Bixio descendit par un tunnel entre le roc et le rideau des chutes, il traversa le gouffre en téléphérique, il s'y aventura dans un bateau blanc : il se donna peur de toutes les façons et devait conserver longtemps cette rumeur dans les oreilles. Des jours après, il frissonnait en pensant qu'en *ce moment même* les chutes du Niagara continuaient de s'écouler... Plus tard, il devait en tirer un argument philosophique sur le peu d'importance des choses.

Il quitta Niagara à l'heure où l'on illumine les Chutes, avalanche de neige puis enfer invisible, dont il n'apercevait plus que le brouillard d'incendie, haut dans le ciel, tandis que le car s'éloignait.

Bixio retrouva New York sans joie : *il avait déjà vu le film*. Il eut soudain l'irrésistible envie de rencontrer des flâneurs, des mendiants, des enterrements qu'on suit à pied ; de boire une limonade un peu tiède, de manger lentement une omelette. Il aurait presque aimé respirer l'odeur des merceries, des gares, des bureaux de postes français. Il pensa à un mail au bord de la Loire, à six heures du soir, en juin, et sentit qu'il allait pleurer. Au coin de Madison Avenue et de la 47^e Rue il croisa une petite vieille, blanche et sage, un peu voûtée, qui aurait pu être sa grand-mère et il faillit lui sauter au cou. Il arrêta une voiture, donna l'adresse de l'hôtel, entra sans frapper dans la chambre d'Antoine :

– J'en ai assez, cria-t-il dès le seuil, assez de *la petite vie*, assez des films, assez, assez !

– Vous êtes d'un jour en avance, répondit Antoine sur le ton de Phileas Fogg au dernier tableau du *Tour du monde en quatre-vingts jours*.

IX

L'USURPATEUR

Antoine conduisait la voiture et Bixio lui raconta sa *petite* semaine non sans attendrissement.

Comme ils passaient devant une église dont le clocher se surmontait, le soir, d'une croix lumineuse :

– Tenez, fit Antoine, j'ai logé là en 1926.

– Quoi, dans l'église ?

– Dans son clocher. Avant moi, elle l'avait loué à un club d'étudiants ; mais ils faisaient trop de bruit pendant les offices.

L'avenue plongea soudain sous les maisons, puis resurgit au jour parmi des ponts jetés d'un immeuble à l'autre. Antoine dit :

– Savez-vous, Bixio, qu'en creusant ici on trouverait un passage souterrain, deux étages de métro et trois étages de trains ? C'est Paris dans vingt ans ! Et ça, c'est toute l'Amérique, ajouta-t-il en désignant un square qu'ils traversaient.

S'y élevaient côte à côte une banque connue, le siège du Parti communiste couvert d'inscriptions rouges : « *Classe contre classe ! Luttez ! Ne mourez pas de faim !* » Et celui du plus grand journal juif qui s'annonçait en immenses caractères yiddishes.

Un peu plus loin, la foule stationnait devant des cages de verre où, paraît-il, plusieurs hommes parlaient depuis neuf heures et treize minutes. À l'intérieur d'un bâtiment, le « marathon de la danse » opposait, depuis une semaine, des couples fantomatiques. Les organisateurs annonçaient pour l'été, un concours de derrières réservé aux jeunes filles.

Antoine emprunta un long tunnel de céramique qui le conduisit hors de la ville. Sur la route, de grands panneaux publicitaires vantaient différentes marques de pains.

– Si vous apercevez un village, dit Antoine, ne manquez pas de me prévenir !

– Mais j'en ai vu des tas en allant à Niagara.

– Vraiment ? Des villages avec la grand-rue pavée, le monument aux morts, un maréchal-ferrant qui, le marteau suspendu, vous regarde passer, un boulanger tout blanc devant son porche noir...

– Et l'épicerie qui vend des bonbons tricolores dans des bocaux aussi poisseux que du papier tue-mouches, ça non ! Mais je vous assure qu'à certains endroits, pourtant, les maisons semblent se grouper autour d'une église. Tenez, ici, par exemple !

Ils ralentirent. Devant l'église, de grandes affiches annonçaient :

Demain dimanche, à 10 h 15

« NOUS SOMMES EN AFFAIRES AVEC DIEU ! » *par le révérend D. H. Cunningham*

Dimanche prochain :

« LA VIE CHRETIENNE PAYE SES DIVIDENDES EN SUCCES ET SATISFACTIONS ! »

Les deux jeunes hommes éclatèrent de rire et la voiture repartit. Elle longeait maintenant des bois, des champs de fleurs, des usines éclatantes, des terrains de *golf miniature*. Elle passa le long d'une piscine, toute de cuivres et de mosaïques, « ouverte jusqu'à deux heures du matin », et qu'inondait

déjà d'une lumière irréaliste des phares cachés dans la profondeur des arbres. Il y avait aussi des cottages modèles, au centre d'un gazon plus vert que le Chasseur dans les images d'Épinal ; de simples haies taillées les séparaient les uns des autres. Des jeunes gens passaient en chantant ; le monde entier paraissait en vacances ; par instants, on apercevait la mer entre les arbres. Bixio pensa à Martine et tout ce bonheur lui fit mal.

– Au fond, je ne sais pas où vous me conduisez, dit-il pour rompre ce silence heureux.

– Chez John W. H. quelque chose *junior*, répondit Antoine. Inutile d'essayer de retenir son nom : c'est un ancien Juif hollandais, fils d'italien.

– Et qui est le roi de... ?

– De la Presse à scandale.

– Un homme... très bien ?

– Très riche, très craint, très influent. Grand-croix de la Légion d'Honneur et Baronnet.

– Un homme très bien.

Ils traversèrent une ville où les rues étaient numérotées 1,2, 3,4... Comme on avait percé une impasse plus récente, elle s'appelait « 4 1/2 ». Mais rien ne surprenait Bixio. Pas même cette pancarte, sur leur droite : « *Église à vendre ou à louer.* » Pourtant il devait tressaillir, un peu plus loin, en apercevant, au-dessus des arbres, l'une des tours de la cathédrale de Reims : élégante et solide, château fort de dentelles, c'était bien cela...

– Oui, dit Antoine qui l'observait, c'est l'une des tours de Reims reconstituée, pour son plaisir, par un homme. Car nous arrivons.

– Mais je croyais qu'il était juif.

– Vous dites bien : il *l'était*. Maintenant, tous les dimanches, il convie ses amis à la messe.

– Dans la tour de Reims ?

– Non. Dans une réduction au quart de Notre-Dame de Paris que vous allez voir dans un instant. Tenez !

– Quelle horreur ! s'écria Bixio.

Au milieu d'une pelouse, un décor tout neuf venait d'apparaître : Notre-Dame ridée, surchargée, aussi déplaisante à voir qu'un nain.

La voiture suivit quelque temps encore une allée d'arbres. Aux carrefours, des policemen casqués indiquaient le chemin. Bixio vit au loin un château gigantesque, bâtard de Chambord, de Sans-Souci et de l'Escorial.

– Quatre-vingt-sept chambres ! annonça Antoine avec un geste de guide.

Des invités arrivaient en avion, se posaient sur le champ d'atterrissage, laissaient l'appareil aux mains de mécaniciens de blanc vêtus. Les voitures aussi étaient reçues dans de vastes garages où elles seraient lavées, graissées, révisées pendant leur séjour. Antoine, qui avait rangé la sienne devant un cabriolet éblouissant, dut la déplacer. Il fallait bien que l'autre pût sortir librement : c'était la voiture du cuisinier.

Comme ils se dirigeaient vers le château géant :

– Un dernier conseil, cher Bixio : méprisez le premier si vous ne voulez pas qu'on vous méprise...

– Cette maxime, répondit Bixio, n'est pas valable seulement chez les Américains.

On conduisit les jeunes gens dans de somptueuses chambres de la partie Chambord.

Le maître de maison et ses invités se trouvaient à la piscine. Pas au bassin olympique, non : simplement à la piscine d'eau salée. D'ailleurs, on les apercevait d'ici. Si ces messieurs voulaient bien les rejoindre... Mais peut-être ces messieurs n'avaient-ils pas apporté leur costume de bains ? – Si ? Allons, tant mieux... Ces messieurs désiraient peut-être qu'on leur défît leurs valises ? – Non ? Allons, tant pis...

Ils arrivèrent en peignoir parmi une foule bruyante et, après avoir cherché en vain le corps de W. H. Junior entre ceux qui rôtissaient au soleil, ils décidèrent de se baigner.

Comme Bixio remontait à la surface après un plongeon qu'il croyait impeccable, il eut une hallucination : entre deux eaux il vit une sirène qui avait le visage de Virginia, l'ancien amour de Pierre Despaty. La nymphe ne parut pas moins étonnée et, comme ils faisaient surface :

– Oh, le Bixio ! s'écria-t-elle. Comment vous quoi faire ici ? Venez soleil pour le séchage et racontez ! J'ai oublié tout le parler français, vous voyez !

Bixio fut heureux de cette rencontre qui (le cœur a d'étranges détours) le rapprochait de Martine. Virginia avait un peu épaissi et sa voix prenait des accents rauques ; mais elle avait gardé ce geste de repousser ses cheveux derrière des oreilles toujours merveilleuses. En regardant cette blonde Américaine, Bixio ne pensait qu'à Martine : comme un objet longtemps fixé au soleil, son *négatif* hante vos prunelles.

Virginia était mariée – oh ! Depuis longtemps : treize mois... Quinze jours après son retour d'Europe, ses parents l'avaient fait épouser un millionnaire de cinquante-quatre ans. Elle avait une petite fille de deux mois, ravissante ! Mais quelle chose horrible, Bixio, que d'avoir un enfant... Jamais plus elle n'en aurait ! Son mari n'était pas là, non : le pauvre souffrait de « dépression nerveuse » et faisait une cure à Hot Springs, la station de repos des millionnaires fatigués. Pas grave ? – Oh si ! Elle craignait bien de ne plus le revoir, pauvre cher Bob... Enfin !

Bixio lui parla de Pierre. – Pierre ? Ah oui ! Et comment allait-il ? Mais vous, Bixio, parlez-moi de vous !

Bixio lui raconta simplement sa fortune. Elle en fut enthousiasmée :

– Mais c'est magnifique !

– Non, dit Bixio. Ça n'est, même pas très amusant.

– Bixio, vous triste vous êtes... Vous tout seul... Pourquoi ?

Elle lui jeta un regard insistant et posa sa main mouillée sur la sienne ; statue luisante, elle ressemblait à la *Petite Sirène*.

Et, tout d'un coup, Bixio se sentit furieux contre Martine, contre lui-même : contre cette fidélité envers la seule femme qui l'eût injurié. Puis il se méprisa beaucoup pour cette pensée. Le tout dura bien une seconde ; mais le regard de Virginia lui parut éternel et il ne savait comment s'en détacher ; baisser les yeux eût été encore plus dangereux que lâche. C'est-ce qu'il fit pourtant, mais Virginia le vit alors tomber en arrêt comme un chien de chasse : parmi les corps étendus que dorait le soleil couchant, un gros homme était allongé sur le ventre. Il avait posé près de lui ses lunettes d'écaille blonde et l'on était frappé par ses cheveux mousseux d'un blanc de neige et surtout, au centre de la nuque épaisse, par une *cicatrice en forme de croix*.

– Nom de Dieu ! s'écria Bixio malgré lui.

– Hé, Bonne Mère ! Il doit y avoir un compatriote dans le voisinage, dit une voix à l'accent marseillais. (Et le gros monsieur tourna vers la lumière un visage bonasse mais dont les yeux inquiets et durs contrastaient avec le sourire figé.)

Il tendit à Bixio une main énorme et qui portait, tatouée à la base du pouce, une ancre bleue.

– Je me présente, monsieur : je suis le maire de Marseille.

– Enchanté !

– Vous vous connaissez ? demanda Antoine qui survenait.

– Pas du tout, fit Bixio vivement, et il présenta Virginia aux deux hommes.

– Alors, monsieur le Maire, vous voyagez ? Vous venez voir sur place les réalisations de nos amis d’outre-Atlantique, dit Antoine cordial.

– Eh oui. J’ai passé quelques jours à New York et je pars demain pour Chicago.

– Étudier l’organisation des gangsters ? demanda Bixio doucement.

Le Maire fronça d’énormes sourcils neigeux puis il se mit à rire :

– Non, celle des abattoirs, répondit-il.

Peu après, Bixio entraîna son ami à l’écart ; il était surexcité :

– Et notre *pacte*, Antoine, y pensez-vous ? Ne dois-je pas devenir grand directeur de journal ?

– J’y pense, j’y pense...

– Eh bien, n’y aurait-il pas intérêt à conclure dès maintenant un accord avec votre ami W. H. je ne sais quoi *Junior* ? Nous échangerions nos reportages : il nous enverrait ses scandales, et nous lui... (Antoine s’était mis à rire.) Mais je parle sérieusement !

– Mais je ris très sérieusement, Bixio ! Franchement, pourquoi donc croyez-vous que je sois venu ici ? Pour revoir la cathédrale de Reims ou regretter celle de Paris ?

– Quoi, vous avez déjà... ?

– Qui.

– Alors, écoutez-moi : il faut absolument faire suivre le maire de Marseille à Chicago et prendre des photos de lui.

– Mais pourquoi ?

– Pour illustrer dans *notre* journal le plus sensationnel scandale de l’époque.

– Voilà une phrase qui sonnerait mieux en américain ! Bixio, Bixio, vous tombez dans les bras des jeunes femmes que vous croisez sous l’eau ! Vous prophétisez le scandale à propos des plus respectables édiles de notre pays ! Vous...

– Je vous surprendrai, dit Bixio.

Après le dîner, le millionnaire fit visiter son parc. Un peintre surréaliste espagnol, depuis peu son conseiller, avait de grands projets sur le château même dont il voulait couvrir la façade nord de seins, la façade sud de fesses en plâtre, gigantesques. W. H. *Junior* demandait à réfléchir encore... En attendant, l’autre décorait le hall de fresques surprenantes : on y voyait un cheval, qui n’était qu’une femme couchée, au milieu de ruines, qui n’étaient qu’un vieillard hilare. Le peintre expliquait, dans un anglais de clown, que la femme était « un piano à queue sodomisé par un âne » et le vieillard « une braguette diurne entièrement renouvelable ». Dans une allée du parc, il avait fait édifier vingt-six statues monumentales représentant les lettres de l’alphabet. Le *I* était si obscène qu’il avait fallu l’entourer d’un voile qu’on n’écartait que devant certains invités. On admira beaucoup.

Comme il faisait clair de lune, Virginia devint sentimentale. Elle prouva à Bixio que Pierre n’était rien pour elle – pauvre cher Pierre ! – n’avait jamais rien été... tandis que lui, Bixio... D’ailleurs, ne

l'avait-elle pas jugé dès le premier coup d'œil ?

Bixio détournait la conversation. Elle crut qu'une amitié fidèle pour Pierre arrêta le jeune homme.

– Bixio, dit-elle enfin, vous remettre cette bijou pour Pierre en souvenir Virginia ! (Puis d'un ton tragique :) C'est le signe d'adieu... Maintenant, je suis libre !

Du mari gâteux il n'était pas question : « Ce qu'elle désire, au fond, pensa Bixio modeste, c'est avoir un Français dans sa vie, peu lui importe lequel.. » Aussi appela-t-il Antoine à son secours.

– Mon ami, confia-t-il à Virginia, connaît d'étranges secrets que vous seule pouvez entendre. Je dis bien : vous *seule* ! (Et il s'esquiva.)

Il rentra dans sa chambre ; il voulait se rappeler sa première rencontre avec Virginia parce que, ce soir-là, il avait frappé à la porte de Martine : elle avait ouvert, dans sa grande robe de chambre blanche. Martine...

Pendant ce temps, Antoine parlait à Virginia d'elle-même. Cela dura jusqu'au petit matin.

Quelques jours plus tard, deux hommes arpentaient, mettons : nerveusement, le pont-promenade du paquebot « Île-de-France ». Le plus grand des deux – et l'aîné à en juger par ses tempes argentées – fumait, mettons : fébrilement, une cigarette de luxe. L'autre, bien pris dans un élégant costume de sport, etc.

– Décidément, dit Bixio, je ne rapporte rien de ce voyage, rien !

– Sauf d'être plus vieux de quinze jours.

– Était-ce bien la peine d'aller chercher si loin ce résultat ?

– Et puis notre amitié !

– C'est vrai, fit Bixio confus.

Antoine éclata :

– Et puis, cher crétin, vous rapportez *tout* au contraire ! Seulement, c'est dans mes bagages... Venez voir !

Il l'entraîna dans sa cabine et, sur le ton du maître d'armes :

– Mon raisonnement est simple : Martine Despaty vous méprise, ou fait semblant, parce que vous avez fait votre fortune dans le commerce. Pour elle, comme pour toutes les jeunes filles, il n'y a que papa, la fortune et l'affaire de papa, le génie de papa, etc. Depuis l'enfance, elle sait qu'elle est une Despaty *du Grand Journal*, et elle a fini par croire que ce « du » était une particule. Si vous lui révéliez soudain qu'un journal est une entreprise commerciale, que chaque fois qu'elle rencontre un passant lisant le *Grand Journal* cela fait trois sous pour monsieur son papa, et que la fortune de sa famille s'est ainsi constituée, sou par sou, comme celle d'une chaisière, elle tomberait morte. Je m'excuse de parler ainsi de Martine : vous allez me détester...

– Mais non, dit Bixio furieux.

– Si, comme un enfant déteste le médecin, mais cela ne dure pas. Voici donc mon plan : en trois mois vous devenez l'équivalent de son père, mais dans la presse du soir, afin de ne pas vous poser en concurrent : le Corneille finit toujours mal...

– À ce moment, Martine l'Orgueilleuse, ravie de la leçon que je lui ai infligée, tombe dans mes bras ? Bravo !

– Remarquez, fit Antoine, que je pars du principe que Martine vous aime sans se l'avouer ; sinon tout plan est inutile.

– Mais je ne vous ai jamais dit une chose pareille ! s'écria Bixio exaspéré.

– C'est bien pour cela que j'y crois, reprit l'autre en riant. Donc, Martine se laisse convaincre par votre réussite...

– Ou ne s'en irrite que davantage, au contraire. Dans ce cas, brillant psychologue, qu'arrive-t-il ?

– Alors, nous nous attaquons de face à la presse du matin et, en quelques mois...

– Naturellement !

–... supplantons le *Grand Journal* et M. Despaty.

–... dont la fille, en chemise et la corde au cou, vient nous demander grâce pour son misérable père !

– Dont la fille s'aperçoit que, pour sauver la face et préserver l'orgueil Despaty, il ne lui reste qu'à vous faire entrer dans la famille.

– C'est le « mariage par fusion d'affaires »... Très poétique !

– Mon cher, dit Antoine un peu sèchement, vous me rappelez le pauvre auquel saint Martin remet la moitié de son manteau et qui entre en fureur parce qu'il n'y a pas de poches ! Après tout, ce n'est pas moi qui ai conduit vos affaires avec Martine Despaty jusqu'à cette brillante impasse !

– Ne vous...

– Si vous trouvez que le terre-neuve qui vous sauve empeste le chien mouillé, laissez-vous couler !

– Ne vous fâchez pas, fit Bixio en lui tendant la main. Mais j'aimerais savoir comment, en quelques mois, on peut devenir, en France, « le roi » de la presse du soir...

– À peu près comme on y devient « le roi des fleurs », cher Bixio. Et même beaucoup plus facilement, grâce à l'Amérique.

– Ah, c'est vrai ! J'oubliais votre truc infallible. Vous êtes un cuisinier qui ne connaîtrait qu'une seule sauce : à l'américaine...

Antoine ouvrit deux valises remplies de quotidiens et d'illustrés américains ; puis il téléphona à l'un des sous-commissaires du bord : « Ici N**, bonjour ! Bien... merci... et vous ? Mon cher, pourriez-vous me procurer la collection de l'*Indépendant* et celles du *Reflète du Monde* et de l'*illustré*. Oh ! Des derniers mois seulement... Merci ! Appartement Versailles, je compte sur vous. » Je m'adresse toujours aux sous-commissaires, expliqua-t-il en raccrochant. Ce sont des petits nobliaux auxquels mon nom...

– En deux mots !

–... en impose. C'est le seul trafic d'influence que je me permette.

Presque aussitôt, un chasseur, essoufflé d'avoir tant couru, apportait les journaux. Antoine le remercia d'un mot gracieux qui lui fit plus de plaisir que la pièce que Bixio lui remit. « Il faut s'être incorporé l'argent qu'on possède, pensa Bixio. Alors, le moindre geste, la moindre parole de vous valent leur pesant d'or... »

– Et maintenant, au travail, cher Bixio ! Étudiez et comparez, comme on dit aux candidats bacheliers. Voici des journaux français, voici des magazines américains : voyez ce qu'on peut tirer de ceux-ci comme exemples et comme méthodes. Je vous laisse.

Il sortit mais, repassant sa tête par la porte entrouverte :

– Un mot encore ! Le but n'est pas d'ouvrir l'esprit du public ni de le porter à la grandeur. N'oubliez pas que je suis un malfaiteur, Bixio : cette histoire de presse est la suite des annonces lumineuses, de la publicité radiophonique et des films doublés. J'ai le goût du pire, je vous l'ai déjà

dit. Le but est de devenir le roi de la presse, et tant pis pour les Français ! Dieu juste, ce n'est pas moi qui ai inventé la République... Bon travail !

Quand il revint, une heure plus tard, il trouva un Bixio hirsute, excité, qui prenait des notes hâtives ; le sol était parsemé de journaux déployés, couverts de a... il y a des millions à gagner !

– Antoine, dit le jeune homme, c'est inouï ! Il y a... il y a des millions à gagner !

– Il y a surtout... Martine à ne pas perdre, fit Antoine en découvrant ses dents de loup.

– Oui, bien sûr, Martine avant tout, répondit Bixio hésitant.

Depuis une heure, le démon des affaires l'avait repris tout entier. Il s'en sentait honteux et pourtant rassuré. Il regarda Antoine comme il eût fait le Diable en personne.

– N'est-ce pas, dit celui-ci négligemment, il y a quelques idées à prendre dans tout ça...

– C'est-à-dire qu'il aurait fallu, sur place, passer des contrats avec les éditeurs et les agences, s'assurer des exclusivités, des échanges, acheter les droits de reproduction de certaines formules, je ne sais pas, moi ! Ah, quel dommage...

– Mais, cher Bixio, je n'ai pas mené *la petite vie*, moi, fit Antoine en riant tout à fait. (Et, d'une serviette de cuir, il tira une masse de papiers qu'il tendit au jeune homme.) Voici tous les contrats, dit-il.

La traversée s'écoula sans autre incident que la découverte à fond de cale, entre deux malles, d'un passager clandestin du nom de Fleischmanrabinowitzky. C'était un Juif de vingt-cinq ans d'une beauté pathétique.

– Et qu'allez-vous faire de ce pauvre type ? demanda Antoine au Commissaire.

– Mais le remettre à la police en arrivant, comme d'habitude.

– Et si l'on vous payait le prix de sa traversée ? proposa Bixio qui détestait la police.

– Il lui resterait seulement à se mettre en ordre avec le contrôle français de l'immigration.

– Ça n'est, hélas, pas très difficile, remarqua Antoine.

Bixio paya le passage de Fleischmanrabinowitzky qui voulut lui baiser les pieds.

– « Fleish », nous vous procurerons du travail en France, lui dit Antoine, mais passez le reste de la traversée dans votre cabine à perfectionner votre français. Dans deux mois, plus d'accent ! Sinon...

– *Yeah*, répondit Fleish.

– À quoi voulez-vous donc employer ce type ? demanda Bixio.

– Mais vous-même, pourquoi lui avez-vous payé son passage ?

– Pour rien, pour me plaire.

– Vous aimez les Juifs, Bixio ?

– Pas particulièrement, mais j'aime encore moins les antisémites. Car pourquoi ne serait-on pas de même anti marseillais, anti corses, etc. ? Si l'on se met à haïr toutes les « minorités turbulentes »...

– Les Juifs ont des défauts... commença Antoine.

–... qui ne sont nullement ceux qu'on leur reproche ! Ainsi, ils sont aussi larges qu'on les dit avarés. Beaucoup n'ont pas fait la guerre ? Mais combien de politiciens, de journalistes, d'acteurs l'ont faite ? D'ailleurs, l'Affaire Dreyfus date d'avant la guerre...

– Quelle chaleur ! dit Antoine en souriant.

– Mon meilleur ami, mon ami de toujours est un Juif, reprit Bixio en baissant la voix, et c'est... ah ! C'est un chevalier.

– Mais Fleishman n'est peut-être pas un chevalier, Bixio. (Puis, changeant de ton :) Et moi qui vous admirais de l'avoir *dédouané* !

– Admirais ?

– Oui, d'avoir aussitôt pensé au principal : il faut toujours un Juif dans un journal. Mais un seul ! N'oubliez pas : « À petite dose c'est un ferment, à haute dose un poison, comme certains microbes. »

– Un Juif à quoi faire ?

– Un *Juif-à-tout-faire* ! Et là vous en trouvez un qui commence sa vie par une malhonnêteté, ce qui n'est rien, mais aussi par une maladresse (puisqu'il s'est fait prendre), ce qui nous permettra, de lui reprocher toute sa vie cette malhonnêteté.

– Antoine de N**, vous êtes ignoble !

– Non, très noble au contraire, mais infect, cela je vous l'accorde. J'ai toujours traité les Juifs en Juifs, et ils aiment infiniment mieux cela que votre insupportable Égalité et Fraternité.

– Si je trouve « *Vive le roi* »...

– Avec un y !

–... écrit sur les murs des lavabos, je saurai que c'est vous !

– Erreur, mon cher, ce sera Fleish qui aura voulu me faire plaisir. Autre avantage de ce Juif providentiel : il est américain et n'a jamais vu la France. C'est l'œil d'un enfant monstrueusement précoce qui nous est donné, au moment où nous voulons faire du neuf à tout prix.

– Pensez-vous ! Dans trois mois il sera plus français que nous et se fera naturaliser sous le nom de M. *Flèche* !

– Non, car ma première lettre, en arrivant, sera pour la Chancellerie, réclamant, comme un service personnel, que la demande de M. Grégor Fleishman... robi, ribi ?

–... rabinowitzky.

–... ne soit jamais agréée.

– Moi qui croyais faire une bonne action, conclut Bixio, et ce n'était qu'un placement...

Bixio remit à Pierre Despaty le bijou que lui avait confié Virginia. Pierre était morne et bougon.

– Virginia ! dit-il avec un éclair dans les yeux. Ah, c'était le bon temps !

– Vraiment ? interrogea Bixio que le souvenir de la « Guerre de l'indépendance » mettait toujours mal à l'aise. Serais-tu tellement heureux de promener partout M^{me} Virginia Despaty dont l'accent et les gaffes seraient légendaires à Paris ?

– Pas plus embêté que je ne le suis, en tout cas !

– Allons bon ! Qu'est-ce qu'il y a encore ?

– Pas le droit d'en parler, mon vieux !

– Même à moi ?

Pierre ne voulait pas répondre. Bixio le traita de toutes sortes de noms humiliants, notamment de « chien triste », et la ressemblance, en effet, était frappante. Il lui rappela enfin que le serment

d'amitié corse *Sempre a Corsica* obligeait les conjurés à se dire toute la vérité.

– Eh bien, avoua enfin l'autre, papa veut que je travaille, que je « fasse mes preuves ». Il va racheter un journal du soir, qui doit tomber en faillite ces temps-ci, et me le donner à diriger.

– Lequel ? demanda Bixio avec un peu trop d'intérêt.

– *Paris-Nuit*. Mais ne le dis pas !

– Non, bien sûr ! Et ça ne t'intéresse pas ?

– Mon vieux, expliqua Pierre bonnement, je ne suis pas intelligent ; et puis j'ai horreur de travailler. Je n'aime que l'aviation. Tant que papa aura de l'argent, pourquoi en gagner en prenant la place d'un autre ? Et s'il est ruiné, je me fais pilote de ligne.

– Et quand doit se faire cette histoire de *Paris-Nuit* ?

– Oh ! C'est Brouillais, heureusement...

– « L'affreux Brouillais » ?

– Tu le connais ? C'est lui qui est chargé de la négociation : il attendra la dernière minute et que le malheureux propriétaire soit aux abois, tu penses bien !

– Et si quelqu'un d'autre rachetait ce journal ? demanda Bixio en se penchant vers Pierre.

– Ce serait le plus beau jour de ma vie. Et une bonne affaire pour papa aussi, car, comme directeur, je lui coûterais plutôt cher !

– Je crois que je peux arranger ça.

– Non ! Toi ? Bixio, tu es un type énorme... Je me demande quelle idée t'avait pris de te faire valet de chambre à la maison ! Après tout, il n'y a pas de sots métiers...

– Oh ! Si, mais pas celui-là. J'ai beaucoup appris dans ta famille...

– Sûrement plus que moi, dit Pierre, bougon.

Le lendemain, Bixio invitait « l'affreux Brouillais » à déjeuner. Ce fut l'une des heures les plus pénibles de sa vie. Le courtier croyait que le directeur général de *Dites-le avec des fleurs !* allait lui demander un abandon ou un partage de commission, et il en suait de peur. Quand il fut assuré qu'il n'en était rien, la joie le déchaîna et il se rua sur les aliments qu'il lapait comme un renard, mordait comme un loup, croquait comme un ours ; Bixio en était écœuré. Pourtant il préférait le voir manger à l'entendre curer interminablement ses dents pointues d'une langue trop agile. Bien que l'autre rinçât sa bouche avec chaque gorgée avant de l'avalier, Bixio lui faisait verser sans cesse à boire. Le courtier fut bientôt gris. Il racontait au jeune homme toutes ses friponneries avec des clins d'œil humiliants.

– Mais ma plus jolie réussite, dit-il enfin, ce sera l'affaire de *Paris-Nuit*...

Il baissa la voix bien que la pièce fût rigoureusement vide et qu'il s'adressât au seul homme auquel il n'eût pas fallu parler. La situation de l'éditeur, expliqua-t-il, devenait chaque jour plus désespérée. Tous les matins, il téléphonait à Brouillais, le suppliant de conclure à n'importe quel prix pourvu que le nom du journal fût sauvegardé. Car c'était sa seule condition : il acceptait bien d'être ruiné, mais pas que disparût le titre qu'il avait créé. Brouillais le menaçait de baptiser la feuille *La Voix du Soir* ou *Refllet du Soir*, ou même...

– Est-ce donc le désir de M. Despaty ?

– Pas du tout ! Mais cela me permet de laisser mariner mon bonhomme. Chaque jour qui passe le rend moins exigeant ; il s'agit de le *cueillir* la veille de celui où il déposera son bilan...

– La veille ? Vous êtes bon prince ! Vous pourriez attendre le lendemain de sa faillite... ou de son suicide !

– Non, répondit « l'affreux » très sérieusement, cela compliquerait beaucoup les formalités. Mais tenez, je ne donne pas huit jours que son journal ne publie une annonce dans le genre de : « *Paris-Nuit* s'excuse auprès de ses fidèles lecteurs... Heu... de ce que les circonstances économiques l'obligent à suspendre provisoirement sa parution... » Provisoirement ! Vous vous rendez compte ?

– Très bien, dit Bixio froidement.

Et il abrégéa la fin du repas : il en savait assez.

Le lendemain, l'éditeur de *Paris-Nuit* ne téléphona pas à M. Brouillais. « Ça se précipite ! pensa le courtier. Aurais-je trop attendu ? »

Le surlendemain, comme il s'apprêtait à lire la faillite ou le suicide dans les colonnes mêmes du journal, il tomba sur l'annonce suivante imprimée en rouge à la première page :

LECTEURS DE « PARIS-NUIT »

Votre journal va cesser sa parution – mais pour dix jours seulement et afin de se moderniser. Dans dix jours, il reparaitra sur vingt-quatre pages avec des rubriques nouvelles, des reportages exclusifs, une collaboration étincelante, un concours doté de trois millions de francs de prix, et deux feuilletons inédits dont un roman de Colette. Dix-sept éditions régionales chaque soir. Des primes à tous les nouveaux abonnés. Retenez dès maintenant chez votre marchand habituel le premier numéro de la nouvelle série où vous trouverez le début de l'enquête sur :

« LE PLUS GRAND SCANDALE DE L'EPOQUE ! »

Chaque soir vous lirez PARIS-NUIT

Le journal qui remplace tous les autres.

« L'affreux Brouillais » attendit en tremblant la réaction de M. Despaty. Elle fut précise et brève :

– Brouillais, lui téléphona-t-il, vous êtes un...

Et il raccrocha si vite que le courtier put croire ne pas avoir saisi le dernier mot.

LE JOUR DE GLOIRE EST ARRIVE !

Six mois plus tard.

La première chose que regarde Bixio en entrant dans son bureau c'est, sur sa table gigantesque, un papier qui lui donne le chiffre de vente de *Paris-Nuit* pour la journée précédente :

– 1 997 500... Pas un Français sur vingt... Nous piétinons !

Au mur, il y a un planisphère, une immense carte de France piquée d'épingles de toutes les couleurs, des graphiques bleus et rouges, des photos de machines rotatives. Quatre fenêtres donnent sur les Champs-Élysées, trois portes-fenêtres sur une terrasse plantée d'arbustes taillés. Sur la table de Bixio, toutes sortes de jouets : un téléphone haut-parleur, un poste de radio, une machine qui transcrit automatiquement les informations... « Ma panoplie de directeur », dit-il. Elle comprend aussi une paire d'énormes lunettes mais qui lui servent de presse-papier car il a la vue excellente. C'est un cadeau des Frères Dupont, *les opticiens en renom*, c'est-à-dire de son cadet Lucien qui végétait à Ajaccio et qu'il a établi opticien à Paris depuis peu.

Il est neuf heures. Bixio demande si M. de N** est là. Pas encore ! « Toujours en retard... », et il lui en fait amicalement la remarque à son arrivée.

– Moi ? dit Antoine. Moi qui suis en avance de deux ans sur tous les Français !

Et il rit de son rire de loup.

– Heureusement, vous perdez chaque jour de votre avance !

– Grâce à *Paris-Nuit*, « le journal qui remplace tous les autres ! » achève Antoine sur le ton des annonces de la radio.

Bixio appuie sur les boutons de son étrange téléphone et prononce devant une plaque : « Conférence chez moi. Merci ! » L'ordre descend dans les entrailles de l'immeuble, résonne dans douze bureaux. Douze hommes se lèvent, gagnent les ascenseurs, entrent ensemble dans le bureau de Bixio. Ce sont les rédacteurs en chef, le secrétaire général, le chef des informations, les directeurs politique, sportif, littéraire, etc. Ils trouvent là Bixio, Antoine et Fleishman que Bixio vient de sonner.

« Encore un avantage de *Fleish*, disait autrefois Antoine : il ne vous serre pas la main vingt fois par jour, à la française ! »

Mais, depuis quelque temps, Fleish serre toutes les mains qu'il trouve et Antoine le soupçonne de s'être affilié à la Franc-Maçonnerie.

– Mauvais signe pour la France, dit Bixio : il y a cent ans, Fleishman pour réussir se fût converti ; il y a dix ans, il se serait fait naturaliser ; maintenant il se fait franc-maçon.

Fleishman serre douze mains, fait asseoir tout le monde comme s'il était chez lui, mais avec servilité.

– Messieurs, commence Bixio, je pensais atteindre les deux millions d'exemplaires en progression continue ; or, nous gagnons à peine dix mille par jour.

– Oui, dit le chef de la vente, satisfait, mais *l'Indé*, lui, tombe de dix mille tous les soirs !

– Et vous vous en réjouissez ? reprend Bixio sévère. T'en conclus, moi, que pas un seul Français *de plus* n'achète un journal du soir. Car je ne fais pas la guerre à *l'indépendant*, qui est notre seul

concurrent : je fais la guerre à la presse du matin. Le tirage de *l'Indé* m'est donc aussi précieux que le nôtre.

– Mais monsieur, dit le chef des informations, tout le monde lit *Paris-Nuit* : dans le métro, dans les trains de banlieue on ne voit que...

– Il y a vingt mille communes en France où notre journal ne pénètre pas, coupe Bixio. Nous nous endormons, voilà la vérité ! Or, je n'ai pas le temps d'attendre : *Paris-Nuit* n'est qu'un instrument, une « machine à lancer d'autres affaires ». Il joue le rôle du *porteur*, vous savez, dans les numéros d'acrobates. En dessous de deux millions, il ne vaut rien. S'il les atteint dans six mois, les affaires seront faites et il n'aura rien valu. Alors, qu'est-ce que vous proposez ?

Tous se taisent ; puis, le silence leur pesant, tous veulent parler à la fois. Enfin l'ordre s'établit.

– Ce qu'il nous faudrait, dit le chef des informations cauteleux, c'est une série comme vos « *Mystères de Marseille* »...

– Oui, mais en mieux écrit, interrompt Bixio, pour marquer que la flatterie ne le touche pas.

– C'est ça qui a lancé le journal. Seulement voilà...

– Seulement voilà, dit Antoine cruel, il est plus facile de faire des *papiers* sur « les petits métiers de Paris » ou « nos braves cheminots » !

– Teissier, reprend Bixio en s'adressant au rédacteur en chef, vous me demanderiez un million de frais pour l'un de nos hommes qui veut monter une expédition chez les Cannibales, ou découvrir une île déserte, ou partir dans la stratosphère, je vous le donnerais ! Mais seulement mille francs pour vingt bonshommes qui font le tour des commissariats de police, ou poursuivent des enquêtes sur les modistes et les chevaux de course, non !

– B. et R. ont pourtant du talent, répond l'autre en hochant la tête.

– Vraiment ? dit Antoine. Tenez, on entretient quelque scandale autour d'un roman qui vient de paraître : *L'amant de Lady Chatterley*...

Un sourire entendu paraît sur toutes les lèvres.

– Eh bien, continue Antoine, commencez donc lundi prochain une enquête que vous allez commander à B. ou à R. sous le titre : « J'ai connu Lady Chatterley »...

Les sourires se figent, sauf celui d'Antoine qui brille. Les directeurs paraissent scandalisés ; Bixio lui-même...

– Ou bien, dit-il, expédiez L. en Afrique et qu'il n'en revienne pas avant de pouvoir titrer à la une :

J'AI MANGÉ DE L'HOMME

avec les sauvages des forêts du Congo...

De ses deux mains, Bixio dessine en l'air le titre : une ligne grasse, massive ; en dessous, une maigre et penchée.

– D'ailleurs, multipliez donc ces titres : « Je reviens d'ici ! », « J'ai vécu ceci ! », « J'ai fait cela ! » Le public adore la forfanterie. Laissez aux journaux du matin les titres raisonnables. Là où ils impriment : « La Commission des Prix a homologué le tarif des volailles », mettez : « Quinze francs l'aile et dix francs la cuisse ! » Et si un pêcheur breton meurt à 116 ans, titrez : « Son père disait à l'Empereur : « J'étais à Eylau avec vous... » À six heures du soir, en sortant de son travail, le lecteur a besoin d'être réveillé. Et puis je veux que, chaque jour, votre première page nous serve d'affiche : des titres sur quatre colonnes, même si l'article n'en prend que deux, des *épaulés*, des *encadrés*, des contrastes de caractères... C'est la parade foraine : vos titres annoncent des merveilles, et vos articles

sont ce qu'ils sont. Le lecteur ne vous en voudra pas plus que le spectateur qui sort du cirque n'en veut au bonisseur. On dira : « C'est le genre *Paris-Nuit* ! » et voilà tout...

Le chef des informations marmonne : « ... tromperie sur la marchandise ! » Bixio explose :

– Mais la presse entière est une tromperie sur la marchandise, Delcourt ! Depuis cent ans, elle se trompe systématiquement ! Elle prophétise de plus en plus faux, mais avec de plus en plus d'assurance ! Quel est le rôle de la presse ? Faire croire au public ceci ou cela en attendant que les événements décident. Le seul ennemi des journalistes c'est le temps, qui leur donne toujours tort. Mais ils s'en moquent bien : un journal chasse l'autre ! Car les journaux ne sont pas quotidiens, ils sont éphémères, c'est différent ! Je trompe moins le monde avec mes trente-deux pages tapageuses dont l'esprit ne retient rien, que ne le font les journaux du matin avec la seule colonne de leur éditorial qui prétend arrêter le soleil et donner tort à Dieu. Pensez à tous ces Français qui, chaque jour, dans les cafés, se jettent à la tête l'éditorial de leur journal – c'est effrayant ! Mais *Paris-Nuit*, lui, n'alimente que les conversations narquoises, les paris stupides, les après-dîners. « Vous savez, je l'ai lu dans *Paris-Nuit* ! » dit-on avec un petit rire : on cite ses sources, on dégage ses responsabilités ; tandis que le pharmacien qui réclame le retour des Habsbourg ou le morcellement de l'Allemagne finit par croire que c'est une idée à lui...

– C'est de là que la presse du matin tire justement sa puissance, hasarde le directeur politique.

– Puissance, dit Antoine, voilà le grand mot ! Oui, la presse a préféré la puissance à la persuasion ; mais ne vous y trompez pas : elle ne doit pas son pouvoir aux millions d'hommes qui la lisent mais aux quelques-uns dont elle parle. Vous savez, comme moi, qu'un journal punit un ministre qui lui déplaît ou lui tient tête par des procédés plus enfantins que la privation de dessert : on ne publiera plus sa photo !

Ou encore, on n'imprimera plus son nom mais seulement son titre, afin que le public oublie qui détient le portefeuille ! Et le plus comique est que le ministre est au désespoir... C'est la « puissance » de la presse !

Lâchement, le secrétaire général fait signe qu'il est bien d'accord.

– Revenons au journal, reprend Bixio. Je veux que la première page soit *aimantée*, comprenez-vous ? Quand, dans le métro, un voyageur tient notre feuille, la dame assise en face de lui doit écarquiller ses yeux pour déchiffrer les titres, même à l'envers ; et le monsieur, debout derrière lui, même s'il est commandeur de la Légion d'Honneur, doit lire par-dessus son épaule. Certaines pages intérieures, au contraire, il faut qu'à les regarder on ne sache pas si elles sont d'un journal quotidien ou d'un hebdomadaire littéraire.

– Pourtant, s'écrie le directeur littéraire, nous ne sommes pas un magazine !

– Bravo, fait Bixio en se levant. Voici le titre trouvé : *Paris-Nuit Magazine* ! Faites-moi deux pages de magazine par jour et quatre le dimanche. Avec une page entière de photos, la dernière. Quant à la rubrique sportive...

Le directeur sportif, qui se croyait à l'abri, dresse l'oreille.

–... je veux n'y rien comprendre, ordonne Bixio.

– Mais...

– Écoutez, mon vieux, vous avez un public absolument à part. Vos pages sont dans le journal une *concession*, au sens où l'on dit « la concession française de Shangai » : une enclave étrangère, avec sa mise en pages, son jargon, ses exclamations, ses surnoms, ses dessins dits humoristiques – le tout sinistre et impénétrable à tous ceux qui ne sont pas du pays. Vos lecteurs spécialisés n'en seront que

plus flattés, croyez-moi !

– Vous me permettrez tout de même, dit le sportif d’un ton pincé, de m’exprimer en français ?

– Tout à fait inutile, dangereux même ! Tenez, je vais vous donner un censeur merveilleux. Fleish, vous intéressez-vous aux sports ?

– Pas du tout.

– Bon. Comme, d’autre part, vous parlez encore un français très approximatif, vous êtes l’homme qu’il nous faut : vous descendrez au *marbre* tous les jours et vous lirez les pages sportives. Vous devez n’y rien comprendre – vous m’entendez bien, rien ! Si quelque chose vous paraît clair, simple, normal, alertez d’urgence le chef de rubrique.

Ce dernier fait un peu grise mine ; Bixio s’en aperçoit.

– Cela dit, Maubert, ajoute-t-il, vous avez un million par mois pour m’organiser un tour d’Europe cycliste, un championnat international de ce que vous voudrez, un meeting d’aviation qui dure trois jours... Tenez, montez-moi un *Stade Paris-Nuit* avec des compétitions tous les dimanches, et vous êtes un grand homme !

L’autre est ravi. Le chef de la vente appuie :

– Voilà ce qu’il nous faut : des concours, des manifestations...

– Oui, dit Antoine. Que chaque numéro soit un peu comme un billet de loterie permettant de gagner quelque chose !

Bixio marche de long en large. Un moment de silence, puis :

– J’ai trouvé, s’écrie-t-il. Remboursez chaque jour à mille francs un billet de métro dont vous publierez la reproduction. Autre chose : photographiez – vous prenez note, Landrieux ? – photographiez à son insu un passant, un chauffeur de taxi, une ménagère. Passez la photo : cinq cents francs à qui se reconnaîtra !

Landrieux note. Antoine dit :

– Excellent, mais petit. Il faudrait quelque chose de plus vaste : en Amérique, l’*Evening Standard*...

Mais Bixio le coupe ; l’« idée » vient de l’éblouir :

– Attendez... Oui, c’est ça... Voilà ! Mettez-moi sur pied un Tournoi national de Belote avec constitution d’équipes dans chaque village, éliminations régionales dans tous les bistros, demi-finales à Lille, Bordeaux, Toulouse, etc., et finale à Paris sous la présidence du ministre de je ne sais quoi – vous trouverez bien ! Prix offerts par *Paris-Nuit* qui publie tous les résultats à mesure, le nom de tous les joueurs, la photo des meilleurs : une page spéciale par jour ! Mes enfants, si nous ne tirons pas deux millions et demi à ce moment-là...

– C’est que les Français sont moins navrants que nous ne le pensons, termine Antoine.

Hélas, quatre mois plus tard *Paris-Nuit* tirait trois millions d’exemplaires et le pays tout entier se passionnait pour le tournoi de belote. Après la pêche à la ligne et le Tour de France cycliste, voici qu’un nouvel idéal national se faisait jour. L’esprit régional renaissait. Il fallut chauffer des trains spéciaux pour les championnats de Limoges, de Valence, de Roubaix. Après la victoire du cordonnier Jarlant (de Pont-à-Mousson), après celle, exténuante, du pâtissier d’Autun, qui dut garder le lit toute la semaine suivante, on se sentit plus fier d’être mussipontin, d’être augustodunois... Deux crises ministérielles passèrent complètement inaperçues – mais Tarbes allait-il battre Montpellier ? Qu’importait la guerre d’Éthiopie, la mort de M^{me} Curie, la découverte du sérum anti typhique ?

Léopold Deloiseau (17 ans) se qualifierait-il pour la finale ? Dix mille Français « eurent leur portrait sur » *Paris-Nuit* dont on affichait la page 12 dans tous les bistrots. Le curé de Lourdan, promu vainqueur régional sans avoir mis les pieds hors de sa paroisse, se désistait devant le bruit fait autour de son nom. Une pétition se couvrit de seize mille signatures. L'Évêque arbitra, non sans en avoir référé à Rome. Le facteur de Semeuilles, qualifié pour la demi-finale, se voit refuser un congé par son ministre. Celui-ci doit démissionner devant le mouvement d'opinion.

Les cafés s'ornent d'oriflammes : « Tournoi national de Belote. Ici a joué Peyronnie, champion pour la Gironde ! » À chaque équipe, à chaque vainqueur, *Paris-Nuit* offre une « tournée » et, d'un seul coup, acquiert la sympathie de tous les bistrots. C'est le chemin qui mène au cœur des Français : il a les patrons avec lui – il est sauvé, classé, dix fois vendu d'avance. Il imprime alors trente-deux éditions régionales et on le trouve dans le plus petit village. Le paysan descend le prendre chaque jour, le montagnard chaque dimanche ; les pêcheurs l'emportent en mer ; les bergers y apprennent à lire. Ce qui demeurerait pur en France, entre ciel et terre, apprend enfin les manies des vedettes, les menus des champions, l'existence de Lady Chatterley. *Paris-Nuit* porte la date du lendemain et donne des nouvelles de la veille, mais si méconnaissables que ce journal du soir va supplanter en province celui du matin.

Cependant, le Tournoi de Belote est prolongé jusqu'en août et l'on s'inscrit déjà pour l'an prochain. Désormais, d'avril à septembre, les Français seront indisponibles : le monde peut bien crouler, l'empire disparaître, la guerre s'allumer à leur porte – ils sont tout à leur concours de belote... Pas libres ! On se lève, à deux heures après minuit, pour écouter sur Radio-Saigon la transmission du championnat d'Indochine. Les élections partielles d'Agen sont repoussées au dimanche suivant pour ne pas avoir lieu en même temps que la finale régionale. Les joueurs portent à la boutonnière des insignes distribués par *Paris-Nuit* et qui marquent leur catégorie. Le journal atteint le tirage de 3 875 000 exemplaires le soir de la proclamation des résultats...

Ce même soir, Bixio convie à dîner Jérôme et sa femme, Lucien son autre frère, et Antoine de N**. Lucien est un timide, un modeste : le Corse blond. Au fond, il se sentait plus heureux dans sa fraîche boutique près du port d'Ajaccio qu'il ne l'est à Paris. Opticien, son rêve dès l'enfance... « Lucien opticien ?

Si j'en vois la rime, je n'en vois pas la raison ! » Disait leur mère, plagiant un roi sans le savoir. Mais comment refuser à Bixio, qui lui offrait à Paris un immense magasin de marbre et de verre avec un appareillage unique en France ?

Pourquoi *Les Frères Dupont*, « les opticiens en renom » ? Ce pluriel tracasse Lucien. Il finit par poser la question.

– Maintenant je puis te répondre, dit Bixio en riant. Mais d'abord qu'est-ce qui te déplaît là-dedans ?

– Je ne sais pas, moi. Si tu voulais absolument une appellation flatteuse, pourquoi pas « Lucien, le roi des -opticiens » ? Ou quelque chose de ce genre ! ajoute-t-il très vite devant les rires.

– Non, mon vieux. Est-ce que Jérôme qui, lui, est vraiment « le roi des fleurs »...

– Depuis que tu m'as fait cadeau de ton affaire ! interrompt l'honnête Jérôme.

–... s'intitule « roi des fleurs » ?

– Et c'est, ajoute Antoine, depuis que *Paris-Nuit* tire deux fois plus que n'importe quelle autre feuille, que nous avons supprimé la formule « le journal qui remplace tous les autres ».

– D'ailleurs, conclut Lucien humblement, je ne suis pas du tout le roi...

– Tu le seras, affirme Bixio, ça je te le promets ! Et c'est pourquoi je t'ai choisi cette enseigne « les opticiens en renom » qui fait bon enfant et sans ambition.

– Mais pourquoi le pluriel ? demande la femme de Jérôme.

Bixio pose sa cigarette, regarde les convives, sourit :

– Parce que, dans les six mois qui viennent, Lucien ouvrira treize succursales dans Paris. Pas une de plus : avec les nouveaux impôts il n'y gagnerait plus rien et se volerait sa propre clientèle. Treize !

– Moi ? Mais comment veux-tu... ? Commence Lucien effaré.

– Mener tout cela ? Mais avec trente, quarante, soixante docteurs et spécialistes et un appareillage que tu commanderas demain dans les meilleures usines d'Europe, c'est enfantin. Seulement, il faut que chacun des clients de chacun de tes magasins croie avoir affaire à l'un des patrons. Tout est là. C'est pourquoi tu es *les frères Dupont* ! Combien sont-ils ? Mystère. Mais tous tes docteurs devront avoir l'air si important, si sérieux, avec un rien de condescendance toutefois, que le client pensera : « C'est sûrement *un des Frères Dupont*... »

– Et si les magasins sont vides de clients ? murmure Lucien.

– Alors ça, mon vieux, dit Bixio qui se retourne vers Antoine, ça c'est notre affaire. Nous allons te faire dans *Paris-Nuit* une campagne de lancement à la Jules Verne, avec termes scientifiques, savants en blouse blanche, photos de tes appareils les plus spectaculaires...

– Je n'osais pas te le dire, avoue Lucien, mais la moitié des splendides ustensiles que tu m'as déjà fait installer sont complètement inutiles.

– Inutiles pour soigner les gens, bien sûr, pas pour les attirer ! Parviens à faire croire à chacun qu'il est un cas scientifique, qu'il mérite une étude à part et, dans un an, tous ceux qui ne porteront pas de lunettes en seront honteux. Tu auras des infirmières...

– Des infirmières !

– Des laboratoires...

– Mais...

– Des spécialistes pour enfants. Après un examen d'une demi-heure, tu renverras un client sur dix en lui disant bien haut qu'il n'a pas besoin de lunettes. Tu fourniras gratuitement les hôpitaux, car tu n'es pas – *vous n'êtes pas*, vous les Frères Dupont, des marchands de verres mais des savants !

– Et dans deux ans, Lucien, vous le croirez, ajoute Antoine. Et vous rougirez un peu de votre frère, le roi de la presse, et de votre frère le roi des fleurs...

– Dans deux ans, dans deux ans, repart Lucien en levant les bras au ciel, j'en serai encore à monter mon magasin de... de la Place de l'Opéra !

– Non, dit Bixio, celui de Dakar.

– Dak...

– Oui, car après Paris tu feras la province, et après la France, l'Empire. Jérôme te donnera un coup de main : il a l'habitude.

– De ville en ville pour ouvrir des magasins ? Cela nous rajeunira, dit la femme de Jérôme.

Mais Lucien est effondré :

– Il me faudra un personnel... un personnel...

– Bah ! Jérôme te fournira en Corses toutes catégories ! répond Bixio en riant. Et l'École d'Optique verra doubler le nombre de ses élèves ! Tu vas être un bienfaiteur de – comment dit-on ? –

« l'oculisterie » ?

– En tout cas, les médecins oculistes, eux...

– Ils ne t'aimeront pas, c'est-certain. Mais tu en trouveras bien un pour soigner tes yeux. Car, de les faire examiner chez les Frères Dupont, sincèrement je ne te le conseille pas !

Tout le monde éclata de rire.

– Bon, reprit Jérôme avec un contentement bourru et en comptant sur ses gros doigts, en voici trois de casés : Bixio, Lucien, Jérôme. Restent encore ce feignant d'Antonio, Pauline qui m'inquiète beaucoup : elle est trop jolie... Et cette folle d'Élisa qui s'est amourachée d'un pharmacien. Un pharmacien ! s'écria-t-il avec une désolation comique.

Bixio rit intérieurement à la pensée que, deux ans plus tôt, son frère se fût senti très honoré d'avoir pour beau-frère un pharmacien qui l'eût aidé aux fins de mois besogneuses. Mais Jérôme était si *brave* ! Et s'il cherchait pour Élisa un parti plus glorieux, n'était-ce pas pour faire honneur à Bixio, à la famille, à la Corse ? *Sempre a Corsica* !...

– Assez, dit-il, assez de famille pour ce soir ! Résumons la situation, mes enfants : en ce moment même, on vend quelque part en France le trois millions huit cent soixante-quinze millièmes exemplaire de *Paris-Nuit* ; les soixante magasins « Dites-le avec des fleurs »...

– Soixante-trois, rectifia doucement la femme de Jérôme.

–... baissent leur rideau de fer sur des devantures vides et des tiroirs-caisses gorgés d'argent ; et Lucien calcule déjà l'emplacement de ses treize boutiques – pardon ! De ses treize officines. Il en a laissé éteindre son cigare !

– Oui, dit Lucien en fronçant autant qu'il le pouvait ses sourcils blonds, j'étais en train de penser qu'il serait peut-être astucieux de...

– Tu es sauvé, mon fils ! fit majestueusement Bixio avec l'accent de Louis Jouvet. Tu ne dormiras guère cette nuit, et Dieu merci ! Alors, si vous le voulez bien, continua-t-il sur un tout autre ton, fichez-moi bien la paix avec la famille ! J'ai des projets à voir avec Antoine, ce soir. Tout de même, Jérôme, tu m'enverras le pharmacien d'Élisa, si tu es sûr qu'elle l'aime.

Jérôme bâilla en faisant signe : oui.

– Va donc dormir, affreux commerçant ! Ignoble faiseur de fortune ! Commença Bixio dont le rire tourna soudain à la grimace : n'était-ce pas les paroles mêmes de Martine qu'il parodiait là ?

Antoine seul s'aperçut de ce changement d'humeur.

– Oui, dit-il aussitôt, je crois qu'il est l'heure. Cher Bixio, vous me raccompagnez ?

Comment eût-il refusé cette compagnie, celui qui, depuis six mois, s'efforçait de ne plus penser à Martine, de ne jamais demeurer seul avec lui-même ?

XI UN PARTERRE DE ROIS

Antoine et Bixio remontèrent en voiture les Champs-Élysées.

On avait décoré l'avenue en l'honneur de souverains étrangers dont la visite se trouvait retardée ; mais la pluie était survenue, entre-temps, et les drapeaux pleuraient leurs couleurs incertaines. Au rond-point, des massifs suspendus, des mosaïques de miroirs écrasaient les fontaines de cristal et dépaysaient ces marronniers dont l'ombre tiède, dès avril, définit le printemps de Paris. Les deux amis roulaient à travers cette féerie triste dont la carcasse se voyait. Nuit d'été pathétique, on avait l'impression qu'elle ne finirait jamais, qu'on touchait le fond de la douceur de vivre, qu'on volait le Temps...

Bixio ne disait pas un mot. Il songeait à Martine et qu'il aurait pu, en ce moment, se promener avec Martine sous ces mêmes arbres, être étendu près de Martine dans sa fraîche maison du Midi, et il était au bord des larmes. Antoine regardait ces passants légers et sentait l'orage s'accumuler dans leur ciel. Il avait l'instinct de la guerre : il la voyait monter, du fond des terres étrangères, vers ce sol aveugle, vers ce peuple assuré. L'arc de triomphe veillait, monstrueuse araignée au centre de sa toile ; Antoine dit soudain, comme pour lui seul :

– On n'y défile sans doute pas deux fois dans sa vie : la seconde fois on reste dessous.

Il ôta son chapeau pour saluer la tombe du Soldat Inconnu.

– Pathétique et prophétique ami, ironisa Bixio dès qu'ils l'eurent dépassée, vous la voyez donc pour cette année, *votre* guerre ?

– Non, la saison est trop avancée. Un peuple sain déclare la guerre vers juillet. C'est l'époque où il se sent fort, il boit un peu trop sous le soleil et il prend d'assaut la Bastille ou les Tuileries... Juillet : trois mois devant soi, c'est plus qu'il n'en faut pour écraser l'ennemi, n'est-ce pas ? Non, pas cette année. L'année prochaine, peut-être.

– Mais vous parlez sérieusement ! s'écria Bixio, arrêtant la voiture pour mieux dévisager son ami.

Ils se trouvaient en haut de l'avenue du Bois, le long de la piste cavalière.

– Eh bien, moi je n'y crois pas du tout, ajouta-t-il après un moment.

– Vous parlez comme les femmes du monde : « Vraiment non, je ne vois pas la guerre... » Ah ! Cher Bixio, vous lisez *Paris-Nuit*, voilà tout le mal ! (Puis, après un silence :) Assez blagué, reprit Antoine brusquement. Depuis longtemps j'aurais dû vous en parler ; le journal joue un rôle dangereux : il aveugle le public, il...

– Allons donc ! En ne publiant que des futilités ?

– Non, justement ! Il n'est plus le bon compagnon des premiers temps. Vous n'y venez presque plus, Bixio – sans reproche ! Mais le lisez-vous attentivement, au moins ?

– Dieu m'en garde ! D'ailleurs, il est *votre* enfant, mon cher directeur général.

– Mon enfant ? Celui de Fleishman, peut-être, mais pas le mien. Savez-vous que Fleishman y demeure jour et nuit ? Il m'a fait demander s'il ne pourrait pas aménager son appartement dans l'ancien studio d'écoute...

– Fleishman ? Mais c'est le seul qui n'ait aucun titre précis !

– Il est tout et rien. Il mène – oh ! Sous la forme interrogative, insinuante – les conférences de rédaction auxquelles vous n’assistez plus. Je le soupçonne d’avoir rendu des services personnels à l’état-major du journal : il a barre sur eux tous et, pour chacun, des petits soins... méprisants.

– Mettez-le dehors !

– Pour qu’il aille porter nos méthodes et nos idées à *l’indépendant*, ou ailleurs ?

– Contrecarrez-le !

– Bixio, vous me connaissez : je suis l’homme des maux, pas celui des remèdes. Vous seul pourriez...

– Ah non, mon vieux, non ! J’ai lancé le journal : mon rôle est fini. Le reste ne m’amuse plus.

– Il s’agit bien de s’amuser, Bixio ! Tenez, chaque soir, le journal publie un « tour d’horizon » de politique étrangère qui est effrayant : on y traite de toutes choses sur le ton badin, on y ridiculise les hommes d’État des autres pays ; ce qui est grand est rabaisé, ce qui est grave, réduit ou passé sous silence.

– Mais les lecteurs...

– Les lecteurs adorent ça : ils rangent les dictateurs auprès des vedettes et des champions, croient qu’on mène le monde avec des potins et des prophéties et que la vie est un film. Ils sont au spectacle.

– Ils s’américanisent, mon vieux. Est-ce bien vous qui vous en plaignez ? demanda Bixio non sans ironie.

– Malheureusement pour eux, les Français ne possèdent pas une partie du monde ; ils ne sont pas cent vingt millions ; et six mille kilomètres d’océan ne les séparent pas de leurs voisins. Dans un an, dans deux ans, ils seront derrière leurs fausses fortifications, sous leur ciel vide d’avions, avec des canons antichars qui n’arrêteront pas les chars. La belle panoplie de l’invincible petit soldat Maginot que leur promet *Paris-Nuit*, tout y manque, même la croix de bois ! Car vous verrez que les cercueils eux-mêmes n’auront pas été prévus.

– Antoine, mon vieux, j’ai deviné : vous avez quarante ans aujourd’hui !... Non ? Alors aujourd’hui n’est-il pas pour vous ce jour, ce seul jour dans la vie d’un homme, où il voit clair et le voile se déchire : il prophétise...

– Et personne ne le croit ! Mais l’on a bien tort : car premièrement j’ai raison, et deuxièmement je m’en moque : et c’est un grand malheur quand la vérité est aux mains des indifférents. Plus je réfléchis à cette guerre, plus je souhaite d’y rester. Étant donné ce que la première a fait de moi, la seconde...

– Antoine, Antoine, je déteste vous entendre parler ainsi !

– Mon attente de la guerre, au fond, c’est le goût du suicide. Je serai donc, moi, parfaitement servi ; mais les Français, les Français...

– Eh ! Laissez-nous tranquilles avec ces imbéciles, dit Bixio sombrement.

Il sentait qu’Antoine disait vrai, et pourtant qu’il exagérait – et l’un et l’autre l’énervaient pareillement. Et puis qu’y pouvait-il ? Il avait le génie des futilités, aucun autre : Martine le lui avait bien dit. Au fait, non ! Elle ne lui avait jamais reproché cela ; du moins, pas encore. Ah ! Martine...

– D’accord, reprit Antoine plus bas, les Français sont devenus des imbéciles éloquents, mais comment changeraient-ils ? Tenez, chaque soir le journal publie aussi, sur une question capitale, un article *pour* et un autre *contre*. Le lecteur avale les deux, les approuve pareillement, retient ce qu’il peut, c’est-à-dire quelques détails, et croit qu’il connaît tout du problème.

– Mais c’est le comble de l’impartialité, dit Bixio.

– De l’hypocrisie, au contraire ! Laisser le lecteur indécis mais sûr de lui. Que lui reste-t-il ? L’ironie, la supériorité... C’est pitoyable ! Une idée de Fleishman, d’ailleurs.

– Si j’ai bien compris, il y a d’un côté quarante millions de Français, et de l’autre Fleishman le Terrible, bouffonna Bixio.

– Fleishman, c’est l’apprenti sorcier, répondit lentement Antoine.

– Comme presque tous les Juifs ; et la faute à qui ? Mais sans doute avez-vous raison, reprit Bixio qui sentait que son incrédulité blessait Antoine. Renvoyons-le en Amérique et changeons l’esprit du journal !

– Trop tard, je le crains : le public nous boudera ; un autre journal volera la formule et prendra notre place.

– Lequel ? *L’Indé* ? Je le rachète.

– Quoi ? Mais il est complètement tombé...

– Par notre faute ! Je lui dois bien de le relever.

– Et quels lecteurs aura-t-il ?

– Tous ceux qui détestent *Paris-Nuit* : vous notamment, dit Bixio en remettant la voiture en marche. Et je vous promets de le prendre en main et de contrebalancer l’influence de son frère ennemi, puisqu’on ne peut plus agir sur cet enfant prodigue. Faisons-nous donc concurrence, c’est amusant !

– Vous n’aurez pas le temps, murmura Antoine, et le public sera contre vous.

– Racheter *l’indépendant*, continua Bixio, c’était le premier projet dont je voulais vous parler. Second projet : j’ai acquis la majorité du poste *Paris-Radio*.

– Mais vous ne m’aviez pas dit...

– Affaire entièrement menée par téléphone ! Troisième et quatrième projets : deux hebdomadaires. Un pour les femmes, *Anne-Claire*, auquel je travaille depuis des semaines ; un pour tout le monde, purement et simplement copié sur le *Live* américain, avec son accord, d’ailleurs.

– Nous voici loin de *La Veillée des Chaumières* !

– Pour le titre aussi ! Il n’aura qu’une syllabe : *Nous, Vie, Vu, Vous* – Je ne sais pas encore.

– Pourquoi pas *Ba, Be, Bi, Bo, Bu* ? proposa Antoine en riant. Mais vous n’avez donc pas la nausée de tout ce papier imprimé ?

– Papier imprimé ou autre chose, mais du nouveau, Antoine, il me faut du nouveau ! Tenez, cette affaire de mon frère Lucien dont je parlais si légèrement tout à l’heure...

– Les Frères Dupont ?

– Il ne s’imagine guère que je pâlis sur elle depuis des mois : devis, frais généraux, achat de matériel, campagne de publicité – tout est étudié. Il lui faudra peut-être un an pour arriver au bout des mêmes calculs.

– Pourquoi ne pas les lui livrer ?

– Non ! Tout le reste, je le lui donne, mais j’entends qu’il le mérite. Le jour où il me dira : « Bixio, *tu ne peux pas savoir* ! Il faut avoir tout calculé par le détail pour en parler », je serai heureux. Et puis voici maintenant le pharmacien d’Élisa dont je dois faire un grand homme ; et puis Pauline, qui est belle comme la nuit mais qu’il faut marier très vite ; et puis ce « feignant d’Antonio », comme dit

Jérôme...

– Le grand homme et sa famille !

– Moquez-vous ! Mais non, je ne suis pas libre : il faut...

– Il faut surtout, dit Antoine froidement, vous passionner pour mille choses afin de ne jamais penser à Martine Despaty.

Bixio sursauta :

– Qu'est-ce que vous dites ?

– Allez, mon vieux, fit son compagnon en lui passant un bras autour des épaules, cette étrange nuit porte aux faiblesses : tout à l'heure, j'ai parlé gravement, moi qui me moque de tout ; je me suis attendri sur les Français, moi qui les ai abrutis depuis dix ans. À votre tour de vous laisser aller... Pourquoi, au lieu de descendre l'avenue du Bois, avez-vous tourné par Malakoff puis Victor-Hugo, jusqu'à la Muette ? Pour ne pas passer devant l'hôtel Despaty.

– C'est... c'est machinal.

– Ce n'en est que plus grave. Bixio, puisque voici la nuit des quatre vérités, dites-moi pourquoi vous ne parlez pas à Martine. Vous êtes l'égal de son père, à présent ; que pourrait-elle vous reprocher encore ?

– De l'être devenu en un an. Elle me vantera l'*ancienneté*, qu'elle nommera expérience. Elle me reprochera... elle me reprochera n'importe quoi si elle ne m'aime pas ! Et pourquoi m'aimerait-elle ? Je vis sur une dernière image que je vous ai cachée : Martine, après notre « scène », seule dans sa voiture, et pleurant. Mais n'était-ce pas d'énervement ? Antoine, mon vieux, vous allez vous moquer de moi : je n'ose pas la revoir. Je n'ose pas *parce que ce serait la dernière fois*. Alors, je m'en remets au Hasard. Mais je tends la main à celui-ci : ma maison du Midi, je l'ai achetée dans le coin où son père possède la sienne : je vais aux sports d'hiver là où je sais qu'elle aime aller. J'aide le sort à nous mettre face à face, mais cela n'est jamais arrivé. Je ne veux pas, je ne peux pas faire davantage. Le Hasard décidera notre rencontre, et j'ai tellement préparé tout ce que je dirai ce jour-là, que je suis à peu près sûr de n'en pas prononcer un mot mais d'inventer sur l'instant, ce qui sera ma seule chance... En attendant, je travaille fort utilement car – suivez-moi bien ! – si Martine dit oui, je veux avoir assez d'argent pour pouvoir tout quitter ; et si elle dit non, assez d'affaires pour m'occuper seize heures par jour.

– Juste un peu trop bien raisonné pour être vrai, dit Antoine doucement. Avez-vous pensé aussi que Martine vous attend peut-être et que, lasse d'attendre... Vous rappelez-vous ce film idiot qui se projetait sur le bateau, le jour où nous avons fait connaissance ? Il vaudrait mieux ne pas jouer les « trop tard », vous aussi !

– Aucun danger, fit Bixio avec un sourire triste : j'ai un espion dans la place.

– Pierre Despaty ?

– Oui. Autrefois nous avons échangé le serment corse : *Sempre a Corsica* – je ne vous l'ai pas raconté ? Depuis, je lui ai dit la vérité ; il m'a juré le silence. Il surveille sa sœur et me prévient de tout. Je connais presque au jour le jour ce qu'elle fait. C'est assez pitoyable, n'est-ce pas ? ajouta-t-il devant l'étonnement d'Antoine. Et pourtant, c'est-ce qui me permet d'attendre et d'espérer, car je sais qu'elle n'aime, enfin qu'elle ne paraît aimer personne.

– Alors, pourquoi attendre ? s'écria Antoine.

– Vous savez, certains opérés on les presse de poser le pied par terre ou de s'alimenter davantage, mais quelque chose en eux leur commande de refuser. Chacun sent ce qu'il peut ou doit faire. C'est un

instinct très précieux, audace ou prudence suivant l'heure, folie quelquefois, à ce que croient les autres. Mais les autres !...

– Vous avez peut-être raison, concéda Antoine après un silence. Il y a tout de même un mauvais charme à rompre : fixons une date, voulez-vous, à laquelle vous lui parlerez si votre Hasard ne vous a pas mis en présence d'ici-là. Êtes-vous d'accord ?

Bixio haussa les épaules en souriant. Antoine tira de sa poche un agenda :

– Dans un an, jour pour jour ? Cela me paraît assez digne de Jules Verne !

– Juillet ? dit vivement Bixio. Oh ! Non : elle reste toujours en vacances jusqu'au 1^{er} septembre.

Il rougit d'apparaître si bien renseigné. Antoine eut la charité de ne pas s'en apercevoir.

– Eh bien, le 1^{er} septembre, alors ? proposa-t-il en tournant les pages de son carnet.

– Cela sentirait la préméditation.

– Mettons le 3 septembre, et « cochon qui s'en dédit ! » Comment traduisez-vous cela en corse ? « *Sempre a Corsica* » ?

– Si Jérôme vous entendait, il vous tuerait ! s'écria Bixio.

– Il me tuerait dans dix ans, après m'avoir menacé chaque jour au nom de la Madone ; ou alors je n'ai rien compris à la vendetta !

– Vous n'avez rien compris, soupira Bixio.

– En tout cas, conclut Antoine, lancez les hebdomadaires, trustez les stations de radio, placez tous vos frères et beaux-frères, mais le 3 septembre 1939, quoi qu'il arrive...

L'auto glissait sans heurts sur un chemin plus égal qu'une rivière. Les arbres, transparents aux phares, avaient pris leur feuillage d'été, un peu las. Un écureuil familier, immobile sur le gazon, regarda rouler la voiture comme un paysan suit de l'œil un train : il était chez lui, les autres passaient. Et ces hommes, dont chacun venait de livrer le souci secret de son cœur, éprouvèrent le besoin de parler des choses les plus vaines : ils étaient libres, pour quelques instants, délivrés d'eux-mêmes et, dans la nuit merveilleuse, ils riaient comme des enfants.

Les saisons, cette année-là, passèrent sans que Bixio s'en aperçût. C'est-ce qu'il recherchait. Jeu dangereux : sacrifier les saisons au temps c'est quitter la jeunesse. Mais Bixio avait choisi : ce serait le printemps avec Martine, l'automne avec Martine ou désormais plus de printemps ni d'automne.

Le succès de *Paris-Nuit* grandissait encore. Depuis l'entrevue de Munich et la mobilisation de septembre 1938, le journal paraissait avec une manchette quotidienne : « *Vive la France !* » C'était l'apport de Fleishman à la défense nationale. Aucun des collaborateurs importants n'était mobilisable, sauf ceux de la rubrique sportive que les autres considéraient volontiers comme des crétins. Dans les cours des casernes, les défenseurs de la patrie, vêtus de leur casquette, de la vareuse déboutonnée sur une chemise de *smoking*, d'un pantalon de tennis et de brodequins sans lacets, attendaient un contrordre en lisant sans rire, dans *Paris-Nuit*, que leur tenue était impeccable et leur calme impressionnant. Aux abords de la Ligne Maginot, les officiers montaient la garde à la porte des bistrots. La France éternelle, confiante et paisible, attendait, l'arme au pied. Fleishman signait *Franciscus* un éditorial que trois rédacteurs traduisaient en français chaque soir. Il ne céderait pas un seul de nos droits, pas un pouce de nos territoires, c'était l'évidence même... On le trouvait courageux en haut lieu, et on le proposa pour la Légion d'Honneur. Malheureusement, il n'avait pas d'état civil ; on faillit passer outre.

Puis, l'atmosphère se détendit. Les usines travaillèrent à assurer à l'armée française au moins un coup par pièce de 75 et par jour – ce qui, toute passion politique mise à part, constitue un minimum

indispensable. Les capitaines d'habillement reconstituèrent les collections militaires en bougonnant ; beaucoup firent valoir leurs droits à la retraite pour ne plus voir un scandale pareil : des armes, des vêtements sortir d'un magasin ! Les héros désarmés rentrèrent chez eux, lisant toujours *Paris-Nuit* dans les trains et dans les autocars. La vie continuait.

Le journal publia, peu après, les mémoires des « quintuplées du Canada » dont le Nouveau Monde fêtait le 10^e anniversaire par des cérémonies inoubliables. Il ouvrit une enquête passionnante : « La camaraderie peut-elle exister entre hommes et femmes ? » Chaque soir, « *Paris-Nuit 100 %* » réservait ses deux dernières colonnes aux affaires criminelles. La Comtesse y expliquait aux reporters les circonstances du drame. Ou bien, on y reproduisait (transmise de Nice par bélinogramme) la photo de l'Anglaise inanimée auprès d'un tube de somnifère vide.

Ou bien, tandis que gendarmes et policiers le guettaient en vain dans le maquis, Spada y racontait sa vie aux envoyés spéciaux de *Paris-Nuit*. Une rédactrice passa un mois dans un monastère. À la rentrée des classes, le journal organisa un référendum parmi les écoliers pour connaître leur avis sur les programmes scolaires. Le ministre de l'instruction Publique, qui se refusait à les modifier suivant l'opinion des gosses, dut démissionner. À cette occasion, Fleishman entendit prononcer pour la première fois les noms de La Fontaine, de Molière et de Cicéron ; il connaissait seulement Victor Hugo, car c'est la marque d'un cigare américain. Plus tard, « l'homme au poumon d'acier » vint en France et réserva à *Paris-Nuit* le droit de publier ses impressions. Il se rendait à Lourdes afin d'y être guéri miraculeusement ; ce fut pour Fleishman un moment bien pénible car si, comme journaliste, il espérait le miracle, il le redoutait comme Juif.

Les dernières pages du journal furent longtemps couvertes d'annonces pour les Frères Dupont, *les opticiens en renom*, qui ouvraient chaque mois un magasin nouveau. Sur les quais du métro, le petit peuple stationnait, bouche bée, devant d'immenses affiches où l'on voyait des appareils astronomiques s'ajuster délicatement aux visages de gens comme vous et moi. On en ratait son métro. Le petit peuple entra chez les Frères Dupont comme un conscrit à la caserne : en faisant le faraud, preuve d'intimidation. Des gaillards en blouse blanche et porteurs de lunettes vous prenaient par le bras sans un mot : « C'est sûrement un des frères », pensait-on de chacun.

Puis, les dernières pages de *Paris-Nuit* furent consacrées au lancement d'*Anne-Claire*, l'hebdomadaire de la femme, dont la vogue devint inouïe. Chaque semaine, on y apprenait à transformer des caisses à savon en chambre d'enfants ou des paniers percés en chaises de jardin. « Métamorphosez votre toit en terrasse fleurie ! » lisait la secrétaire, en rentrant le soir dans son immeuble-prison, et la midinette, qui mangeait son sandwich sur le coin d'une table, dévorait des yeux les recettes imagées en sept couleurs. On apprenait également dans *Anne-Claire* à attirer un fiancé, à faire trois chapeaux avec un seul, à retenir un mari, à rendre méconnaissable sa vieille blouse de l'an dernier, à éloigner un amant. Bixio inventa la formule des « Histoires Vraies » dont la confection ressemblait à celle des bouts rimés : on jetait en pâture à quelques rédacteurs une phrase initiale brutalement interrompue. Par exemple : « Il était parti pour ne plus revenir, mais un soir... » Ou encore : « Elle ne l'avait vu qu'une fois dans un train, lorsqu'aux vacances suivantes... » Les malheureux s'enfermaient dans une pièce, se prenaient le front dans les mains et ne ressortaient qu'avec une histoire audacieuse ou pudique, familière ou exotique, mais toujours frémissante et se terminant bien. « Est-ce assez vrai ? » demandait humblement l'auteur, parfois vieillard ou pédéraste, en tendant au rédacteur en chef son histoire de jeune fille. D'elles-mêmes, les lectrices envoyaient des confessions romancées en si grand nombre que Bixio songea à lancer un nouvel hebdomadaire : *J'avoue tout*, qui eût été comme un « sous-produit » d'*Anne-Claire*. Il recula cependant.

Il refusa, de même, après une brève expérience, de s'occuper de cinéma : tout y était trop sale, trop bête, trop laid ; il craignait la contagion. Il était bien temps...

Anne-Claire fut un tel triomphe que l'Amérique le réclama. Pour la première fois de sa vie, Antoine ne partit pas vers les États-Unis les mains vides. À Bixio, qui l'accompagnait au train transatlantique, il demanda par plaisanterie :

- Cher maître, livrez-moi le secret du succès d'*Anne-Claire* !
- Il est simple, répondit Bixio : c'est un journal qui n'est pas fait par des journalistes.
- Ah ! Vous ne les aimez guère, dit Antoine avec son rire de loup.
- Les journalistes ? Mais si ! Quel dommage seulement qu'ils écrivent dans les journaux...

Le train s'ébranlait. Bixio ne put s'empêcher d'évoquer le jour où, sur ce même quai, il avait accompagné Virginia, l'amour léger de Pierre Despaty. « C'était le bon temps, pensa-t-il malgré lui. Mais pourquoi ne dit-on jamais « c'est » le bon temps ? Ah ! savoir reconnaître *l'instant* ! Avoir l'instinct de l'instant... » Ces pensées étaient des plus banales, mais depuis si longtemps il n'avait pas philosophé, qu'il s'en sentait tout endimanché. « Oui, poursuivait-il, c'était le temps heureux. Et pourtant que possédais-je ? Maintenant, tout ce que je touche réussit. On ne prête qu'aux riches. Mais non ! On ne *donne* qu'aux riches : voilà bien, de tous les proverbes, le plus vrai... »

D'Amérique, Antoine rapporta des idées nouvelles pour le second hebdomadaire créé par Bixio et « lancé » par *Paris-Nuit*. Après avoir, en écumant les dictionnaires, hésité entre tous les mots brefs, on avait adopté le titre *Marche*. Il ne voulait presque rien dire : il était donc presque parfait. Le jeu consistait, pour ses rédacteurs, à juxtaposer des éléments sans aucun rapport apparent entre eux. Ainsi, sous le portrait d'une célébrité, publiait-on ce signalement : « Son père était boucher. Il a 47 ans. Mais les lapins ne l'aiment pas. » Une enquête sur le Japon portait ce titre : « Cet homme ne dit que trois paroles par jour mais il descend du soleil » ; un article sur le pétrole : « Parce que son grand-père ne digérait pas les pommes de terre, John-D. Rockefeller possède 10 milliards. » Le lecteur trouvait aussi, en tête de chaque numéro, quelques pages où l'on racontait, au jour le jour, les pensées intimes et les actes secrets des puissants de ce monde. En vérité, l'auteur de cette rubrique s'enfermait, le lundi, avec deux amis et six bouteilles de bière et refusait énergiquement toute information vraisemblable, dans la crainte de gêner son imagination.

Cependant le Pays, façonné par *Paris-Nuit*, dévorait prophéties et révélations avec un égal appétit. *Marche* était accueilli dans les campagnes avec le respect dû aux étrangers. Les paysans le lisaient et le relisaient d'un bout à l'autre sans le comprendre, comme ces prospectus savants qui entourent les produits pharmaceutiques. Ils le mettaient de côté parce que, pensaient-ils, ça devait bien servir un jour... C'était ce qu'on appelle à Paris un succès.

Un matin, Bixio reçut la visite d'Adrien, le fiancé d'Élisa. Dieu soit loué, il n'était pas corse ! Au cours des vacances, il était tombé amoureux de la jeune fille. C'était un garçon roux, bouclé, et qui riait sans cesse. Il comprenait bien qu'il ne pouvait espérer devenir le beau-frère d'un des hommes les plus importants de Paris s'il restait un obscur pharmacien de Dieppe : il venait donc aux ordres. Après quelques heures de conversation :

- Êtes-vous, lui demanda Bixio, capable de m'inventer un produit inoffensif et fortifiant à base d'un produit colonial quelconque ?
- Colonial ?
- Ah ! C'est indispensable.
- Oui... oui... fit l'autre après quelques froncements de sourcils.
- Alors, mettez-vous au travail et votre fortune est faite. Car autrefois, quand on demandait à quelqu'un : « Comment allez-vous ? », il répondait : « Pas mal et vous ? » Aujourd'hui, il répond :

« Fatigué, mon vieux, fatigué... » Chacun pense qu'il pourrait être mieux portant et que le progrès devrait le dispenser de la fatigue comme il le dispense de la marche à pied. Nous allons vendre de l'antifatigue ; et, de même qu'on *croit* être fatigué, on *croira* ne plus l'être en buvant du... – au fait, comment l'appellerons-nous ?

– Sténoginol ? Antistatine ? Véroménal ? proposa le pharmacien.

– Oh non ! Quelque chose de bon enfant, rien de scientifique surtout ! Ne singeons pas les vrais remèdes : n'oubliez pas que nous aurons déjà tous les médecins contre nous... C'est décidément ma vocation, ajouta-il en songeant aux Frères Dupont.

– Alors, l'Élixir Fortifiant... Euh...

– Où êtes-vous né ? demanda Bixio à brûle-pourpoint.

– À Freneuse, Seine-Inférieure.

– Eh bien, l'Élixir de Freneuse, le fameux remède des Indiens du... Où y a-t-il des Indiens, au fait ? Bah, on trouvera !

Pour lancer l'Élixir de Freneuse, Bixio mobilisa *Paris-Nuit*, *Marche*, *Anne-Claire* et *Paris-Radio*. Le refrain du fortifiant s'y entendait vingt fois par jour. On détaillait les exploits du Grand-papa Freneuse, fléau de toute famille honnête, qui descendait l'escalier sur la rampe, mangeait comme douze et marchait sur les mains à soixante-dix ans. Le Caporal Bertrand, retraité des troupes coloniales, racontait comment il avait obtenu d'un sorcier indien le secret de longue vie, la racine sacrée qui servait à fabriquer l'Élixir de Freneuse. Le Caporal Bertrand sortait du studio, courait chez le photographe, s'affublait d'une longue barbe et d'un uniforme colonial, et posait pour *Anne-Claire*, *Marche* ou *Paris-Nuit*. Ses aventures illustrées remplaçaient Barbe-Bleue dans l'esprit des enfants.

Quand le cent millième litre d'Élixir de Freneuse eut été vendu, Éliisa épousa son pharmacien Adrien, qui riait de plus en plus. Dès son retour de voyage de noces, Bixio lui assigna d'acheter à de petits pharmaciens de province des *spécialités* peu connues qu'on « lancerait » ensuite à la manière de l'Élixir de Freneuse. Adrien fit son tour de France et en rapporta *la Tisane des Familles*, « boisson digestive du soir », le *Bon Vermifuge Soleil*, « le sauveur des enfants », la *Marie-Mauve*, « mort odorante des poux et des lentes ». Chacun de ces excellents produits eut ses personnages, ses annonces dans les journaux, sa ritournelle sur les ondes. Adrien marchait sur le chemin du million. Jérôme trouva son succès un peu rapide, et Lucien ses méthodes bien peu scientifiques. Bixio ramena brutalement le calme dans la famille en rappelant aux millionnaires ce qu'ils lui devaient. Tous tordirent le nez et baissèrent la tête.

Cependant, *Paris-Radio* prenait, dans la vie du pays, une place grandissante. Bixio avait recruté une fine équipe parmi les anciens poètes surréalistes et les fils de familles découragés des professions qui s'offraient à eux. Tous discutaient gravement pour savoir s'ils s'appelleraient « producteurs », « *produ-cers* » ou « réalisateurs ». C'était bien un métier sans nom... Grâce à eux, les auditeurs avaient des quarts d'heure entiers de ritournelles publicitaires dans l'attente d'émissions si parfaitement vulgaires que le public s'y retrouvait chez lui. Il y avait en France cinq millions de « *Familles Qu'en dira-t-on* » qui, chaque jour, s'écoutaient bêtafier au micro par la voix des cabotins de *Paris-Radio*. Cette émission leur était offerte par l'Élixir de Freneuse : tout rentrait dans l'ordre. Bixio ne se sentait pas très fier, mais il était pris au piège inévitable : comment renoncer à de telles idées sans qu'un poste concurrent s'en empare ? Des radioreporters pourchassèrent chaque soir « l'homme de la rue » pour lui demander son avis sur les plus graves problèmes. Les passants faisaient assaut de sottises ; on retrouvait, dans leurs réponses, les arguments de *Paris-Nuit* digérés de travers. « L'homme de la rue », c'était Fleishman ! Encouragé par ces résultats, *Paris-Radio* organisa un référendum national afin de désigner « Le Français moyen ». Après deux mois d'éliminatoires et le

dépouillement de trois millions de lettres, un nommé Adrien Lefort, de Brive-la-Gaillarde, fut proclamé « Français moyen 1939 ». On le reçut en triomphe à *Paris-Radio* et à *Paris-Nuit*. C'était un imbécile. On voulut le faire parler au micro, mais il était bègue par surcroît.

Paris-Radio lança aussi la mode des « amateurs » : chanteurs, comédiens, virtuoses, conteurs d'histoires, tous amateurs, se succédèrent dans ses studios où ils chantaient faux, jouaient mal et détaillaient pesamment des histoires vieilles comme la République. Tant de médiocrité inquiétait les organisateurs, mais le courrier des auditeurs les rassura : c'était justement cela qui plaisait. « J'aurais pu en faire autant ! » devint le critère de l'admiration. Le public-roi envahit les studios : on assistait gratuitement aux concerts ; on voulait voir de près ces fameuses vedettes, dire bonjour à toute sa famille sur ces antennes, dont chaque minute d'émission valait mille francs et qui portaient jusqu'en Martinique « de bons baisers à la tante Augusta de la Garenne-Colombes ».

On le leur devait bien, à ces auditeurs qui, chaque jour, avalaient pour un million de francs de ritournelles publicitaires et même y prenaient goût ! Car ils étaient pareils à ces chiens qui portent dans la gueule le fouet dont leur maître les corrige : ils se glorifiaient de savoir par cœur ces refrains monstrueux. Des thèmes immortels de Schubert, de Chopin, de Bizet devinrent enfin populaires, mais grâce à la marque d'encaustique ou de moutarde qu'ils accompagnaient. Ils servaient de munitions dans cette guerre des meubles, des savons et des fourrures qui se livrait sur les ondes matin, midi et soir. Les firmes d'huile concurrentes ne rivalisaient plus dans le goût de leurs produits mais dans celui de leurs concerts ; et les nouilles ennemies ne se jetaient plus à la tête leurs qualités mais leurs vedettes. Les réalisateurs de programmes ne s'en laissaient pas seulement imposer par le public ; les firmes qui commandaient ces concerts les tyrannisaient davantage encore. Le fabricant de lessive dont Massenet était le dieu, le marchand de meubles qui, trois ans plus tôt habitait Salonique, l'agent commercial dont la petite amie pleurait en écoutant « le beau Danube bleu » imposaient leur goût, jugeaient du haut de leur fortune récente, déclaraient avec l'accent arménien : « C'est-cela que veut mon public ! » Un Tel exigeait de la musique auvergnate parce que ses usines se trouvaient à Clermont-Ferrand ; le chapelier à la mode refusait le chanteur à la mode parce qu'il portait un chapeau d'une autre marque ; un apéritif italien n'admettait que le *bel canto*. Bixio dut calmer Lucien, Jérôme et Adrien qui prétendaient régenter leurs concerts de publicité.

– C'est bien gentil la famille, confiait-il parfois à Antoine, mais vraiment...

– Sans compter « ce feignant d'Antonio », qui lézarde toujours en guenilles quelque part dans l'île de Beauté, n'est-ce pas ?

Bixio pensait souvent à lui. Ils s'étaient vus, pour la dernière fois, durant la campagne de Corse : Antonio chantait dans la rue chaque fois que M. Despaty allait prendre la parole. C'était un charmant compagnon, mais paresseux comme une péniche ; il déparait la famille d'une façon exquise. Bixio ne savait que faire de lui, quand il s'avisa que la radio manquait d'une idole. Les studios regorgeaient de vedettes, dont certaines d'ailleurs étaient qualifiées de « purement radiophoniques » parce qu'elles eussent été incapables de se produire ailleurs que devant un microphone aveugle. C'étaient des chanteurs de charme chauves ou pédérastes, des divettes obèses, des « troubadours » laids comme la banlieue qu'ils regagnaient le soir en se cachant. Auditrices et auditeurs leur envoyaient des lettres d'amour, mais le roman s'arrêtait après un imprudent échange de photographies.

Bixio fit venir Antonio à Paris :

– Veux-tu gagner des millions ? lui proposa-t-il.

– Franchement, dit l'autre qui déjà regrettait son soleil, franchement, Bixio, cela m'est tout à fait égal.

Son frère l'embrassa pour ces mots, mais lui parla célébrité, bravos, admiratrices, etc. Antonio dressa l'oreille. On le fit chanter devant le micro : sa voix avait un timbre chaud, des inflexions un peu mielleuses, un accent caressant, une grande agilité. « Un peu trop Chapelle Sixtine, pensa Bixio, mais quoi ! J'ai lancé tant de chanteuses à voix d'homme... » En tout cas, elle ne pouvait s'oublier : c'était, dans ses qualités comme dans ses défauts, la voix la plus personnelle qui fût.

Antonio fut baptisé Tonio Crossi. On lui choisit un répertoire ensoleillé, un costume mi-russe mi-italien, quelques gestes inexpressifs. On lui mit entre les mains une guitare avec l'interdiction formelle d'en tirer une note et, comme il louchait légèrement, on lui apprit à se tenir de trois quarts. Après un mois de travail, Bixio jugea le navire prêt à être lancé. Antonio s'amusait beaucoup.

– Je ferai comme l'oncle Pietra-Santa (le candidat élu contre M. Despaty) : dans dix jours je serai revenu en Corse, disait-il.

Six semaines plus tard, il était l'idole de la France. Bixio avait fait donner toutes les réserves de *Paris-Nuit*, des hebdomadaires et de la radio : Tonio Crossi le chanteur du soleil, la voix d'or du micro, le rossignol des ondes, etc. On entendait ses disques à toute heure du jour. De sa voix suave, il répondait au courrier d'amour des auditrices qui lisaient ses mémoires dans *Paris-Nuit*, ses conseils dans *Anne-Claire*, et les détails de sa vie quotidienne dans *Marche*. Il chantait dans les programmes offerts par les Frères Dupont, « Dites-le avec des fleurs » et l'Élixir de Freneuse et, devant le régisseur ébahi, ces clients l'embrassaient à la fin du concert. Dans les cours de récréation, des écolières se battaient pour l'amour de lui ; son portrait se voyait dans tous les ateliers de couture ; les fiancés pleuraient de jalousie ; des maris réclamaient qu'on le fusillât. Antonio s'amusait comme un fou. Il reprit à son compte toutes les chansons de 1900, et les vieilles dames elles-mêmes eurent un faible pour lui.

Comme il dormait la bouche ouverte, il se fit examiner par un médecin qui lui trouva la gorge et le nez remplis de végétations :

– C'est-ce qui donne à votre voix ce timbre étouffé, dit le praticien. Si je vous opère, vous chanterez comme on le fait à l'Opéra.

Antonio lui donna mille francs, s'enfuit affolé, et continua de dormir la bouche ouverte.

Cependant, des clubs tonio-crossistes se créaient un peu partout. Leurs séances se terminaient par l'envoi d'une adresse d'admiration à Antonio et l'audition de *Maravella*, l'hymne tonio-crossiste, qui s'écoutait debout. Une agence de voyages prévoit, dans ses croisières en Corse, la visite de la maison natale de Tonio Crossi, et le navire fut plein à sombrero. La mère de Bixio, de Jérôme, de Lucien, d'Élisa, de Pauline et d'Antonio, qui était née Pietra-Santa et pleine d'esprit, et que cette mascarade n'amusait que de loin, pria les fidèles de son fils d'aller faire leurs dévotions ailleurs. On fabriqua donc, dans le village voisin, une fausse maison natale avec fausse nourrice et tout un Musée Tonio Crossi qui fit la joie des habitants. Les frères se tordaient de rire.

– Mes enfants, dit Bixio, la Mamita a soixante ans le 17 de ce mois : il s'agirait de ne pas l'oublier ! Nous allons l'inviter à Paris et signer tous la lettre : elle ne pourra pas refuser. Ah ! elle se moquera bien de nous et de nos millions. Elle m'accablera d'épigrammes, mais tant pis !

La Mamita fut reçue à Marseille comme une souveraine. Les quatre garçons, Élisa et son mari, plus rieur que jamais, l'attendaient à la passerelle. Pauline l'accompagnait, éclatante de beauté.

– Tu ne me l'enlèveras pas, celle-là, mangeur d'enfants ! dit la vieille dame à Bixio.

– Mais c'est vous, Mamita, qui allez venir habiter près de nous maintenant, répondit-il en l'embrassant.

– On attrape les enfants avec des millions, gronda-t-elle, pas les parents ! Tâchez donc de me donner des petits-enfants : à ce moment-là nous verrons.

Élisa et la femme de Jérôme rougirent un peu et avouèrent qu’elles avaient un espoir.

– À la bonne heure, dit la Mamita en les prenant dans ses bras, voilà qui vaut mieux que toutes vos bêtises de journaux, de fleurs ou de limettes !

Le soir, ils dînèrent tous ensemble dans la maison que Bixio avait achetée sur le littoral. La mer battait doucement le pied de la terrasse ; il soufflait un vent tiède, chargé des derniers parfums du jour ; les cigales commencèrent leurs bruissantes litanies. Antonio se mit à chanter. Il avait laissé tout son répertoire imbécile et, sans efforts, sans effets, chantait les vieux airs corses de leur enfance. Jérôme reniflait, Lucien essuyait ses lunettes, Élisa pleurait en silence et, pour la première fois, Adrien ne riait plus.

– Tu m’as pris mes enfants pour en faire des rois, murmura la Mamita en posant sa main sur celle de Bixio.

Il ressentit le choc des bagues et des bracelets, comme autrefois, et ses yeux se brouillèrent.

– Et moi, maman, ne serai-je pas reine ? demanda Pauline.

– Tu es ma reine de beauté, répondit-elle en souriant. C’est mieux !

– Je te ferai épouser un prince ou un duc, ajouta Bixio.

– Oh ! Pas un duc, c’est trop vieux ! s’écria-t-elle naïvement.

– Mais toi, mon grand, reprit la Mamita plus doucement, ne la décideras-tu pas, ta princesse ?

Bixio leva les yeux vers le regard gris qui devinait tout, et se sentit un petit enfant.

– Mamita, fit-il, oh ! Mamita...

Et il cacha sa tête sur les genoux de la robe noire. Il sentait les mains prestes passer dans ses cheveux, les caresser, l’apaiser. Il entendit la voix de toujours :

– Ah ! mon petit, je donnerais tous vos millions pour te voir heureux...

Bixio releva son visage, désigna d’un geste le chanteur charmant et ses frères :

– Eux sont heureux, Mamita ! C’est déjà cela...

– Oui, fit doucement la Mamita. (Puis avec un accent comique :) *Pourvou qué céla doure !* dit-elle.

XII

BRULER SES VAISSEAUX

La nuit du 2 au 3 septembre 1939, Bixio la passa au journal où il se fit communiquer, à mesure qu'elles arrivaient, les informations du monde entier. Quand elles ne lui laissèrent plus d'espoir, il rentra chez lui et dormit.

Vers huit heures, il se réveilla en sursaut, s'habilla fébrilement comme un homme qui doit prendre un train et ne connaît pas l'heure exacte, sauta dans sa voiture et se rendit au ministère de la Défense nationale. Le chef de cabinet du ministre le reçut aussitôt.

– Je viens, lui dit Bixio, m'engager pour la durée de cette guerre.

– Mais vous ne...

– J'ai été assez gravement malade à dix-neuf ans, et réformé ; mais je crois être maintenant tout à fait, comment dit-on ? valide ?

– Mais la guerre n'est pas déclarée, cher monsieur ! Et l'on ne peut s'engager que...

– Allez-vous me faire revenir deux fois dans la même journée ? lui demanda Bixio en le regardant droit dans les yeux.

Sans un mot, l'autre appela le directeur du service. Celui-ci inscrivit tous les renseignements que lui donna Bixio et lui remit un certificat :

– Vous ne serez pas appelé tout de suite, monsieur, je vous en préviens.

– De toute façon, vous *seriez* le premier engagé volontaire de cette guerre, reprit le chef de cabinet en insistant sur le conditionnel. Permettez-moi de vous en féliciter au nom du ministre dont je suis certain d'exprimer la pensée profonde...

Il serra cérémonieusement une main que l'autre ne lui tendait pas. On le sentait parfaitement satisfait de lui, de Bixio, de la scène. Notre homme le regarda avec stupeur : inspecteurs des finances, attachés d'ambassade et chefs de cabinet, trois races qui lui étaient aussi étrangères que les peaux-rouges, les jaunes et les noirs.

Il revint chez lui à travers Paris anxieux.

Déployer un journal suffisait à figer sur place son lecteur, et les trottoirs étaient parsemés de ces statues de sel. L'imminence d'un changement rendait toute chose neuve ; les passants allumaient leur cigarette comme pour la première fois, et les concierges marchaient précautionneusement dans des pantoufles de vair. Bixio ne pensait à rien ; ou peut-être ses pensées tournaient-elles si vite qu'il n'en pouvait fixer aucune. Il rentra chez lui et s'endormit, non sans avoir demandé qu'on ne le dérangeât pas, même si la guerre était déclarée.

Vers cinq heures après midi, Antoine entra dans sa chambre dont il écarta tumultueusement les rideaux :

– Debout ! s'écria-t-il. Debout, Français en guerre !

– Ah ! demanda Bixio. Ça y est ?

– Eh quoi ! Croyez-vous que carnaval soit en septembre ? fit Antoine en montrant sa tenue d'aviateur.

L'uniforme datait de 1919 ; Bixio fut saisi en le regardant : il pensa, malgré lui, que l'aviation

française datait peut-être aussi de l'autre guerre, et il eut peur.

– Ma nouvelle tenue n'est pas encore prête, expliqua Antoine qui avait suivi son regard.

– Si les prophètes eux-mêmes encombrant les tailleurs militaires...

– Prophète et *pense-bête*, mon vieux ! fit l'autre en lui montrant son agenda. Nous sommes le 3 septembre 1939 : cela ne vous rappelle rien ?

« Martine... Mon Dieu, c'est donc cela ! » Pensa Bixio. Depuis ce matin, il n'avait pas pensé à elle ; et pourtant, cette ombre, ce souci qui ne le quittait point, venaient de recevoir un nom. Martine... La guerre... Les deux mots ne prenaient leur sens que rapprochés. Bixio sentit quelque chose en lui qui naufrageait sans appel ; il fut en deuil, dès cet instant. Machinalement, il murmura :

– Aller la voir ? C'est bien le moment !

– Tout à fait ! Elle vous verra en tenue : elle en sera émue.

Antoine parlait avec une hâte fébrile. Son rire, heureux et cruel, était un peu crispé. Bixio le trouva vieilli : pas plus âgé, mais plus près de la mort. « Il avait raison, pensa-t-il, il y restera... »

– Je n'ai pas d'uniforme, répondit-il à voix basse.

– Pas d'uniforme ? Interrogea l'autre dont le visage s'assombrit.

Bixio, comprenant sa pensée, lui tendit le papier du ministère qu'Antoine lut avec un peu trop de lenteur et de sérieux : il était déjà militaire.

– Bien, fit-il seulement. (Mais ce mot signifiait tant que Bixio en fut gêné.)

– Croyez-vous vraiment, demanda-t-il très vite, de crainte qu'Antoine ne parlât encore, croyez-vous vraiment qu'il soit nécessaire d'aller aujourd'hui...

– Nécessaire d'exécuter une promesse ? Ah oui ! Ça je le crois.

– Bon.

Il prit le téléphone et composa sans hésiter ce numéro qu'il n'avait pas demandé depuis plus d'un an. « Venez tout de suite », répondit Martine.

Bixio arrêta sa voiture devant la grille, à l'endroit même où il rencontrait chaque matin le mendiant unijambiste. En traversant le jardin, en montant les marches du perron, il allait un peu trop vite : son corps connaissait le chemin. On le fit entrer dans le petit salon. Par la porte entrouverte il voyait le bureau de Monsieur Jean : « Rien n'a changé, songea-t-il. Et c'est-cela, la fortune : *rien ne change*. Moi je suis riche, mais je n'ai pas de fortune. Question de temps ou question de caractère ? » Ces pensées le ramenaient à Martine, à ses derniers reproches ; il se redressa. Mais il l'entendit qui descendait légèrement l'escalier (il connaissait si bien tous les bruits de cette maison.) « Plus que cinq, que trois, que deux marches... » Et il se sentit faible de nouveau.

Quelque chose changea dans l'éclairage de la pièce : un peu plus de lumière, et Bixio sut qu'il devait se retourner. Martine s'était arrêtée sur le seuil. Elle portait la tenue des infirmières-conductrices : des deux, c'était elle qui se trouvait en uniforme, et ils en furent gênés tous les deux. Il y eut un silence qui parut interminable, et Bixio se força à dire d'une voix un peu rouillée :

– Il faut que je parle le premier, Martine.

– Vous venez me dire adieu ? fit-elle en s'approchant.

– Je voudrais vous dire le contraire ; mais quel est le contraire *d'adieu* ? la parole qu'on prononce quand on se voit pour la première fois avec la certitude de se voir toujours ? Car n'est-ce pas la première fois, Martine, que je vous vois ?

Elle baissa les paupières ; chaque mot comptait. Bixio essaya de détendre l'entretien ; il esquissa un « garde-à-vous » :

– De nouveau je viens aux ordres, puisque vous dirigez ma vie.

– Dirigez ?

– Ou plutôt non ! Je suis comme un chien auquel on jette une pierre trop loin pour se débarrasser de lui, mais il la rapporte ; et on la rejette ; et lui ne se décourage pas...

– Est-ce que vraiment, demanda Martine avec lassitude, vous ne pouvez pas, vous ne voulez pas me laisser en marge de votre vie ?

– Oh ! Vous pouvez y rester, Martine. Vous pouvez tout, mais pas que je le veuille. Il y a plus d'un an, vous m'avez montré un chemin. Je l'ai suivi le mieux, le plus vite possible ; je viens aujourd'hui vous rendre des comptes.

Martine releva la tête ; son regard s'enflamma.

– Aujourd'hui ? Sans doute parce que le résultat est atteint ! Et qu'attendez-vous de moi ? Des compliments ? Bixio, nous avons déclaré la guerre et nous allons la perdre.

– Mais en quoi...

– Nous ne serons pas écrasés : nous serons *emportés* ! Voilà le résultat.

– Mais en quoi suis-je responsable ? cria presque Bixio.

Martine eut un sourire cruel :

– Vous ne lisez pas vos journaux ? Vous n'écoutez pas votre radio ? (Puis, changeant de ton :) Bixio, j'ai beaucoup réfléchi... non ! Simplement j'ai réfléchi depuis quelques mois...

Mais Bixio l'interrompit et, sans la regarder :

– Chaque année, c'est une autre Martine qui me parle, dit-il amèrement. Mais moi, c'est la même Martine que j'aime, voilà tout le malheur.

– Cet acharnement à me donner tort, murmura-t-elle, c'est-cela le témoignage de votre amour ?

– M'avez-vous donc laissé le choix des témoignages ? demanda-t-il avec violence. Et qui manque de loyauté dans ce jeu de Chevalerie ? Car ce que vous m'avez durement commandé de faire, l'ai-je fait ou non ?

– Quoi ! fit-elle plus violemment encore, je vous ai commandé d'abrutir ce pays, de le pourrir, de l'achever ?

Bixio pensa crier ; il se força pourtant à reprendre du ton le plus calme :

– Dieu du ciel, je n'ai pas inventé la presse, Martine ! Il y a un an, je vendais des fleurs, mais cela vous a paru méprisable. Vous m'avez proposé en exemple votre père et votre grand-père. Eh bien, demandez-leur des comptes : eux sont les responsables !

– Je le sais, fit-elle très bas ; mais jamais ils n'ont eu votre puissance.

– Martine, vous m'auriez reproché d'avoir moins bien réussi qu'eux !

La jeune fille eut un geste las : elle capitulait. Elle répéta :

– Cette puissance... toute cette puissance...

Bixio sentit que cette défaite de Martine était encore plus exigeante que ses mépris. Il s'approcha d'elle :

– Toute cette puissance, Martine, il faudrait la retourner entièrement ; il faudrait employer *les*

mêmes forces à relever le pays, n'est-ce pas ?

– C'est impossible.

– Est-ce impossible ? On renverse bien la vapeur d'une machine sans qu'elle explose.

– Ce n'est qu'une image, Bixio.

– Je ne le crois pas. Mais ce serait long ! Il me faudrait... il me faudra des mois...

– Des mois ! s'écria Martine. Et comment le pourriez-vous ? Mais sans doute ne partez-vous pas ? poursuivit-elle avec plus d'inquiétude dans les yeux que d'arrogance dans la voix. Vous n'êtes pas plus mobilisable que Pierre, peut-être !

– Pierre ?

– Pierre l'athlète, oui : exempté, affecté au journal !

– Je me suis engagé ce matin à neuf heures, dit Bixio assez sèchement.

Pourtant il regretta ce ton car Martine, comme Antoine, fit seulement : Bien ! Mais ses yeux exprimèrent un tel contentement, puis une telle tristesse, qu'elle-même sentit qu'elle se trahissait et rougit violemment.

« Elle m'aime, pensa Bixio. Maintenant j'en suis certain jusqu'à la mort. » Il marcha vers elle, faillit mettre un genou en terre, baisa ses deux mains et sortit, sans savoir très bien ce qu'il avait fait ni s'il n'avait pas été parfaitement ridicule.

– Messieurs, dit Fleishman en pénétrant dans la salle du conseil de rédaction, nous avons aujourd'hui le plaisir...

– Mon cher, interrompit froidement Bixio, je ne vois guère l'utilité de présenter ni même d'annoncer le patron quand il entre chez lui.

Et il s'assit dans le fauteuil délaissé depuis tant de mois.

Fleishman se trouva sans siège. « Il prenait donc ma place ! pensa Bixio furieux. Antoine avait raison... » À l'empressement que mirent tous les autres à offrir leur chaise, Bixio mesura l'importance prise par Fleish, l'étendue des ravages. Il interrompit ces politesses.

– Messieurs, mes obligations militaires me laissent encore quelques semaines devant moi. Je pense, en vous voyant presque tous ici, que c'est aussi le cas de beaucoup d'entre vous... (Plusieurs bouches s'ouvrirent d'étonnement.) Je suis sûr de répondre aux vœux de la plupart en décidant ceci : tous les salaires subiront un abattement du quart au profit des familles des collaborateurs mobilisés ; d'autre part tous ceux qui s'engageront volontaires pour la durée de la guerre verront leurs appointements doubler. Ce sont des mesures de justice que chacun approuvera en conscience.

Deux ou trois rédacteurs approuvèrent, en effet, mais la plus morne consternation se peignit sur les autres visages. Beaucoup de regards cherchèrent un recours dans les yeux de Fleishman ; celui-ci les tenait baissés.

– Passons au journal d'aujourd'hui, continua Bixio imperturbable. Qu'avez-vous prévu ?

Fleishman allait répondre ; mais, en levant les yeux il vit que Bixio désignait le rédacteur en chef.

– Nous avons, dit celui-ci, préparé une demi-page illustrée sur la mobilisation du 2 août 14 avec rappels et comparaisons de façon à montrer...

– N'en faites rien ! Coupa Bixio. Et, d'une façon générale, aucun rappel de la guerre 14-18 !

– Cela s'impose pourtant. Je veux dire : paraît s'imposer... insinua Fleishman. Rien de plus journalistique !

– Ce serait peut-être *journalistique*, répondit Bixio en appuyant sur le mot comme s'il était traduit d'une langue étrangère, mais à coup sûr inhumain et absurde. La guerre de 14 a duré quatre ans et tué quinze cent mille Français : ce n'est guère encourageant pour les combattants de 39 !

– Elle nous a donné la victoire, dit fièrement Fleishman.

– Ah oui ? fit Bixio. À nous elle a surtout rapporté une autre guerre, vingt ans plus tard.

– Nous avons aussi, dit le chef des informations pour rompre le silence, une enquête sur la *Ligne Siegfried*. Nous l'avons achetée assez cher à un ingénieur allemand réfugié en Amérique...

– Sans doute établit-elle qu'il s'agit d'une façade en carton-pâte ? demanda Bixio.

– Exactement, confirma le journaliste ravi. Un bluff 200 % !

– Je le souhaite beaucoup, dit Bixio avec douceur. Toutefois je ne désire pas faire la publicité de ceux qui sont traîtres à leur pays ; et votre ingénieur...

– Mais le public...

– D'autre part, comment oserions-nous regarder en face les veuves des soldats qui tomberaient sous le feu de la *Ligne Siegfried*, au cas où celle-ci cacherait tout de même quelques armes derrière le décor ? Non, je crois qu'il convient de nous montrer très prudents, au moins jusqu'aux premiers combats.

– Mais, dit Fleishman, notre rôle est précisément de faire preuve dès maintenant de confiance et de courage !

– Mais, fit Bixio sur le même ton doucereux, le champ n'est-il pas ouvert à tous ceux qui veulent montrer leur courage ailleurs que dans les colonnes d'un journal ?

L'autre se mordit les lèvres.

– Je crains vraiment, reprit-il, que nous ne paraissions bien tièdes au regard de nos confrères qui, à tort ou à raison...

– *L'Indépendant* n'est plus très dangereux, murmura Bixio. (Il l'avait racheté depuis cinq mois.)

– Je veux parler de la presse du matin. N'aviez-vous pas dit, lors de nos débuts, qu'elle seule était notre vraie concurrente ?

En parlant, Fleishman eut un regard qui signifiait : « Je sais pourquoi les Despaty vous intéressent ! » Bixio le foudroya d'un muet : « Un peu de mémoire ! Sans moi vous alliez en prison ! » suivi du plus gracieux sourire. Les autres l'entendirent seulement répondre :

– Il ne s'agit plus de querelles commerciales, monsieur Fleishman. C'est la guerre. *Paris-Nuit* doit changer de ton et ne plus imprimer une seule ligne qui ne soit conforme à la vérité. J'y tiendrai la main. Tessier, vous m'enverrez trois de vos meilleurs hommes dans les usines d'aviation et d'armements pour voir de près à quel rythme on y travaille. Trois autres, anciens combattants, dès aujourd'hui dans les centres mobilisateurs, et deux avec des Divisions déjà équipées afin de voir le matériel à l'épreuve. Je donnerai un coup de fil au ministre pour les autorisations.

– Le ministre, dit Fleishman avec importance, m'a justement affirmé ces jours derniers que tout était parfaitement au point.

– Et comment le saurait-il, le malheureux ? dit Bixio sans élever la voix. Notre rôle est précisément d'en savoir plus long que le ministre. Teissier, je compte sur vous ! Et si l'un de vos collaborateurs intitule son *papier* : « Pas un bouton de guêtre... » ou quelque chose de ce genre, il pourra se chercher une autre place !

– Nous n'allons tout de même pas publier, s'écria Fleishman, que... je ne sais pas, moi ! Que notre

canon antichar...

–... n'arrête pas les chars allemands ? Non. Et pourtant vous étiez prêt à affirmer, sans aucune preuve, ce qui est tout aussi grave, que la *Ligne Siegfried* n'arrêterait pas les nôtres... Non, nous ne le dirons pas au public, mais au ministre. Enfin, je désire que quelqu'un passe plusieurs semaines en Angleterre afin d'y voir l'état des armements et celui des esprits. Monsieur Fleishman sera certainement ravi...

– Mais je ne suis pas journaliste !

– Oh ! Mon cher, qui ne l'est pas, en France, depuis que *Paris-Nuit* publie l'opinion de tout le monde ? Et puis vos éditoriaux...

– Justement, fit *Franciscus* naïvement, qui les écrira en mon absence ?

– Mais leurs rédacteurs habituels, répondit Bixio avec le plus grand sérieux. Ils seront signés *Intérimus* !

Et il leva la séance.

Paris-Nuit changea de ton, mais qui s'en serait aperçu ? D'abord hébétés d'être en guerre, les Français le furent ensuite davantage de ne pas la faire, de ne même pas la subir. Aux premières alertes, on se rappela les romans d'anticipation, les films de guerre : on bossa du dos dans les caves, on transpira d'angoisse sous les masques étouffants. Ensuite, on se souvint des précisions de *Marche*, de *Paris-Nuit* sur la faiblesse allemande et on releva fièrement la tête vers le ciel vide. Il se passait pourtant, du côté de la Pologne, des événements préoccupants. Mais quoi ! Les Polonais étaient un peuple chevaleresque et moyenâgeux qui lançait des charges de cavalerie contre les tanks. Nous, nous avions motorisé l'armée, nous possédions ces fameuses D. L. M., « Divisions Légères Mécaniques » qui, dans l'imagination populaire, tenaient à la fois du contre-torpilleur et de l'horloge de précision.

Hélas, les envoyés de Bixio reviennent du Front consternés : les belles divisions blindées ne sont qu'un carnaval de camions de tous modèles, que les soldats oisifs camouflent à leur guise et baptisent « Titine » ou « À Berlin ! » Le braconnage, le pernod, la belote et les juponneries de village occupent les longues semaines inertes. Aucun exercice, aucune manœuvre de crainte d'entamer les maigres réserves d'essence et de munitions. Trop de régiments sont dotés d'un armement et d'un colonel qui datent de 1919. Cependant, de belles armes inutiles dorment dans leur graisse. On en parle à mots couverts : elles feront des merveilles ; elles sont, comme nos avions, du meilleur modèle qui soit au monde. Pas assez nombreuses encore, bien sûr, mais « le temps travaille pour nous »... D'ailleurs, comment les Allemands nous vaincraient-ils ? « Ils n'ont pas de wagons ! » Ces formules nouvelles, ce n'est plus le journal de Bixio qui les lance ; on continue pourtant de dire : « Je l'ai lu dans *Paris-Nuit*... » Dans les écoles des villages alsaciens, les soldats discutent sans fin devant les cartes pendues au mur :

– Tu comprends bien, mon vieux, que l'Italie ne bougera pas : elle prépare une Exposition pour l'an prochain !

– Tout de même...

– Non, mais tu nous vois déclarant la guerre au moment de l'Expo 37 ? T'es pas un peu *tordu* ?

Car les combattants ne sont plus des « poilus », mais des « tordus » ; et les Allemands ne sont plus les « boches », mais les « fritz » ou les « fridolins ». *Paris-Nuit* pourtant, n'en parle pas. Il n'appelle pas non plus « drôle de guerre » cette attente, chaque jour plus mortelle. Il essaie de parler un langage humain et prudent. Il n'exalte pas le calme et la gouaille de Paris, il ne s'applaudit pas de ce que « la vie continue » et, quand il parle des combats d'avant-postes, il insinue que ce gaspillage de vies humaines n'est peut-être pas indispensable. Pas indispensable non plus, la présence clandestine des

femmes d'officiers dans les cantonnements ; mystérieuses aussi celle, dans les rues de Paris, de tant d'hommes jeunes et la floraison à leurs boutonnières de ces décorations inconnues qui, de loin, ressemblent à celles de l'autre guerre. Voilà ce que dit *Paris-Nuit*, et pourtant le lecteur ne boude pas : c'est qu'il lui faut un journal du soir et il n'en existe pas d'autre, si ce n'est *l'Indé* qui parle un langage semblable. *Marche, Anne-Claire, Paris-Radio* ont adopté le même ton : l'opinion publique se sent assiégée de sagesse et de vérité et commence d'être mal à l'aise.

Fleishman est revenu d'Angleterre, délirant d'enthousiasme mais sans aucune précision : impossible de publier ses dithyrambes. Il n'ouvre plus la bouche aux conseils de rédaction.

– Messieurs, y annonce un matin Bixio, nous avons, depuis plusieurs semaines, agi progressivement : c'est ainsi qu'on désintoxique les drogués. Mais, maintenant, plus de ménagements : la vérité, la vérité seule...

L'après-midi même, M. Delois, son chef de publicité, demande à lui parler :

– On me dit, monsieur le directeur, que vous avez refusé l'insertion d'un article relatif à la nouvelle comédie de R. ?

– Oui, Delois, oui. On y parlait du beau courage de R. qui, en pleine guerre, n'hésite pas à présenter sa nouvelle œuvre et à prouver ainsi au monde que, etc.

– Mais, monsieur le directeur, c'est R. qui nous l'avait demandé ! Et maintenant le théâtre refuse de nous donner ses placards de publicité à insérer. C'est désastreux !

– C'est merveilleux, au contraire, cher Delois : cela vous évite la peine de les lui refuser. Car désormais je ne veux plus une seule publicité pour les spectacles et les boîtes de nuit.

– Plus une...

– Les programmes, puisqu'il faut les donner, nous les publierons, mais c'est tout !

Delois monte sur ses grands chevaux : il parle du prestige de Paris, de l'exemple que donne au monde entier la Capitale, de la vie qui continue ; puis il s'attendrit sur les permissionnaires, qui ont bien le droit de se distraire, les malheureux !

– Je ne crois pas, interrompt Bixio qui l'écoute patiemment, qu'aucune permission soit accordée avant trois mois de séjour au Front. Les beaux jeunes gens ou les grisons obèses que vous rencontrez en uniforme sont donc des *planqués* ou des fonctionnaires ; ou bien des engagés qui, comme moi, ne sont pas encore appelés et ne méritent aucun attendrissement.

Alors Delois parle de l'intérêt du journal : veut-on perdre d'importantes recettes ? Veut-on, devant la perspective de lendemains incertains, compromettre définitivement, etc.

– Merci, Delois, merci de prendre à cœur mes intérêts, dit Bixio ; mais enfin ce journal m'appartient et j'ai le droit de penser que certaines choses sont plus importantes que gagner de l'argent.

Delois suffoque. De mémoire de courtier, jamais il n'a entendu parler aussi légèrement. « Mais ce jeune homme est fou ! Il va tous nous ruiner ! Et il me vole mes commissions... » La panique le saisit, il crie presque ; il lance en désordre ses arguments, comme on jette des objets précieux par la fenêtre de sa maison en flammes : sa situation de famille, le journal, l'avenir, la guerre de 14-18 (qu'il n'a pas faite), le courage civique, l'intérêt bien compris... Et, comme Bixio lui oppose calmement ses objections, il s'écrie exaspéré :

– Mais c'est du suicide ! Ah ! M. Fleishman nous avait bien prévenus... En tout cas, laissez-moi vous dire, moi qui connais mon métier...

– Assez ! Coupe Bixio qui se lève et marche sur lui. Moi aussi je connais votre métier. Voulez-vous

que je vous en parle ?

Il a dit ces paroles un peu au hasard, mais l'autre devient blanc, recule, salue bas et sort.

« Le coquin, pense Bixio, il me vole donc ! Et c'est Fleishman qui les amène... »

Pourtant, Fleishman est le seul auquel il ne se heurtera pas durant ces semaines. Fleishman baisse les yeux et ne dit rien ; Fleishman est l'Homme Invisible. « Une vraie vocation de passager clandestin ! » pense Bixio.

La révolte gronde chez les rédacteurs. Elle éclate à propos d'un projet d'enquête que l'un d'eux apporte tout fier au conseil de rédaction :

– « *Promotion 1935* » ! J'ai remarqué, en effet, que presque tous nos jeunes acteurs de cinéma ont débuté ensemble il y a juste quatre ans, et j'ai pensé...

– Vous avez eu tort, dit Bixio froidement. Je ne veux plus entendre parler de champions ni de vedettes. D'ailleurs, ou vos cabotins sont sous les armes, comme les autres Français, et cela ne mérite aucune publicité – ou ils n'y sont pas, et cela en mérite encore moins. Mais votre titre est bon, ajoutez-il, et nous allons le conserver.

– Bien, fait le rédacteur rasséréné, mais comment...

– « *Promotion 1925* » !

– Je ne vois pas très bien quelles célébrités, en 1925...

– En cette seule année, la France a donné au monde trois saints : Bernadette de Lourdes, Jean-

Marie Vianney, Curé d'Ars et Thérèse Martin de Lisieux qui est la plus grande sainte des temps modernes. Trois Français, que des millions de voix prient chaque jour dans toutes les langues, canonisés en 1925 : c'est aussi une jolie promotion et qui mérite quelques articles, non ? Je compte sur vous.

« Allons bon ! Le voilà qui tombe dans les bondieuseries... » Pense le conseil atterré.

– Et naturellement, ajoute Bixio royal, pas de bondieuserie ! Je veux seulement de la Grandeur. Teissier, ouvrez-moi une rubrique intitulée « Pour la Grandeur » ! Ce soir, je vous expliquerai exactement ce que je veux et je rédigerai le *chapeau*.

Mais Tessier s'est levé :

– Monsieur, je crains, nous craignons que vous ne fassiez fausse route. Notre devoir est de vous éclairer avant que le journal ne sombre, etc.

Il parle, il dramatise : le tragédien qui dort en chaque homme, le tribun qui dort en tout Français, s'éveillent. Il s'écoute parler. Bixio l'écoute aussi ; et, comme on ne l'interrompt pas, le bonhomme se répète, émousse ses arguments, rate sa péroraison, recommence tout. Les autres, qui ne s'occupaient que de l'effet produit sur Bixio, reportent sur Teissier leurs regards anxieux. Bixio, impitoyable, le laisse parler, reprendre, achever, se rasseoir, puis demande doucement :

– Pardon, monsieur Tessier, à combien tirait ce journal quand je l'ai pris ?

– Vingt ou trente mille exemplaires. Mais...

– Dix-sept mille cinq. À quel tirage l'ai-je amené ?

– Trois millions.

– Trois millions cent cinq mille. Je pourrais également mentionner vos appointements à cette époque et vos appointements actuels. Mais autre chose : qui commande ici ?

– Vous, bien sûr.

– Et moi seul. Cela posé, parlons : nous avons fait au pays un mal considérable. Nous sommes en partie responsables du drame qui *va se jouer* – car le rideau n’est pas encore levé, vous le savez comme moi ! Ce mal, je voudrais tenter de le réparer. C’est tout. Ceux qui ne sont pas d’accord avec moi, je leur demande très instamment de quitter le journal.

Après un moment, le chef des informations se lève à son tour :

– Il n’empêche, commence-t-il, que pour un vrai journaliste et qui connaît son métier...

– Deux erreurs en bien peu de mots, Delcourt ! Coupe Bixio. Il n’y a pas de « vrais journalistes » et pas de « métier » à connaître. Nous sommes ici entre nous : ne nous donnons pas la comédie. Les grands hommes de la presse ont été des penseurs et des écrivains que l’événement inspirait et que leur goût, ou plus souvent leur vanité, poussait à élargir leur public. Ils ont été journalistes par faiblesse. Quant au « métier », Delcourt, une femme du monde qui écrit à son mari une lettre vivante, le connaît mieux que le malheureux qui pâlit toute une heure sur le compte rendu d’une cérémonie officielle. Soyons francs ! « Apprendre le métier », c’est seulement apprendre les trente expressions toutes faites, les dix mots inusités et les cinq ou six manières de commencer et de finir un article, qui font que presque toutes les colon-nés de presque tous les journaux semblent écrites par le même anonyme.

– Il y a tout de même autre chose ! Hasarde Teissier.

« À quoi bon les ménager ? pense Bixio. Ils ne m’ont jamais aimé, jamais pardonné d’avoir réussi sans être un des leurs... »

– Oui, répondit-il. « Connaître son métier », c’est aussi savoir éluder le droit de réponse, donner tort par ses commentaires à celui qui a raison, se déjuger soi-même, mais insensiblement, à trois jours d’intervalle, diffamer sans risquer le procès en diffamation – voilà « le métier » !

Plusieurs des assistants sourient. Les autres boudent.

– Ce que vous dites est déplaisant mais exact, fait posément le plus vieux des journalistes. Cependant, il y a métier partout où il y a une besogne à faire et des gens qui la font avec exactitude, conscience et discipline.

– Voilà, dit Bixio en souriant, des paroles sensées et qui nous mettent d’accord. Car c’est justement cette discipline que je vous demande et aussi, au nom du Ciel ! De ne plus me donner de conseils.

Là-dessus, il les emmena déjeuner chez Maxim’s. À la fin du repas, ils se trouvaient tous de cœur avec Bixio et lui confièrent, l’un après l’autre, que Fleishman leur avait soufflé la révolte.

« Lui seul *connaît son métier*, pensa Bixio. Ah ! Je regrette le temps où il était crépu... »

Bientôt *Paris-Nuit* attaqua de front. Il posa chaque jour une question au Gouvernement : « Pourquoi n’achève-t-on pas les fortifications du Nord ? », « À-t-on préparé le rationnement éventuel des denrées ? », etc. Mais la censure s’en mêla, et les questions de *Paris-Nuit* furent « ajournées ». Un journal du matin dénonça prudemment « certain confrère qui, en démoralisant le pays, risquait de faire le jeu de l’ennemi ». Bixio rendit visite au directeur qui se laissa gifler en balbutiant de vagues protestations et en mettant sa main sur son cœur.

– Votre geste, dit-il enfin à Bixio, n’est guère confraternel...

Puis les murs se couvrirent d’affiches : « *Paris-Nuit*, le journal qui dit la vérité pour que vive la France ! », et le tirage monta. On lisait *Paris-Nuit* la mort dans l’âme, mais enfin on le lisait. Il remplaça les journaux dits sérieux et qui ne sont que tristes. Dans le métro les lecteurs, l’air navré, déplaient un journal qui n’avait plus que huit pages et ne parlait ni de spectacles, ni de modes, ni de l’ensemble « Abri » de chez P., ni du troisième démenti de la mort de Charles Reinette « le fou chantant », ni des secrets de la Ligne Maginot, ni du théâtre aux armées ; et les autres voyageurs, le

front soucieux, lisaient pardessus leur épaule, lisaient d'un œil sombre la vérité. La rubrique « Pour la Grandeur ! » était devenue quotidienne. Les Français s'y trouvaient mis en face de leur destin et de leurs chances sans démagogie, sans promesses, sans phrases : plus moyen d'échapper ! Chaque jour, Bixio recevait cent lettres d'approbation et cent lettres d'injures et ne tenait compte ni des unes ni des autres. Vers cette époque, il lança aussi la grande attaque contre « les Temps Médiocres » : *Paris-Nuit* dénonce la resquille ! *Paris-Nuit* dénonce l'enfant unique ! *Paris-Nuit* dénonce les bistrots ! Mais ce dernier article, les ouvriers refusèrent de le composer. Cinq ou six d'entre eux demandèrent à parler au Patron.

– M. Fleishman nous a dit que c'était dangereux, commença le plus vieux en roulant sa casquette entre ses doigts. Il a dit qu'on allait couler le journal ! Alors, nous ; n'est-ce pas...

– Venez ! Commanda Bixio. Je n'aime pas les délégations : c'est à vous tous que je veux parler.

Il réunit les ouvriers de l'imprimerie, fit ranger à gauche tous ceux qui avaient fait l'autre guerre, à droite ceux qui auraient dû faire celle-ci : cela suffit à briser la coalition. Puis il leur parla doucement et durement, mais fraternellement. Il leur dit combien cette fausse guerre était dangereuse et le réveil en serait terrible ; combien il craignait, quelles raisons il avait de craindre que la France ne fût pas prête, ses soldats mal armés, leur force détendue ; il rappela aux *affectés spéciaux* leur privilège, à tous, leurs devoirs envers l'opinion publique et envers ces soldats encore inutiles, mais qui, déjà, souffraient d'ennui mortel et de séparation avant de souffrir dans leur corps. Les anciens hochaient la tête et s'essuyaient les yeux ; les jeunes baissaient le nez. Tout le monde cria « Vive la France ! » et retourna au travail.

« Me voici donc tribun, pensa Bixio avec tristesse. Comment écrire après cela : *Paris-Nuit* dénonce les discours ? »

De son escadrille oisive, Antoine de N** lui envoya des félicitations : « Redressement satisfaisant, écrivit-il, mais, croyez-moi, débarrassez-vous de Fleishman au plus tôt. Faites régulariser sa situation : qu'il parte pour le Front ou pour l'Amérique, mais qu'il parte ! »

C'était aussi l'avis du meilleur ami de Bixio, qui était juif, et qui lui écrivait de la Ligne Maginot : « Chasse-le sans ménagement ! Qu'ai-je de commun avec lui ? Qu'a-t-il de commun avec nous ?... »

Mais cette besogne déplaisait à Bixio. Il apprit, d'ailleurs, que Fleishman s'était rendu plusieurs fois au cabinet du ministre de la Guerre et pensa qu'il faisait des démarches pour s'engager.

Quelques jours plus tard, le Président du Conseil demanda à Bixio de lui faire visite :

– Je suis un peu peiné, lui déclara-t-il pompeusement, de constater que vos journaux ne s'associent pas à la propagande officielle. Je ne veux pas douter de vos intentions, quoique leur sens m'échappe. Quand je vous vois, par exemple, ne faire aucun écho à la formule si heureuse que vient de trouver mon chef de cabinet : « Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts », je ne puis m'empêcher, etc.

– Monsieur le Président, je suis content d'apprendre que vous n'êtes pas l'auteur de cette phrase abjecte, répondit Bixio avec flamme mais sans servilité. J'espère aussi, je veux croire que nous vaincrons, parce que nous sommes dans notre droit, parce que nous sommes les plus courageux, les plus résolus ; mais dire aux Français que le temps travaille pour eux ou qu'ils vaincront parce qu'ils sont les plus forts, c'est les mépriser gravement et leur prêcher la paresse.

– Oui, oui, murmura le Président ébranlé, vous pourriez bien avoir raison...

Alors, un espoir enfantin s'empara de Bixio : « Si je convaincs ce seul homme, le pays peut-être sauvé ! » Et il parla à cœur ouvert, expliquant le mal que *Paris-Nuit* avait fait aux Français et comment il voulait le réparer, pourvu qu'il en fût temps encore...

Le Président du Conseil l'écoutait en hochant la tête et en caressant sa barbe. Tant de jeunesse le rajeunissait. Et Bixio, le regard enflammé, cherchait à envoûter cet homme, à le persuader de sa clairvoyance, de son désintéressement, de son patriotisme.

– Je me suis engagé dès le matin du 3 septembre, lui dit-il notamment, et j'attends ma convocation.

Le Président l'en félicita et prit une note au crayon. Il le laissa parler jusqu'au bout, lui serra la main avec une grande cordialité, et le raccompagna lui-même jusqu'à l'escalier ; puis il retourna dans son bureau, les épaules voûtées, et les portes dorées se refermèrent silencieusement.

Bixio, ivre d'espoir, rentra chez lui où il trouva Antoine de N** arrivé en permission le matin même. Les deux hommes s'embrassèrent. Bixio s'excusa d'être encore en civil, encore à Paris.

– Vous faites ici du bien meilleur travail, lui dit Antoine.

– Je viens d'en faire du meilleur encore ! s'écria Bixio qui raconta d'un trait sa visite au ministre.

– Dieu du ciel ! fit Antoine sans rire, j'arrive trop tard.

– Pourquoi cela ?

– Il fallait agir de puissance à puissance avec le Président ! Bixio, enfant que vous êtes, vous avez joué franc jeu avec un homme politique : vous êtes perdu...

Le surlendemain, en effet, Bixio reçut l'ordre de rejoindre son unité sans délai. Fleishman avait gagné.

Bixio se rendit chez son notaire, auquel il fit rédiger un acte assez compliqué au sujet de ses journaux. Puis il alla voir Pierre Despaty :

– Je pars demain, lui dit-il, mais toi tu es un salaud : tu t'es fait planquer, tu n'es plus digne d'être mon frère corse. Tu n'as qu'un seul moyen de te racheter à mes yeux et de faire ton devoir : c'est de prendre la direction de *Paris-Nuit* et de continuer, sans aucune faiblesse, la lutte que j'y menais. Mais il faudra travailler dur, je t'en préviens !

Et sans lui laisser le temps d'accepter, Bixio lui passa toutes les consignes, dont la première était de mettre aussitôt Fleishman à la porte.

– Mais, dit Pierre éberlué, à qui aurai-je affaire ? Quel sera le grand patron en ton absence ?

– Ton père.

– Quoi ?

– Au revoir, vieux ! Je compte sur toi.

Bixio monta chez M. Despaty qui le reçut aussitôt et lui ouvrit ses bras :

– Cher Bixio, cher confrère, vous êtes le seul concurrent dont le succès me soit agréable !

– Merci, lui répondit Bixio, mais voici que je ne suis plus votre concurrent : je vous demande d'accepter la gérance de mes journaux durant la guerre et, si je n'en reviens pas, d'en accepter la propriété. Tout est en règle : lisez !

Et il lui tendit l'acte du notaire.

– Mais, dit M. Despaty très ému, je n'ai aucune raison d'accepter !

– Si ! Votre amitié pour moi, mon amitié pour vous.

– D'accord pour la gérance, mais si, par malheur, vous... vous...

– Je mourais à la guerre ?

– Oui. Pourquoi ce don, alors ? Et pourquoi moi ?

– Ce serait la dot de Martine, dit Bixio en lui serrant la main.

XIII

MORNE PLAINE...

L'un des derniers jours du mois de mai 1940, une voiture-ambulance conduite par une jeune femme retraissait le long des routes de Belgique. Dans le ciel, des nuages gris montaient vers l'ennemi comme pour faire honte aux armées et accentuer leur déroute. Au sud de Bruxelles, au milieu d'une plaine sinistre, un monument dressait son aigle de bronze au carrefour de deux routes. Sur le socle, la jeune femme lut : *Waterloo*. « C'était donc ici », pensa-t-elle.

Quelques mètres plus loin, elle aperçut un militaire assis sur le bord du chemin et qui paraissait dormir. Elle ralentit malgré elle ; elle entendit son cœur qui battait sans raison. Au bruit de la voiture, l'homme releva lentement la tête et leurs regards se croisèrent :

– Martine !

– Bixio !

Elle sauta hors de l'auto ; mais lui ne bougea pas.

– Vous êtes blessé ?

– Martine...

– Mais vous êtes blessé, Bixio !

– Une blessure de roman, répondit-il en montrant son épaule, « le gras du bras », vous savez ! J'ai eu beaucoup de chance.

Dans le fossé, Martine vit les restes d'une motocyclette criblée de balles.

– Un avion ?

– Oui, il a joué à l'épervier avec moi. Mauvais signe, quand l'ennemi perd son temps et ses rafales pour une seule estafette sur une route déserte, très mauvais signe !

– Nous sommes perdus, murmura Martine. (Il détourna la tête.) Montez près de moi. Je suivais un convoi que j'ai perdu à la traversée de S. Je transporte quatre blessés.

– -Graves ?

– Pas quand je suis partie ; mais, quand j'arriverai... Si nous arrivons jamais !

– Où devez-vous rejoindre ?

– À côté de Dunkerque.

– Déjà, dit-il. (Puis à son tour il expliqua :) J'assurais la liaison avec une division belge. Ce matin, je ne l'ai plus retrouvée où je l'avais laissée trois heures plus tôt. Partie sans message, sans arrière-garde, sans jalonneurs... Je suis revenu vers mon unité : elle aussi avait disparu. J'étais à sa recherche quand cet avion...

Bixio, interrompit doucement Martine, mon Bixio qui veut toujours se justifier devant moi...

Elle parlait à mi-voix, comme pour elle seule. « Mon Bixio », avait-elle dit... Il prit son bras ; ils se dirigèrent vers la voiture. Pourtant, il s'arrêta, retourna vers sa motocyclette brisée, la caressa de son seul bras, presque craintivement, et s'en revint. Quand il fut assis près de Martine, il la dévisagea longuement, dit tout bas quelque chose comme : « Dieu existe », puis s'endormit d'un coup.

Martine regardait ce visage épuisé, ce visage d'enfant que la vie avait maquillé en homme. De son

bras libre elle entoura les épaules, serra contre elle le corps abandonné. Bixio eut une crispation et remonta à la surface de son sommeil. « Sa blessure ! » pensa-t-elle, et elle prit mille précautions. Il retomba dans la paix. Martine conduisait d'une seule main, vite, trop vite sur cette route défoncée. Elle se sentait habile et comme ivre ; et, dans le vent, elle disait enfin tout haut les mots qu'elle n'avait jamais prononcés : « Mon petit... Mon chéri... Bixio, mon seul amour... »

Quand Bixio s'éveilla contre Martine, il eut un instant de bonheur absolu et s'aperçut qu'il n'avait jamais été heureux jusqu'à ce moment, ce moment déjà passé. Mais sa blessure le brûla profondément : elle prenait sa revanche. Sa jambe aussi le faisait souffrir. « La carcasse... », pensa-t-il, et ce mot lui revenait sans cesse, car il avait la fièvre.

– Vous avez dormi six heures, dit Martine en souriant.

– Vous devez être fatiguée de conduire. Je pourrais peut-être...

Martine arrêta la voiture : « Montrez-moi votre blessure », ordonna-t-elle. Elle la nettoya et la pansa, l'air appliqué, le front soucieux. Bixio souriait et, comme elle lui en demandait la raison :

– Je rattrape le temps perdu, répondit-il : je vous vois infirmière, comme vous l'avez été pendant ces neuf mois... Comment vont vos autres blessés ?

– Pas trop mal. Le Sénégalais se plaint et pleure un peu.

– Un nègre ? Cela nous portera bonheur !

Il se trompait car, quelques kilomètres plus loin, ils rejoignirent la grand-route. Des colonnes de réfugiés remontaient vers le feu : « On aime mieux mourir chez nous ! » Charrettes où s'entassaient des meubles, des matelas, des femmes, des enfants... Les hommes allaient à pied, marchant comme des somnambules. Les chevaux s'arrêtaient parfois pour souffler, souffler de tout leur corps pantelant, souffler jusqu'au ventre, jusqu'aux creux les plus misérables de leur carcasse. Hommes et bêtes, on voyait les squelettes à fleur de peau. Le chargement hébété accusait les cahots de la route, tombait en avant à chaque arrêt. Un peuple entier se trouvait transformé en bohémiens ; et la seule flamme qui animait leurs yeux était la haine pour l'armée qu'ils croisaient sur cette même route.

Dieu avait-il donc abandonné le monde, que des civils décharnés montaient en renfort tandis que les militaires descendaient ? Soldats étrangers sur ce sol, trahis de toutes parts, débordés, et qui couraient vers la mer comme vers une patrie... En montant défendre ce pays, vingt jours plus tôt, ils avaient trouvé son peuple en débandade qui engorgeait les routes ; et maintenant qu'ils se repliaient, cette même foule, muette, étrangère, ennemie, de nouveau leur barrait le chemin...

L'ambulance prit place dans un convoi fantôme d'artillerie. Les hommes, épuisés, dormaient sur les affûts des pièces ; les chevaux conduisaient leurs conducteurs ; la colonne s'arrêtait brusquement. Si longuement, une fois, que Bixio monta voir le long de la route : un homme endormi était tombé sous les roues d'un camion. On hésitait. Mais la colonne s'impatientait sur mille mètres... On plaça l'homme sur le côté de la route, dans l'herbe verte, démantelé, sanglant, et chaud encore comme un lapin que le chasseur vient de tirer ; on plaça un sac sur lui, et la colonne repartit. Des chevaux crevés, ballonnés, comblaient le fossé ; l'une après l'autre, les voitures heurtaient de leurs roues les jambes raidies.

– L'avantage des motocyclettes... commença Bixio, mais il n'acheva pas.

Martine et lui, accablés, n'échangeaient plus une parole. Un avion tourna quelque temps au-dessus de la route, puis fonça avec un bruit de sirène. Ce fut une belle panique ! Le peuple somnambule parut se réveiller parmi les cris des femmes. Mais l'avion ne mitrilla pas ; il répéta seulement plusieurs

fois cette plaisanterie.

Le soir n'en finissait pas de tomber. Sur le ciel gris, les chevaux blancs prenaient une teinte d'orage ; les couvertures rouges des réfugiés, tous les objets de couleur aveuglaient les regards. En se retournant, on voyait des lueurs d'incendies du côté de Bruxelles. Mais était-ce bien de ce côté ? Martine et Bixio ne savaient plus où ils étaient ; eux ni personne : on suivait.

La nuit tomba, et les sortilèges commencèrent.

Ce fut une voiture qui brûla, puis deux, puis trois. Les réservoirs d'essence explosaient. Des bêtes effrayées s'enfuirent au galop : on vit, en ombres chinoises, le conducteur debout qui tirait sur les guides, un trait qui cassa, l'homme chanceler. Tous les chevaux hennirent.

Puis, comme on traversait une ville en sommeil, les portes cochères s'ouvrirent soudain, comme des tombeaux, et des rafales de mitrailleuses éclatèrent. Les hommes endormis, fusillés à bout portant, tombèrent du sommeil dans la mort avec un regard étonné. L'un d'eux s'abattit contre Bixio, dit : « Pourquoi ? » et mourut. Il y eut un affolement terrible ; d'autres rafales éclataient plus loin.

– Vite !

Bixio sauta au volant, recula brutalement, emboutit deux ou trois véhicules, tourna sur place et fonça vers une rue libre. Il vit deux formes grises aux mains desquelles brillait une arme. Il conduisit droit sur elles, les renversa, et fila vers l'inconnu. Le tout n'avait pas duré plus d'une minute.

– Nous allons nous perdre, murmura enfin Martine.

– Ou nous sauver, dit Bixio. Ce convoi est un enterrement. On y deviendrait fou, sans s'en apercevoir... Oh !

Son bras venait de se rappeler à lui. Martine alluma sa lampe électrique et le vit si pâle qu'elle en fut effrayée. Elle descendit voir ses quatre blessés qui n'y comprenaient rien, les rassura et consola le Sénégalais qui, cette fois, pleurait de grosses larmes brûlantes. Elle retrouva Bixio penché sur une carte, sa boussole à la main.

– Je joue au boy-scout, lui dit-il en souriant. Nous allons prendre à droite, et si nous ne trouvons pas une rivière au bout de trois cents mètres...

– Nous trouverons peut-être la rivière, fit Martine, mais le pont ?

Le pont était encore intact, et ils se sentirent tout réconfortés de voir que le paysage au moins était resté fidèle. Allons, ils arriveraient bien jusqu'à Dunkerque ! Pourvu que...

– Combien d'essence ? demanda Bixio.

– Dix litres.

– Soit quatre-vingts kilomètres. Il nous en faudrait trois fois autant !

Ils croisaient quelquefois des hommes qui s'enfuyaient à leur approche. Un chien les suivit en hurlant ; le nègre l'injuria par la lucarne arrière. Au loin, on entendait des détonations, on croyait distinguer des cris. Il y eut un combat aérien et les guêpes de feu de la D. C. A. se croisèrent dans le ciel, si loin qu'elles paraissaient lentes. Il y eut aussi un gigantesque embrasement et des tornades de fumée rousse qui roulaient comme des muscles ; bien après ils en entendirent l'explosion. D'autres déflagrations répondirent aux quatre coins de l'horizon. Cernés ! ils étaient cernés – et que le monde était petit...

Au carrefour de deux chemins, la carcasse d'une auto achevait de brûler sagement. À quelques mètres de là, un réservoir d'essence intact : le chauffeur avait pensé à le détacher, à le porter plus loin.

– Regardez, s'écria Bixio, nous sommes sauvés !

– Prenez garde !

Le métal en était brûlant. Martine dut aider à transporter le récipient trop lourd pour le seul bras de Bixio.

Une heure plus tard, ils butèrent contre un village où cantonnaient des troupes britanniques. On leur demanda à quelle division ils appartenaient, le nom de son général, etc. Martine raconta leur histoire ; on l'écoutait avec méfiance ; on ne les crut vraiment français qu'à la vue du Sénégalais.

– Je vous avais bien dit qu'il nous porterait chance, conclut Bixio.

Le colonel les invita à sa table. Le dîner fut pauvre et sinistre ; tous étaient accablés. Après un silence éternel, un officier très jeune demanda :

– Mais notre matériel, nous n'allons tout de même pas l'abandonner ?

Tous les autres piquèrent du nez vers leur assiette.

– Bonsoir, fit le colonel brusquement.

Et il se leva en emportant son verre et une bouteille d'alcool.

Un peu après, on vint prévenir que les sentinelles de la Tour avaient disparu... « Encore ! » Deux officiers, revolver au poing, sortirent dans la nuit ; Bixio les suivit. Avant d'arriver à la Tour, ils entendirent des balles siffler à leurs oreilles. Ce fut une chasse à l'homme où Bixio crut vingt fois être tué. À la fin, l'espion se jeta du faîte de la Tour et se fracassa la tête. Il était vêtu en réfugié.

Les Anglais étaient exaspérés : depuis des jours, la même comédie ! Faux paysans fauchant des croix dans leurs prés au voisinage des canons ; faux réfugiés signalant les états-majors ; fausses bonnes sœurs, faux séminaristes, faux officiers belges... La nuit était striée de signaux lumineux : on était là, cerné de trahison, avec ce peuple lamentable qui coulait toujours le long de la route, sans repos, sans paroles, sans regard, mêlé d'espions indiscernables... Et, chaque soir, les sentinelles disparaissaient ; et, sous l'uniforme, on retrouvait des têtes inconnues ; chacun se méfiait de chacun. Dans une division voisine on venait de fusiller le *padre* qui était un faux aumônier. « Se battre, oui, mais pas ça ! »

Quand ils rentrèrent dans le mess, Martine y servait d'interprète à un grand vieil homme au poil blanc, aux yeux rouges de larmes. Un soldat avait tiré sur son chien ; il voulait savoir pourquoi.

– Parce qu'il était énervé... Parce qu'il avait *besoin* de tirer... Parce que... Et puis, après tout, ce n'était qu'un chien. Assez parlé de ça !

– Oui, dit l'homme d'une autre voix, ce n'était qu'un chien, après tout.

Il passa devant Bixio et sortit. Il avait tout perdu. C'était si visible que le jeune homme en fut bouleversé : il aurait voulu courir après lui, prendre sa main, lui parler. Il détesta vraiment la guerre pour la première fois, à cause d'un chien mort.

– Hier, lui dit un officier, une sentinelle a tiré sur un type qui n'avait pas répondu aux sommations. Il l'a tué raide, et on a retrouvé sur sa poitrine une pancarte : « Hospice de je ne sais plus où. Cet homme est sourd et muet. » C'est la guerre !

– Oui, dit Bixio, c'est la guerre. C'est même exactement ça, la guerre.

Il installa Martine, près de son ambulance, dans une petite grange, sur de la paille fraîche. Il la borda tendrement avec une couverture de cheval.

– Et n'oubliez pas de faire votre prière, ma petite fille !

– Restez près de moi : voilà ma prière, murmura Martine.

Il lui baisa la tempe ; elle ferma les yeux et s'endormit aussitôt.

Longtemps Bixio la regarda dormir et, lui, pria. Son épaule le faisait beaucoup souffrir et, comme il ne pouvait trouver le sommeil, il sortit. Des cris l'attirèrent vers la route : dans le troupeau humain, parqué là jusqu'à l'aube, se trouvaient des déments, car on avait ouvert les asiles comme les prisons et lâché les fous dans la campagne. On les enferma dans des caves où ils finirent par s'endormir. « Pensera-t-on seulement à les délivrer ? » se demanda Bixio, qui lui-même devait ne pas y penser... La nuit était traversée d'éclairs, comme une nuit d'août orageuse et, pareilles au tonnerre, des explosions ébranlaient le ciel. « Mais aujourd'hui, chacune signifie la mort », pensa-t-il, et il revint en courant vers Martine. Le nègre délirait dans une langue inconnue. Bixio dormit peu et mal.

À l'aube, il éveilla Martine, et l'ambulance repartit par des chemins étranges, évitant les bourgs, les embuscades possibles, les grandes routes et leur double convoi misérable. Ils traversèrent des villages déserts, de grandes places calcinées, des rues intactes mais où plus une vitre ne restait aux fenêtres. D'immenses entonnoirs creusaient la chaussée ; un chien affamé courait dans les ruines, l'encolure basse ; une fontaine débordait calmement.

Ils durent emprunter la grand-route pendant quelques heures. Sur le côté, un soldat anglais, debout dans un camion rempli de cigarettes, en jetait des paquets à tous ceux qui passaient. Bixio en attrapa à la volée et Martine en alluma une. C'étaient celles-là mêmes qu'elle fumait, trois ans plus tôt, avenue du Bois et Bixio, en les respirant, eut le vertige. À ce moment, il fut bien près de parler : il se tut pourtant. Depuis la veille, entre eux, c'était un pacte secret : plus tard, plus tard ils parleraient. Pour l'instant, au milieu de ce naufrage, dans ces nuits hantées, parmi ces fantômes fébriles, eux qui vivaient devaient se taire. Elle disait seulement : « Mon Bixio », et lui : « Ma chérie ».

Les voitures tombées en panne étaient renversées dans le fossé et leur moteur mis hors d'usage. Les civils en pillaient aussitôt le contenu avec une fièvre muette. Plus loin, un Français distribuait consciencieusement l'essence de son camion-citerne à tous les véhicules qui en avaient besoin. L'ambulance y fit son plein.

– Dis donc, vieux, dit Bixio au soldat qui pompait sans jamais lever les yeux, si tu vois venir des bagnoles couleur ardoise et des types habillés en gris-vert, inutile de leur offrir ton essence !

– Pourquoi ? demanda l'homme.

Ce jour-là, les avions mitraillèrent et bombardèrent plusieurs fois le convoi. On s'entassait dans les fossés, puis on laissait les morts sur place. Dès que cela fut possible, les jeunes gens reprurent des chemins de terre. Ils ne se parlaient pas, mais le silence entre eux était léger. Pourtant, comme elle le voyait s'assombrir, Martine demanda à Bixio quelles étaient ses pensées.

– Si nous sommes encore tranquilles sur cette route, répondit-il, c'est que d'autres que moi résistent quelque part. Et je me sens honteux de ne pas y être.

– Mon Bixio est donc si guerrier ? demanda Martine sans moquerie.

– Non, dit-il, fraternel ! C'est le grand piège de la guerre.

– Bixio, reprit-elle après un moment de silence, je vais vous faire de la peine : car sans doute ne saviez-vous pas qu'Antoine de N**...

– Je sais. Abattu en combat aérien le 16 mai, je le sais. Les mauvaises nouvelles circulent encore plus vite en temps de catastrophe. L'air est donc plus léger ?

– Antoine était votre meilleur ami ?

– Non, mon ami depuis quelques années seulement, répondit Bixio en baissant la voix. Mais l'ami de mon cœur, l'ami de mon enfance a été tué ce même 16 mai, mon ami de toujours...

– Qui était-ce ?

Il cita un nom.

– Il était... juif ? S'étonna Martine.

– Oui. Fleishman est juif, et mon ami l'était aussi. Et il faudrait choisir une fois pour toutes ? Ah ! Rien n'est simple au monde, continua-t-il avec une sorte de colère. Il n'y a que les partisans pour le croire ! Maudits, maudits soient ceux pour qui le monde est simple !

Vers midi, Martine et Bixio arrivèrent en vue des dunes. Ils trouvèrent là des villas surpeuplées mais intactes. Par les fenêtres ouvertes, on entendait la radio, ses chansons idiotes, ses publicités.

– Peut-être trouverons-nous ici *Paris-Nuit* ! dit Martine pour taquiner Bixio.

– Oh ! Je l'ai déjà rencontré, répondit-il, et la leçon fut cruelle. Je le raconte pour la première et la dernière fois, car personne ne me croira. J'assurais la liaison avec un commandant belge chargé de la défense de T. Je lui proposais le soutien de notre artillerie et je sortis ma carte d'état-major afin que nous en discussions. « Attendez, me dit-il, je suis plus habitué à cette carte-ci... » Et il déplia la dernière page d'un numéro de *Paris-Nuit* où se trouvait publié un tracé de la région... Je vous jure que c'est vrai !

Martine ne répondit rien.

Le long de la côte, ils commencèrent à rechercher l'imité à laquelle appartenait la jeune fille. Ce qu'ils virent les effara : des soldats et marins de toutes nationalités erraient sur les routes ; des cyclistes, des cavaliers arrêtaient les officiers pour leur demander où et comment ils pourraient rejoindre leurs unités. Ils étaient trois sur chaque motocyclette, douze en grappe accrochés à chaque voiture : c'étaient les derniers kilomètres ; tout ce qui roulait devait *tenir le coup* jusqu'à la mer ! Après, qu'importe ?... Ce va-et-vient incessant, ces soldats qui se butaient les uns dans les autres pour échanger leurs pauvres renseignements ou leurs fausses nouvelles, c'était hallucinant comme une fourmilière qu'on observe trop longtemps. « Il paraît qu'on a percé la Ligne Siegfried... Il paraît que toute la flotte anglaise vient à notre rencontre... Il paraît que les Américains... »

L'ambulance longeait des centaines de camions anglais, de canons de gros calibre, de petits tanks à la cocarde tricolore. Tout ce matériel paraissait intact ; pourtant il avait été rendu inutilisable : comme dans certains crimes, la blessure était invisible. Bixio en avait le cœur serré.

Par endroits, des bombes étaient tombées ; dans un champ, les pattes en l'air, cinq vaches en rond autour d'un entonnoir donnaient le spectacle grotesque d'un manège forain renversé. Des états-majors s'étaient installés dans les maisons et continuaient de jouer à la guerre au milieu des civils qui se croyaient au cinéma. Pour les enfants, quelles vacances passionnantes ! Et pour les vieux, donc ! Ils discutaient avec les militaires ; ça leur rappelait le bon temps, 14-18... « On était revenu de plus loin, allez ! Rien n'était perdu ! La course à la mer, c'était classique au début des guerres... » Mais les femmes allaient d'unité en unité, volant le pain, les pommes de terre, les boîtes de conserve avec des sourires de prostituées.

Des chevaux erraient librement : d'autres mouraient lentement dans les champs parce qu'on avait oublié de les désangler. Le Sénégalais aurait voulu qu'on s'arrêtât auprès de chacun pour le délivrer.

Cette recherche de l'hôpital dura trois heures ; ils visitèrent tous les hôtels, toutes les grandes villas de la côte. Ils désespéraient de le trouver jamais quand ils entendirent le nègre hurler de joie : sur la route, il venait d'apercevoir un de ses anciens voisins de lit, sénégalais également. Celui-ci indiqua l'hôtel Bellevue à Bray-Dunes. Martine s'y présenta, installa ses quatre blessés et fit recevoir le cinquième, Bixio. On lui fit un pansement ; il était grand temps : sa plaie s'envenimait.

– Je vous attends dehors, dit-il à Martine, car la tête lui tournait.

Il se promena sur la plage immense où des dizaines de milliers d'hommes attendaient : assis sur le sable, allongés par groupes dans les dunes, debout en rang au bord de la mer, ils attendaient le navire promis, certains depuis des jours, la plupart depuis des heures seulement ; mais les premiers commençaient à décourager les autres. Il en apparaissait pourtant, des bateaux sur la mer grise : et chaque fois les hommes tournaient la tête vers leur chef – « C'est peut-être le nôtre ! » – et le chef partait aux nouvelles. Car c'était dans ces grandes villas, dans ces casinos que des états-majors détenaient les secrets de l'embarquement.

On avait, à marée basse, aligné des camions dont les toits émergeaient seuls et formaient une digue. Cinq, dix, Bixio compta jusqu'à quinze de ces embarcadères navrants et inutiles. On attendait. Le ciel était désert ; les servants des pièces antiaériennes jouaient aux cartes ; des colonels anglais, des généraux marchaient sur la plage, deux par deux, et le rouge de leurs casquettes éclatait au soleil. On aurait dit qu'une immense parade s'appêtait. On attendait. Les soldats, retombés en enfance, se creusaient des fortins où ils accumulaient les boîtes de conserve. À certains endroits de la grève, on avait vidé des camions et c'était un déballage, un marché de plein air où l'on trouvait n'importe quoi. Hommes de tous uniformes, de toutes armes, de tous langages se coudoyaient là sans étonnement. Tout ça, c'était pour jouer puisqu'on allait embarquer, puisque tout allait recommencer !

Bixio chercha un creux de sable blanc à l'ombre de quelques arbustes, y réunit des boîtes, des bouteilles, des livres, des cigarettes, des couvertures. Martine sortit peu après de l'hôpital, écoeuvée d'éther et de plaintes.

– Venez voir notre *cabane*, lui cria Bixio.

Elle eut un regard pour toute la plage, une angoisse :

– Tous ces hommes, Bixio, que font-ils ?

– Ils attendent, répondit-il doucement.

– Croyez-vous qu'il y aura des bateaux pour tout le monde ? À l'hôpital, nous embarquons ce soir : un navire spécial qui doit arriver d'un moment à l'autre.

Bixio la regarda : elle parlait sérieusement. Il se tut donc.

– Enfin, ajouta-t-elle, j'espère qu'ils n'auront pas à attendre trop longtemps !

Ils n'eurent pas, en effet, à attendre trop longtemps. Cela fut même presque immédiat, brutal comme un tremblement de terre, ou plutôt comme un coup de pied dans une fourmilière : une salve d'obus, tout le long de la plage, à mi-chemin entre la mer et les dunes, cent obus presque ensemble, à l'alignement.

Il y eut des groupes blessés, des cris, des fuites, des retours ; on appela, on transporta les corps. Mais surtout ce fut une ruée vers la mer, vers les digues et les embarcations. « Nom de Dieu, tous ces bateaux en rade, qu'est-ce qu'ils foutaient ? Merde à la fin ! On était là, assis comme au ciné à les regarder évoluer... Qu'ils fassent leur boulot, sans blagues ! »

Mais une seconde salve arriva en plein sur le milieu des digues qui s'écroulèrent. Les hommes se jetaient à l'eau ou refluaient vers la plage en se piétinant ; des barques touchées chavirèrent. Et, à peine étaient-ils revenus sur la grève, que celle-ci fut balayée de nouveau, plus près de la mer cette fois, comme si l'artillerie ennemie avait prévu le mouvement des hommes – et sans doute l'avait-elle prévu.

Et cela continua. La plage, puis la mer, ratissées à intervalles réguliers : la chasse aux hommes ; et les groupes se plaquèrent contre le sol, entre les rangs d'entonnoirs, et ne bougèrent plus.

Dès le début, Bixio avait pris le bras de Martine. Après quelques minutes :

– Là, dit-il. Maintenant c'est en place. Il n'y a plus de danger. Ou alors, c'est la main de Dieu...

Le bombardement cessa ; et les soldats, de nouveau, tentèrent de gagner la mer ; et, de nouveau, le sifflement des obus, la panique, la sale boucherie. Les pièces antiaériennes, inutiles, tournaient sur elles-mêmes comme des chiens enchaînés trop court, mais le ciel était vide.

– On dirait un filet qui s'abat sur nous, murmura Martine.

– Oui, dit Bixio, cela s'appellera dans l'histoire la *Campagne de Flandre*, mais ça n'aura été qu'un piège, un piège immense. Depuis le début, ils jouent avec nous comme un chat avec une souris. Mais non ! Deux, trois, quatre chats contre une seule souris...

Ils n'avaient rien vu encore. Bientôt, on entendit un ronronnement inégal ; une rumeur parcourut la plage : « Les avions ! Voilà les avions, maintenant ! » Et on les vit, tranquilles et hauts, si lents, si sûrs...

La défense antiaérienne entra en action. C'était rassurant, ce tonnerre nerveux et tout proche : on n'entendait plus rien d'autre ! Les bombardiers tournèrent innocemment dans le ciel puis disparurent. Loin derrière, on entendit des explosions. On avait l'impression d'être dans une île ; c'était le bout du monde, cette plage ! Devant, derrière, de toutes parts, la mort si proche...

Les avions revinrent et bombardèrent les navires. D'immenses gerbes d'eau jaillissaient ; toutes les mitrailleuses étaient braquées contre ce ciel, mais les bombardiers s'en moquaient bien ! On voyait les torpilles se détacher d'eux, hésiter un moment, puis filer droit. Des navires furent touchés : plusieurs, pour mourir, se penchaient sur le côté comme des bêtes ; mais la plupart s'enfonçaient par l'arrière – et si vite, certains, qu'on n'y voyait même pas les hommes s'agiter, se jeter à l'eau.

– C'est affreux, fit Martine, nous regardons cela comme un spectacle.

– Toute la guerre, dit Bixio, toute la guerre m'a paru être un film. Film de guerre moins bien fait que ceux du temps de paix, d'ailleurs ! Mais attendez : le spectacle va être dans la salle...

Une clameur monta de toute la plage : la défense avait atteint l'un des bombardiers. L'avion en flammes tournait, désarmé. Il s'approcha du sol, semant la panique, et la clameur changea de ton. On entendait le ronflement torride. La grande carcasse de feu passa à trente mètres des jeunes gens dans une fournaise, puis s'abattit sur un hangar qui s'enflamma comme une meule et se mit à crépiter.

– Dépôt de munitions, dit Bixio. S'il contient autre chose que des cartouches, nous sommes perdus.

Maintenant les avions bombardaient la plage et les dunes, certains de très haut, d'autres en *piqué*, après avoir longtemps visé leur groupe.

– Allongez-vous, mon amour, dit Bixio à Martine qui tremblait contre lui. Il n'y a rien à faire, rien.

Dans un groupe, non loin d'eux, un infirmier s'était dressé :

– Bon Dieu de bon Dieu ! hurla-t-il. Y'a pas un avion en Angleterre ? On va tous crever, alors !

Il avait l'accent corse, et Bixio songea à ses frères et à la Mamita, si loin de son cœur : tout son bien était là, à son côté... Il s'allongea donc près de Martine et posa sa main sur la sienne qui frémissait.

– Calme, mon tout petit, calme... Oh ! Vous pleurez ?

– Oui, dit-elle, je pleure sur nous, comme font les enfants. Je vous ai toujours aimé, mon Bixio, dès le premier jour. Lorsque vous êtes parti, si vous m'aviez dit : Venez avec moi...

– Si je vous avais dit : Venez avec moi, je n'aurais pas été celui que vous aimiez.

– J'ai été si méchante, Bixio, si bête surtout !

– Non, Martine. Simplement vous n'aviez pas l'instinct du temps qui passe. Mais rien n'est perdu, mon amour. Nous allons embarquer, vous le savez bien...

Sa voix devenait rauque.

– Oui, mais la guerre n'est pas finie : vous repartirez. Comment le supporter maintenant ?

Ils étaient bien, dans leur tombeau de sable frais, au grand soleil de la mort. Devant eux, des cadavres flottaient sur l'eau, des sirènes hurlaient ; devant eux, les obus, les bombes, la mer ; et le soir aveugle, derrière l'horizon, qui se préparait. Ils étaient bien. Bixio ferma les yeux.

– Mon amour... commença-t-il, mais il n'acheva pas.

Depuis dix secondes déjà, la mort cheminait dans le ciel, droit sur eux. Bixio n'eut pas même le temps de penser : « Celle-ci est pour nous... » La bombe tomba, et il ne resta rien de leurs corps, rien que ces deux mains blanches, l'une dans l'autre, qui ne se séparèrent pas, et volèrent comme un oiseau pesant jusqu'au groupe voisin.

L'infirmier corse, quand il releva la tête, la parole lui manqua. Puis il ôta son casque et dit aux autres :

– Regardez donc tout ce qui reste de nos amoureux !... Tenez, c'est drôle : dans la maison de mon père, sur la cheminée, il y a deux mains de marbre jointes comme celles-là, avec « Sempre a Corsica » écrit dessous...

Il regarda encore les deux mains blanches et dit :

– Comme ils devaient s'aimer !

ADIEU DONC, ENFANTS DE MON CŒUR ! *Septembre 1943*

1 Février 1933

2 À l'occasion de ce trait, l'auteur s'aperçoit qu'il n'a pas encore décrit son héros. Trop tard maintenant ! Et d'ailleurs à quoi bon ? Le lecteur aurait, suivant l'usage, substitué son image préférée à celle que l'auteur eût tenté de lui imposer. On décrit toujours trop.